

partie 3 —

racos
ă 4 v

nter oix



WOLFE



Nous vous livrons ici quatre récits personnels parmi un nombre infini d'éclairages possibles de l'expérience collective de **la Cartonnerie**. Écrits a posteriori, il s'agit de visions fragmentaires et elliptiques qui recomposent une histoire. Ces récits subjectifs au présent, embarquent le lecteur à l'intérieur de l'action. Il s'agit de "je" incarnés, traversés par des émotions, des anecdotes, du sensible. Chaque récit s'appuie sur la description d'événements mineurs ou majeurs et permet de comprendre l'action dans son intensité. Il témoigne de situations vécues en commun, reparcourues par chacune sous un mode personnel, dans l'horizon de vie et de pensée qui est le sien.

Ces quatre récits ont été écrits par les actuelles pilotes du projet, quatre femmes issues de parcours différents : architecture, art, sociologie, chargée de production de projets culturels... Ces regards pluridisciplinaires s'épaulent tout en éclairant l'aventure depuis différents angles de vue. Ce récit polyphonique laisse affleurer la singularité des identités professionnelles, des personnalités, des parcours et des approches tout en esquissant les valeurs partagées par cette équipe au fil du temps de ce projet collectif multifacette. Valeurs qui se sont consolidées avec le temps et qui fondent l'identité de Carton Plein.

Ce travail d'écriture individuel est devenu un espace de recherche pour analyser notre expérience et donner corps aux questionnements qui sont apparus à chacune au fil de ces cinq années d'expérimentation. Certains sont repris dans la partie consacrée à l'écriture collective. Faire l'aller-retour constant entre notre subjectivité et le commun a été pour nous l'enjeu de ce récit d'expérience. Nous avons mené de front un travail individuel introspectif et des temps collectifs de mise en partage, pour que ces récits cultivent leur singularité et donnent à voir leur complémentarité.

Ces récits au "je" prennent la forme de nouvelles et se lisent comme des traversées d'une même épopée. Ils sont écrits de manière chronologique afin d'assurer une cohérence et un fil conducteur entre les récits, mais aussi pour capter la densité du processus et ses mouvements. Malgré les perceptions parfois très différentes d'un même événement, l'intensité de certaines aventures impacte l'ensemble des récits. Ainsi des thématiques fortes se retrouvent, produisant une série d'échos ricochant de texte en texte : la place des femmes, l'espace public contemporain ou encore l'action collective.

CONSIGNES DE SÉCURITÉ :

Vous rêvez de rêver ? Vous avez toujours souhaité vous glisser dans la peau d'une femme, d'un architecte, ou encore d'un habitant de Saint-Étienne ? De percevoir l'aventure depuis son cœur ? Installez-vous confortablement. Choisissez votre narratrice et laissez-vous embarquer par l'histoire singulière qui vous est racontée. Vous êtes perdu ? Pas de panique ! Au fil de la lecture vous croiserez les numéros d'épisodes, les sous-titres et des liens vers le glossaire qui vous serviront de repères.

raconter à 4 voix —

laurie guyot



MARS - AVRIL - MAI
2016
GEMÈSE

- PUCA
- RÉVEIL VIADUC
- CLUB ANIEN
- STRADAOURG
- TRAISSON (GEMÈSE)
- CASSUAVERE

ot

LE CREUX DES VILLES

Mars 2010. J'étudie dans le Master Espace Public, fraîchement diplômée en architecture. En plein questionnement sur le monde de la construction et mon futur métier, je choisis d'intégrer cette formation pluridisciplinaire, à la recherche d'un nouveau paradigme. Aussi, l'espace public me passionne. Au fil de mes voyages, je touche du doigt cette notion quasi impalpable, ce vide qui modifie l'atmosphère des territoires arpentés, ce creux ténu qui rend les villes chaleureuses, accueillantes, généreuses, ou au contraire agressives, anonymes. À quoi cela tient-il? L'espace public subtil et complexe s'avère difficile à cerner, à définir avec des mots. Lorsque je lis Isaac Joseph¹ à l'école, je forge mes certitudes : ce qui m'intéresse c'est façonner cette matière invisible, cet espace du commun, avant de poser des boîtes *ex nihilo* dans l'espace.²

Puisque l'espace public est l'affaire de tous, il me semble que sa conception l'est aussi. Je ressens la nécessité de croiser les regards et les compétences, pour proposer des formes et des pratiques adaptées aux modes de vie contemporains. Cette approche plus collective et systémique des lieux qui nous entourent, permettra je l'espère, de tendre vers l'invention de nouveaux modèles.

À la fin du Master, après avoir éprouvé la pluridisciplinarité, à la fois enrichie et bousculée, je recherche un stage. En parallèle, j'amorce un projet de rénovation pour un camping en Haute-Savoie avec une amie et Marie Clément, professeure référente pour mon projet de diplôme. Nous avons tissé des affinités suite à l'année passionnante d'arpentage et de projections sur le territoire du grand Porto. Je me réjouissais alors de pouvoir partager un projet avec cette architecte qui m'avait appris à regarder la matière, la beauté du quotidien et des savoir-faire. À travers ses réalisations au Portugal³, j'entrevois cette alchimie subtile entre attention portée au détail et chorégraphie des matériaux, combinées avec la trace d'une main solide, patinée, assurée ou fatiguée. Cet assemblage délicat et indicible transformait le vide et lui donnait une forme, l'espace prenait sens et devenait une expérience sensible. L'architecture paraissait alors humaine, presque vivante, vibrante. Cette opportunité de collaboration sera la première partie de mon stage.

Le printemps pointant son nez à Saint-Étienne, je croise dans la rue un collègue de promotion qui me conduit devant cette vaste usine de carton, enserrée entre le tissu dense du quartier Jacquard et l'imposant viaduc ferroviaire de Carnot dont l'une des arches monumentale faisait office d'entrée à l'entrepôt abandonné. Face à l'ancien portail condamné, Martin m'explique : «Il se passe quelque chose ici. Des aménageurs souhaitent démolir le bâtiment pour en faire un espace public temporaire. Génial non? Regardons cela de plus près!».

À LA SOUPE!

À ce moment-là, Martin développe un projet associatif qui interroge les friches stéphanoises issues de la désindustrialisation, en les réactivant par le jardinage urbain. Soupe de ville rassemble d'anciens étudiants de l'école d'architecture, ainsi que deux architectes enseignantes, dont Marie Clément. Malgré le potentiel incarné par cette usine vouée à démolition, Martin

1 - Joseph Isaac, *La ville sans qualités*, éditions de l'aube, 1998.

2 - «C'est incroyable qu'en architecture nous prenions un morceau du globe pour construire une petite boîte. Et soudain il y a un intérieur et un extérieur. Être dedans, être dehors. (...) C'est là que se joue le jeu de l'individuel et du collectif, du privé et du public. L'architecture travaille avec cela.» Zumthor Peter, *Atmosphères*, éd. Birkhäuser, 2008.

3 - Comme le cimetière d'Aldeia da Luz.



doit quitter Saint-Étienne pour un nouveau poste en Guyane. L'équipe se délite et le projet associatif en essoufflement recherche un nouvel élan. Lors de la Biennale du design en 2008, leur action sur le site de l'ancienne manufacture d'armes, a suscité des controverses au sein de la municipalité en place. Se positionner sur cette nouvelle friche représente une opération délicate pour l'équipe. Une réunion de crise est alors organisée pour reconfigurer l'association et penser l'avenir. Je participe un peu malgré moi à cette rencontre, étant installée dans l'agence d'architecture de Marie Clément pour travailler sur le projet de rénovation. L'équipe souhaite que j'intègre le collectif mais ce que je recherche à ce moment là, c'est l'altérité, l'ouverture, le travail en équipe avec des sociologues, des artistes, des groupes aux compétences multiples, dans la lignée de ce que j'ai expérimenté lors du Master Espace Public, car pour moi, il ne pouvait se fabriquer dans l'entre-soi disciplinaire.

La journée, alors que je dessine des sanitaires de camping, cette «histoire de cartons» me préoccupe. J'ai entendu dire que l'Établissement Public d'Aménagement de Saint-Étienne (EPA) rencontre de nombreux acteurs stéphanois, sollicités pour imaginer des possibles sur l'ancienne usine. C'est alors que je participe à l'élaboration d'une proposition *via* Soupe de ville. Cette alliance pour imaginer la nouvelle vie de l'espace abandonné est stimulante, mais l'EPA ne donnera pas de suite, la proposition ne semble pas adaptée.

UN BRIN D'AUDACE

Nous voici réunis avec Soupe de ville chez Yes architectes, l'agence où je serais embauchée quelques mois plus tard, pour rencontrer Fanny Herbert, sociologue, qui nous raconte son entretien récent avec l'EPA. Je comprends alors davantage les enjeux et le rôle de cette émanation de l'État, implantée ici depuis 2009 : de projet urbain en projet urbain, une armada d'urbanistes et de techniciens allaient métamorphoser Saint-Étienne pour l'aider à se relever de son passé industriel. C'est une opportunité et un levier à l'action, dont Fanny a déjà su se saisir puisqu'elle amorce une **Mission exploratoire** commandée par l'Établissement public pour imaginer le cadre propice à la transformation de l'usine de carton. Il s'agit d'intervenir bien en amont des phases de conception et de programmation. Je trouve cette étape de réflexion stratégique et intelligente. L'audace et le raisonnement de Fanny sont convaincants. Elle me propose alors de l'accompagner sur cette **Mission exploratoire**, pour la deuxième partie de mon stage.

Exaltée de pouvoir enfin approcher de plus près la vieille usine et ses enjeux, je commence à explorer le quartier Jacquard. «Vous connaissez les Cartonages stéphanois?» : des entretiens avec les habitants me permettent de comprendre l'impact de ce lieu dans la ville, son histoire, son évolution, mais aussi la vie de cette entreprise qui fabriquait des cartons d'emballage. Entre temps, le bâtiment de 2000 m² est détruit. J'analyse cette nouvelle brèche qui perturbe la trame urbaine, sa morphologie, ses flux, les usages qui essaient l'espace. Cette nouvelle respiration dans le tissu ancien engendre des rapports inédits avec les bâtiments voisins. Les arches du viaduc de Carnot se révèlent à nouveau, comme les traces d'un passé enseveli derrière les surfaces de la ville. Le lieu revêt des airs de fête foraine à chaque passage du train au-dessus de l'ouvrage en pierre. Je capture les ambiances et le potentiel du site pour imaginer son devenir. Fanny, elle, répertorie les acteurs, les ressources du secteur

et référence des initiatives semblables en France et ailleurs. Ensemble, nous commençons à faire émerger des pistes d'actions. Nos approches sont complémentaires et nos compétences s'imbriquent naturellement.

Enfin, nous présentons notre étude à l'EPA, dans le QG rue de la Montat, où je rencontre pour la première fois Stéphane Quadrio, chef de projet sur le quartier Jacquard. Tout dans ce lieu traduit l'image d'une institution publique confiante et puissante : les hôtesse d'accueil derrière l'impressionnant guichet, les machines à café expresso en libre service, les canapés design et le plan monumental affiché au mur dressant les actions de l'EPA dans la ville. Le chef de projet quadragénaire, cheveux grisonnants et boucle d'oreille argentée, costume apprêté et démarche assurée, parle fort. Il est franc, incisif et joue le rôle du commanditaire dominant. Peu à peu, il laisse entrevoir les indices d'un positionnement dissonant dans cette organisation reluisante et briquée. Fanny a du bagou. Le futur espace public prendra corps au fil des temporalités de la ville et du projet urbain. Au-delà de la forme, c'est ici le processus qui prime. L'homme est enthousiaste, l'étincelle dans ses yeux est perceptible, il osera expérimenter !

Une complicité s'installe entre notre trio d'acteurs. Nous voici engagés dans une mission d'assistance à la maîtrise d'ouvrage pour accompagner l'EPA dans la fabrique progressive de cet espace public temporaire. Je me réjouis de pouvoir m'impliquer dans ma propre ville. Autour de moi, mes collègues et amis trouvent difficilement un emploi, c'est la crise. À la fin de mes études, je n'avais qu'une idée en tête : « quitter Sainté » mais désormais quelque chose me retient ici. A Saint-Étienne, c'est bien connu « les gens sont sympathiques, les loyers sont accessibles, il est possible de vivre avec peu de moyens, ... » ; la liste des arguments est longue pour rester là. Pour ma part, c'est désormais cette aventure prometteuse d'inventions, qui me rattache à la ville : c'est ici que ça se passe ! Et c'est aussi ici que la bizarrerie commence...

ÉPISODE 1

LA PREMIÈRE PIERRE

En septembre 2010, notre mission démarre. Le cadre est clair et émane d'un contrat classique, bien que la mission en elle-même soit innovante. L'association Carton Plein est constituée. Fanny me présente Sébastien Dégheil graphiste, Gaëlle Vicherd et Alissone Perdrix, artistes cinéastes. J'y crois, sans comprendre tous les tenants et aboutissants. Suite à la destruction, le site endormi est dépollué par un système de ventilation souterraine⁴. Des tractopelles creusent une large fosse sur le terrain dont on perçoit désormais les entrailles ; sous nos yeux s'accumulent les couches de l'histoire. Les ouvriers retournent la terre et installent une bâche au fond du trou. On imagine déjà une piscine en plein air comme scénario d'aménagement. Des dizaines de tuyaux sont disposés, puis recouverts. Une fois la faille refermée, les tubes en PVC émergent du sol, uniques témoins du processus de dépollution en cours, accompagnés du petit Algéco bleu déposé dans un recoin du site, et renfermant un système de pompe.

À cette étape, mon rôle consiste à documenter le chantier et expliquer aux voisins ce qu'il advient sous cette surface qu'ils peuvent désormais sillonner, puisque c'est inédit, le site en cours de dépollution est ouvert au public ! Il est d'autant plus important pour nous de

4 – Bioventing, opération pilote à Saint-Étienne.

raconter ce processus, au vu des forts enjeux liés à la pollution industrielle de cette ville. L'espace n'est pas comme les autres avec toute cette tripaille souterraine. Il m'évoque alors curieusement le parc Güell, conçu par Gaudi à Barcelone (en moins raffiné!) : la terrasse généreuse en belvédère sur la ville était portée par des colonnes récupératrices d'eau, personne ne pouvait imaginer cela! Le site en mutation m'invite au voyage.

En équipe, nous réalisons une analyse sensible du quartier et traduisons les données sur de larges affiches tapissées sur les anciens murs de l'usine, fond de scène de cette nouvelle morphologie urbaine. Le **Journal mural** sera notre première intervention sur l'espace public naissant : « **la Cartonnerie** ». Les affiches révèlent l'esprit du lieu en dévoilant les portraits des passants, les volumes rigoureux de l'ancienne usine reconstitués, des petites annonces en échos au quartier, ou encore des photos pleines pages réservées pour les gars du chantier, ... Ces portraits gigantesques qui rendaient hommage à Dédé et sa pelleuse étaient aussi beaux qu'inhabituels.

La Cartonnerie est inaugurée pendant la Biennale du design en novembre 2010. Nous préparons activement l'événement. Notre petite équipe, armée de balais et de seaux garnis de colle à tapisserie, installe les affiches. Je trouve le résultat magnifique : le format du journal et son graphisme adaptés à l'échelle du lieu, lui façonnent un nouveau visage. Les compétences variées et la créativité de mes coéquipiers, que j'apprends à connaître progressivement, m'impressionnent. L'inauguration est un drôle de moment. Malgré la rigueur de l'hiver, nous occupons une arche du viaduc, mise en lumière pour l'occasion. On se réchauffe comme on peut, il y a des cacahouètes de chez Maroprix, le supermarché voisin. Il y a de la soupe et du vin chaud. Le « gratin stéphanois » est là pour admirer l'espace public, tout de blanc et de journal vêtu. Dans son discours, l'adjoint à l'urbanisme de la ville, oublie de citer Carton Plein.

ÉPISODE 2

SAISONS ET PULSATIONS

La mission s'achève après l'inauguration. En janvier 2011, notre collectif se réunit dans le rez-de-chaussée du bâtiment vide situé en face de **la Cartonnerie** et mis à disposition par l'EPA pour travailler. Une certaine Jacqueline vivait ici. Certains voisins nous racontent qu'ils déménagent suite au rachat de leur immeuble par les aménageurs, constituant ainsi une réserve de foncier disponible pour le projet urbain à venir. Le contexte est pesant et nous sommes impliqués de manière indirecte dans cette stratégie à l'œuvre.

Depuis la **Maison de Jacqueline**, nous avons une position idéale pour observer de près tout ce qui apparaît sur le site : les mouvements anodins, les surgissements. Nous constatons qu'il a lui aussi éprouvé l'hiver stéphanois : il ressemble à tout sauf à un lieu de convivialité. Il y a du boulot! Nous ne pouvons pas arrêter là. Les murs de l'ancienne usine prennent l'eau. Des fragments d'enduits se détachent et mettent à nu cette enceinte déjà fragilisée, qui laisse entrevoir sa chair en grès houiller. Les affiches se décollent. Les tonalités de brun et de gris qui se succèdent sont amplifiées par l'humidité ambiante et composent un camaïeu morose.

Qui aurait envie de passer un moment agréable ici ? Une phase d'aménagement est nécessaire. Un acte fort doit s'inscrire sur l'espace négligé, pour révéler ses qualités, introduire des matérialités et usages incubateurs d'hospitalité et de vie.

En parallèle, l'association Musitecture prépare son festival annuel de musique pour l'école d'architecture. Guillaume, étudiant très engagé dans cette dynamique, nous sollicite pour organiser un concert sur le site, en dehors des murs de l'école. Saisir les opportunités et émergences de la ville devient un moteur pour transformer **la Cartonmerie**. L'espace public sera doté d'une scène accessible à tous.

UN PEU D'HOSPITALITÉ

Peu de temps après, nous organisons un rendez-vous avec Stéphane Quadrio. Le directeur général, qui nous surnomme «les danseuses de Stéphane», est également présent. Nous présentons des photomontages permettant d'imaginer le site en configuration événementielle. Les deux hommes valident la prise en charge de l'aménagement, concordant avec leur cahier des charges. Dans le cadre du projet urbain, pour chaque nouvelle intervention prévue sur le quartier Jacquard, l'EPA sollicite une entreprise d'espaces verts qui exécute les ouvrages, et avec laquelle ils contractualisent *via* un marché de travaux «à bon de commande»⁵. Stéphane Quadrio nous met en relation pour le chantier à venir sur **la Cartonmerie**.

La conception du lieu s'affine. Une fresque murale est réalisée. Prendront également place sur le site des jardins fabriqués à partir des bordures de trottoirs ceinturant anciennement la place Jacquard en travaux. Cette étape du projet est pour moi un moment fort. Je suis chargée de penser l'espace dans sa globalité et de coordonner la mise en œuvre. Je me souviens d'une réunion avec Stéphane Quadrio, Anne-Sophie Lhermet son assistante, et Christophe Boyadjan alors en charge de la conception des espaces publics de l'ensemble du quartier. Tout le monde trouvait cela normal que je prenne en charge le chantier. Cela posait pas mal de questions en réalité : était-il possible de faire de la programmation et de la maîtrise d'œuvre en même temps ? D'autre part, je n'étais pas inscrite à l'Ordre des architectes ; je n'étais donc pas apte à signer les plans et n'avais pas contracté d'assurance capable de garantir l'ouvrage. Lorsque j'évoque ces interrogations, je me souviens d'un moment de flottement. Nous avons cherché collectivement une solution. Le cadre était flou, l'ambiance hésitante mais la marge de liberté était plus grande. Pour simplifier je deviens sous-traitante de l'architecte du secteur. C'était passionnant de trouver des chemins de traverse, des alternatives en connivence avec les acteurs de l'aménagement.

BAVARDAGE STÉPHANOIS

Au cours de l'hiver, je croise un jeune designer dans une librairie stéphanoise. Il tente de comprendre ce que nous cherchons à mettre en place et me questionne : «en fait vous êtes l'œil de Moscou?!», titillant notre interdépendance à l'instrument d'État. Au contraire, il s'agissait pour nous de travailler à la fabrique de la ville telle qu'elle est, avec les acteurs en place pour essayer de faire bouger les cadres, réintroduire une dimension plus sensible et

5 – Un montant global de travaux a été signé entre les deux parties et un B.P.U. (Bordereau de prix unitaires) détaille une liste de prestations, de matériaux et enseigne des prix unitaires afin que l'entreprise intervienne en fonction des besoins sur les espaces publics en transformation, et au fur et à mesure des plans produits par l'équipe de maîtrise d'œuvre missionnée sur le quartier.

locale dans les projets urbains. Travailler parfois en contre, en appui, ou en complément. Nous sommes devenus au fil du temps un espace d'intermédiation entre des institutions, et des individus multiples.

FAIRE LE PONT

À ce moment-là dans ma pratique et mon esprit, je peine à établir la connexion entre le monde classique de la maîtrise d'œuvre et l'approche plus expérimentale développée avec Carton Plein. Cette mission de sous-traitance est pour moi une belle opportunité pour tenter de reconnecter ces deux univers. J'ai des convictions, que je n'arrive pas vraiment à légitimer, ni même parfois à expliquer à mes pairs.

J'entreprends alors une étude d'usages pour prendre en compte l'ensemble des besoins et intégrer le reste de l'équipe à la conception du futur aménagement. Autour d'outils collaboratifs, nous réfléchissons collectivement à l'implantation : si on positionnait la scène en retrait de l'imposant viaduc pour valoriser le fond de la parcelle et la petite maison abandonnée en épousant les murs et la topographie ? et si le dispositif déployait une diversité d'usages et de configurations ?

Le dessin de l'espace doit intégrer de nombreuses contraintes réglementaires, sécuritaires et d'accessibilité. Comment garder une marge de manœuvre parmi toutes ces normes imposées ? Comment les dépasser tout en les respectant pour construire des espaces singuliers ? L'enjeu se trouve précisément ici : c'est la puissance de la conception. Comme dans un jeu, il s'agit de jongler avec l'ensemble des règles pour éviter que la forme ne résulte d'une juxtaposition normative mais pour qu'elle transcende les contraintes et devienne une synthèse formelle de toutes ces matières à projet. Ainsi la rampe à 5% pour l'accès des personnes à mobilité réduite devient un espace de déambulation pour les trottinettes et les vélos, une promenade pour que les parents puissent rejoindre les gradins à l'ombre de la petite maison, mais aussi un chemin pour transporter le matériel de spectacle sur la scène en cas d'événement. Dans ce processus, je dois également prendre en compte les contraintes constructives : il faut s'adapter aux matériaux disponibles sur le bon de commande et aux savoir-faire de l'entreprise espaces verts, plus terrassiers que menuisiers. Ces éléments de mise en œuvre influencent eux aussi la conception. J'entretiens un dialogue permanent avec les ouvriers et leur chef. Tout le monde joue le jeu de la collaboration. Les échanges qui animent notre équipe métissée confèrent au dessin une nouvelle raison d'être : « Faire avec », les contraintes, les besoins, les gens et leurs savoir-faire, donne du sens aux formes produites.

Pour mettre en place la mission de sous-traitance, j'affronte la lourdeur des pièces administratives : « la DC1, DC4, ... », tout un jargon opaque et peu accessible. J'avance dans cette nébuleuse en étroite collaboration avec les partenaires et m'entoure d'un juriste pour vérifier si je suis en règle avec mon statut d'auto-entrepreneur. Je persiste et prends conscience que faire autrement implique une compréhension avisée du système et des codes pour pouvoir les questionner et composer avec.

LE TEMPS DU CHANTIER

En avril 2011, **la Cartonnerie** se met en mouvement, le chantier démarre : la construction des liens humains avec les ouvriers et l'équipe me stimulent autant que la mise en matière des espaces dessinés. C'est la magie du réel, dont parle Peter Zumthor : « Il existe une interaction entre les humains et les choses (...) Il existe une magie du réel. Je connais bien sûr la magie de la pensée. La passion de la belle pensée. Mais je parle ici de ce que je trouve souvent encore plus incroyable : La magie des faits, la magie du réel. »⁶

6 – Zumthor Peter,
Atmosphères, éd.
Birkhäuser, 2008.

Mais comment faire pour parler un langage commun ? Comment renverser les barrières entre les champs disciplinaires pour construire ensemble ? La médiation est pour moi située au cœur du chantier. Le dessin devient alors un outil remarquable pour communiquer avec l'entreprise, surtout lorsqu'on est une jeune femme : il appuie la crédibilité. Ensemble, nous balayons chaque trait et réajustons. Ce détail est-il faisable ou non ? Comment obtenir tel ou tel effet ? C'est un travail d'équipe. Pour concevoir la scène, il faut piocher dans le BPU, le bordereau de prix unitaire ! Il faut composer avec des matériaux standardisés et parfois peu écologiques : le plancher sera réalisé avec un « platelage bois classe 4 autoclave ». Et les ressources locales dans tout ça ? ! Il est difficile de sortir du cadre, de déborder du BPU. Je ressens fortement les effets secondaires des modes de fonctionnement liés au marché public qui tend à figer les process et à écarter les solutions de bon sens. Je compose malgré tout avec les contraintes et accorde de ce fait beaucoup de soin aux détails, au calepinage de chaque élément du platelage pour dépasser l'aspect standardisé de ces planches striées d'1,50 m colonisant l'espace public. Malgré le temps passé à fixer les règles d'implantation, l'entreprise commet une erreur de pose à la fin du chantier. Quelle posture adopter ? Ce petit « raté » est-il l'imprévu qui fait la beauté du projet ? D'un autre côté, je crois qu'il est nécessaire d'aller au bout de la réalisation telle qu'elle était prévue, avec ce souci du détail qui fait toute la différence. C'est sûr, cette vigilance dans la mise en œuvre se répercutera sur la qualité de l'espace et le soin qu'on lui accordera. J'entame une discussion avec les artisans : une fois l'agacement dépassé, ils reconnaissent qu'il est dommage de laisser l'ouvrage en l'état et qu'ils pourront facilement réparer l'incident. Je prends ici conscience que la synergie délicate qui opère le temps du chantier peut rapidement trébucher sans cette permanence et cette attention constante à la porosité des échanges.

La mutation du site est ponctuée par des ateliers participatifs ouverts au public : nous proposons aux voisins de construire des jeux à partir de la réserve de matériaux que nous avons progressivement constituée. Il est intéressant d'éprouver en parallèle ces différentes modalités du chantier mais ces expérimentations et ce qu'elles produisent me questionnent et me laissent souvent perplexe. Mais en fait c'est quoi participer ? Sommes-nous vraiment outillés ? Les transformations s'enchaînent, l'équipe peint la fresque sous le soleil déjà brûlant du printemps. Nous éprouvons pour la première fois le lieu avec les beaux jours et cherchons l'ombre. Les murs gris et le sable clairs réverbèrent la chaleur : une oasis se révèle en plein cœur de la ville. La fresque est simple mais spectaculaire. Elle confère à l'espace une nouvelle identité et révèle la beauté des murs patinés par leur passé industriel. L'évènement Musitecture approche. Pouvoir tester de nouveaux usages sur l'espace et éprouver une autre échelle

d'occupation nous galvanise. Le concert est un succès, et pour la première fois le public afflue. Le chantier se termine en juillet. Toutes les conditions sont réunies pour inaugurer le site métamorphosé : soleil, barbecue, tout le monde est là, les amis, les voisins, l'EPA. L'alchimie opère, les usages s'installent dans le lieu désormais chaleureux. **La Cartonnerie** commence à vivre sa propre vie.

ÉPISODE 3

CHANGEMENTS

Ce nouvel épisode correspond pour moi à une période de changement. À cette étape du projet, le chantier des sanitaires au camping de Belledonne se termine et j'ai une proposition d'embauche dans une agence d'architecture stéphanoise. À ce moment-là, j'ai besoin d'approcher le fonctionnement d'une agence plus conventionnelle et toucher du doigt les mécanismes juridiques et économiques qui participent du projet d'architecture. Saisir le système de l'intérieur, ses enjeux et ses logiques d'acteurs, m'était devenu indispensable pour pouvoir jouer avec les codes et mieux reconnecter l'univers plus expérimental de **la Cartonnerie**.

7 – Habilitation À partir de septembre 2011, je décide de passer ma HMONP⁷ dans ce bureau d'architecture. **la Maîtrise d'œuvre** À ce moment là, je pense que l'inscription à l'Ordre des architectes m'offrira la marge de liberté nécessaire pour procéder autrement. Chaque mois, j'alterne une semaine à l'école, **en Nom Propre** en résonance avec trois semaines en agence. Les cours apportés par la formation nourrissent **qui permet de** l'immersion professionnelle et sont des outils efficaces pour discerner certains mécanismes, **s'inscrire à l'ordre** difficiles à décrypter dans la précipitation du quotidien. Ils éclairent aussi les problématiques auxquelles j'avais été confrontée auparavant, sans vraiment pouvoir les démêler, à **des architectes** **la Cartonnerie** notamment. Ce pas de côté est pour moi l'occasion d'approfondir mon positionnement et d'affirmer la manière dont je souhaite exercer mon métier. En contrepartie, mon temps d'investissement avec Carton Plein est réduit. Sébastien et Gaëlle quittent le collectif. Le groupe poursuit sa mutation au printemps 2011 avec l'arrivée de Corentine Baudrand, rencontrée un an plus tôt dans le Master Espace public. **6° année après le** **diplôme d'architecte** **d'état**

DÉSENGAGEMENT

En ce début d'automne, l'EPA connaît un remaniement d'équipe. Stéphane Quadrio n'est plus notre interlocuteur et les relations sont désormais teintées d'incompréhensions. Les aménageurs, considérant qu'ils ont fait leur travail (**la Cartonnerie** étant aménagée et l'espace public livré à Ville) ne peuvent plus justifier le financement de «l'animation» au long cours de cet espace. Mais nos actions se limitent-elles à de l'animation? L'EPA ne parvient pas à considérer **la Cartonnerie** comme un laboratoire de plein air : une forme d'urbanisme trop éloignée de leurs temporalités et modes d'actions. La confiance et le lien ténu que nous avons réussi à tisser semblent s'effiloche. Pour ma part, je suis convaincue que cette attention portée au terrain, aux besoins, aux conflits, aux émergences de la ville et ses ressources, rend possible un travail plus précis, complémentaire des stratégies urbaines globales et plus à distance des gens. L'EPA semble intéressé sans parvenir à construire un cadre adéquat. Cela est bien sûr frustrant car de notre côté nous percevons avec acuité le potentiel de ce que nous sommes en train d'expérimenter. Ma vision des structures en place est trop idéaliste :

même si je comprends leur vocabulaire et sais parler leur langage, je saisis mal ce qui se joue au cœur de ces institutions. Nos logiques de fonctionnement semblent si éloignées que je me demande parfois s’il est réellement possible de construire des cadres communs de collaboration, malgré la nécessité évidente. Alors comment coconstruire et sortir des logiques descendantes d’aménagement pour enfin envisager la ville comme un écosystème, composé d’entités multiples et symbiotiques ?

MOUVEMENT

Nous observons néanmoins une évolution au sein de l’EPA lorsqu’est lancé l’appel à projet « Défrichez-là » adressé aux étudiants, pour concevoir un espace public temporaire sur une friche, située à proximité de la gare de Châteaureux. D’autres modalités, comme utiliser le temps du chantier pour expérimenter et faire vivre des espaces en sommeil, paraissaient intégrer progressivement les cadres de l’institution. C’est à ce moment-là que nous rencontrons le collectif Etc, un groupe de jeunes architectes et graphistes, sélectionné pour donner vie à cette jachère urbaine sous la forme d’un chantier participatif, comme étape préliminaire au futur projet de reconstruction. Je réalise alors que des initiatives voisines se multiplient et que nous composons désormais une sorte de famille : pratiques alternatives ? à la marge ? nouvelle mode ? nouvelle norme ? Non pitié pas la norme ! “Nouveau paradigme” tel était peut-être notre trait commun.

Avec le collectif d’architectes, nous échangeons sur les modalités de fabrication des villes contemporaines par le biais de tables rondes qu’ils organisent chaque semaine, sur le site en transformation. Je suis frappée par leur aptitude à fabriquer des histoires collectives où chacun trouve naturellement sa place, mais aussi par leur manière inventive, généreuse et frugale de transformer les espaces. Je me souviens qu’ils s’interrogeaient sur l’avenir de la « place du géant »⁸ après leur départ, car ils ne pourraient pas, contrairement à nous, assurer une continuité, une vigilance du site au long cours... Suite à une sollicitation de l’EPA et de la Cité du design, ils réinterviendront deux ans plus tard, au cours de la prochaine Biennale, pour réactiver la place à l’apparence meurtrie et désuète.

Ces lieux au statut particulier, aux matérialités altérables et réversibles, pouvaient-ils vraiment supporter l’épreuve du temps qui passe sans une bienveillance régulière ? Nous l’avions vérifié à **la Cartonnerie**, une planche arrachée parvenait à dissiper l’expression chaleureuse mais volage de ces placettes provisoires. Comment consolider le caractère instable lié à l’esthétique de l’éphémère, oscillant constamment entre force et faiblesse ?

Sans prise en main par une communauté (habitants, collectifs, municipalité) pour entretenir l’écorce fragile des lieux, sans une vitalité engendrée par des pratiques qui les révèlent et les maintiennent éveillés, ces espaces éphémères pouvaient-ils vraiment quitter leur étiquette “d’entre deux” et éviter de revenir à leur condition première de friche ? L’équilibre était fragile. Ces tiers espaces étaient comme des êtres vivants réagissant vulnérablement à leur environnement. Si l’objet de ces terrains “en attente de” dépasse leur simple aspect, de par le potentiel créatif et expérimental qu’ils catalysent, pour nous ils méritaient une dignité.

8 – Le géant dessiné sur le mur pignon de la dent creuse par des artistes stéphanois dominait la place. C’est lors d’un vote à l’appaudimètre que les habitants ont voté massivement pour nommer cette place du nom de son emblème.

RÉSISTANCE

En septembre 2011, notre équipe perplexe s'interroge : faut-il s'arrêter là ? Ce qui se joue ici n'est pas uniquement spatial ou matériel : des habitudes se sont installées, **la Cartonnerie** fait désormais partie du quotidien des habitants, comme un équipement de proximité. Les grands murs robustes de l'ancienne usine font rebondir avec complicité les balles et ballons autant que les cris et les rires des nombreux enfants qui viennent jouer ici après l'école. Les marches en bois de la scène, qui réverbèrent la douce chaleur de l'été indien deviennent le réceptacle de conciliabules coutumiers : les mamans, les nourrices, les « grands frères » du quartier, les ados et leurs smartphones, autant de petits groupes qui s'installent et observent, depuis leur estrade, le spectacle animé et vivant d'un moment ordinaire. Il y a quelques personnes esseulées sur des bancs qui se reposent et réfléchissent en regardant passivement les mouvements alentours. Il y a ceux qui jouent avec des brouilles : un bâton trouvé, des graviers, les coccinelles ou haricots dénichés dans le jardin. Il y a ceux qui sautent, qui cassent, qui grimpent sur les parois de cet espace un peu bancal mais qui semble avoir les reins assez solides pour pouvoir en tester les limites. Il y a le jardin, pas toujours en forme, mais qui regorge de trésors, de nouveautés, et marque le rythme des saisons. Il y a les chiens, les boulistes et les autres. Ça brasse, ça vit à **la Cartonnerie** ! J'étais épatée lorsque j'entendais certains voisins dire « on va au square » ou encore « au jardin de **la Cartonnerie** ». Le site n'était plus une friche. Et puis nous avons tissé de nombreux liens humains, avec tous ces voisins qui s'impliquent dans nos actions, qui viennent régulièrement nous voir et qui ont pris progressivement de l'importance dans la dynamique du lieu, en contribuant à leur manière à la transformation de leur cadre de vie.

Pendant cette période, toute la ville centre est en chantier, les places sont en travaux, les bâtiments dessinés par les architectes stars poussent comme des champignons. Peut-être est-ce bénéfique pour Saint-Étienne ? Certes, le chantier est une forme de théâtre qui met en scène l'espace urbain, mais pour les habitants, le quotidien est violent en vérité : les démolitions successives, les disparitions brutales de morceaux de vies et d'histoires laissent place à un nouveau paysage de façades écorchées, de gravats et de poussière, masqués par les barrières en métal devenues langage courant de la ville en chantier. Le paysage sonore est rythmé par le tintamarre des camions et des grues. Il faut s'habituer à l'alternance rapide du plein puis du vide, et du vide puis du plein, mais aussi à de nouveaux voisins, de nouvelles cohabitations d'usages, pas toujours choisies.

Ma conviction se confirme : utiliser la temporalité longue des projets urbains pour faire vivre certains espaces en jachère pendant que d'autres sont barricadés derrière des grilles Heras, est nécessaire. Profitons de ces intervalles provisoires pour tester, se tromper, réajuster, avant d'aménager de nouveaux espaces en dur, qui resteront là pour longtemps. Ouvrons le chantier comme un instant privilégié pour rendre les individus parties prenantes des transformations à venir. C'est certain, nous devons poursuivre nos actions à **la Cartonnerie**, et maintenir un fil rouge pour accompagner cet espace public en devenir.

BIFURCATION

Cela devient dès lors inévitable, il nous faut changer de stratégie, nous partons en quête de nouveaux appuis. En terme de financement, Fanny et Corentine montent des dossiers de subventions. Plutôt issues du monde de la culture, elles ont déjà «roulé leur bosse» dans diverses structures culturelles et maîtrisent bien ces codes. De mon côté, je peine à décrypter cet univers énigmatique et perds contact avec la stratégie financière. Devoir réécrire nos projets pour les faire coller parfaitement aux critères des demandes de subventions me dépasse complètement. Je me souviens de ce dossier rédigé pour solliciter l'appui de la mairie, ayant circulé auprès de vingt-huit interlocuteurs : notre caractère hybride et composite ne rentrait dans aucune case, tout le monde se renvoyait la balle. Combien d'impasses pour trouver le bon référent !

Je crois que cette étape est charnière, car le changement de partenaires financiers fait muter nos modes d'actions : nous collaborons désormais avec les universités pour qui **la Cartonnerie** devient un territoire d'exploration. Les filles sont à l'aise avec la dimension pédagogique. Moi j'observe le phénomène à distance et trouve néanmoins exaltant d'éprouver une autre manière de transformer le site, à travers des expérimentations étudiantes connectées avec le terrain, la société civile, les aménageurs. C'est la règle du jeu que nous avons fixée : des projets non pas hors sol mais bien ancrés dans leur contexte et leur réseau d'acteurs. C'est une belle mise à l'épreuve pour les étudiants ! Au cours de ma formation d'architecte, je n'ai jamais compris pourquoi le critère humain du terrain d'étude était si mince, élément pourtant fondamental, clef de voûte du projet de conception.

SAUT D'OBSTACLE

Chaque production fait émerger une configuration nouvelle de l'espace public qui se révèle différemment. Ces prototypes éphémères, conçus en lisière des normes, prennent place sur **la Cartonnerie**, convertis en espaces de jeux et testés en direct par les premiers usagers du site, les enfants, ravis de mettre à l'épreuve ces nouvelles structures. Notre position dans l'immeuble en face nous permet de porter un regard vigilant sur ces objets, parfois démontés par des gamins qui poussent un peu trop loin l'étude d'usages ! Le plus souvent, nous bricolons nous-mêmes des béquilles de fortune pour le matériel dégradé. Il nous arrive parfois de mobiliser les services gestionnaires de la mairie pour les consolider ou les évacuer. Je me souviens du voisin Marcello en colère lors d'une assemblée générale : «Y en assez de tous ces engins bringuebalants ! C'est dangereux ! Vous vous foutez de nous à mettre des machins comme ça ! ». **La Cartonnerie**, vaste Terrain de jeu, est devenue un espace dénormé, différent, qui côtoie le quotidien et les habitudes des gens. Il fallait trouver un équilibre entre les deux.

Les discussions avec les parents qui réclament du mobilier ludique standardisé nous déstabilisent. Pourquoi cette référence chronique aux objets normés, analogues dans tous les pays du monde, qui semblent condamner les particularités, liées aux cultures, aux contextes, celles qui produisent la richesse des espaces traversés ? Comment sortir de cet imaginaire qui lisse les espaces urbains pour proposer des références nouvelles, loin du connu, de l'évidence ? Je me demande en tant que concepteur s'il est vraiment possible de sortir du lourd carcan normatif et de concurrencer le marché de la fabrication en série, sans réelle prise

de position des décideurs et techniciens de l'urbain. Mais est-ce qu'un peu de courage et de conviction politique suffisent pour faire autrement ? Et si on partageait les responsabilités ? Et si on quittait une fabrique de ville descendante et figée pour tendre vers quelque chose d'un peu plus vivant, joyeux et moins maîtrisé ? Et si on prenait le risque d'avancer dans une société où fabriquer son cadre de vie devenait pour chaque citoyen un droit mais aussi une responsabilité ? Et si on jouait pour analyser, comprendre et réinventer les espaces publics de demain ?

VARIATION

Fin 2011 début 2012, très mobilisée par ma reprise d'études et mon emploi en agence d'architecture, je ne suis plus au cœur de l'action. L'équipe me sollicite régulièrement mais je peux difficilement suivre le rythme. Du coup, j'observe l'association en marche « du dehors », avec un regard distancié. Je rencontre régulièrement des moments de doute. Même si je partage les valeurs du projet, je le trouve souvent trop foisonnant et difficile à cerner. Je me retrouve en fait dans la même posture que ceux qui sont autour et parfois sceptiques, ne parvenant pas à comprendre ce qui se trame réellement ici. Ce point de vue extérieur m'aide à cerner ce qui pêche. L'enjeu devient pour moi évident : Carton Plein doit clarifier, et rendre son message lisible pour tous.

En parallèle au sein de l'agence, j'évolue sur plusieurs projets en lien avec l'EPA sur le site Manufacture-Plaine Achille. Il est intéressant de côtoyer ces partenaires dans un contexte différent, confrontée à leurs modes d'actions habituels. Là je comprends que **la Cartonnerie** représente une goutte d'eau dans la mer, et c'est à ce moment précis que je parviens à mieux cerner leurs logiques internes.

Je travaille sur la première opération de logements lancée par Bouygues immobilier dans le quartier dit « créatif ». Une partie du programme réservée à l'accession vise à capter de jeunes cadres dynamiques qui trouveront ici une alternative aux maisons de lotissement implantées en périphérie de Saint-Étienne. Bouygues intitule le projet « *Urban park* » : les futurs habitants seront non seulement, jeunes, cadres, dynamiques, créatifs mais aussi bilingues ! L'EPA a besoin de collaborer avec ces grosses entreprises privées, seules capables d'investir sur des opérations immobilières d'une telle envergure. Je suis dubitative quant à ce type de montage : qui devient garant de l'intérêt général, lorsque ces supers structures privées se rendant indispensables, ébranlent la mission première des organismes d'État en grignotant des surfaces de foncier toujours plus grandes ? Pourquoi construire des logements neufs dans un quartier excentré alors que la ville toute entière regorge de vides et d'espaces pour réinventer son attractivité ?

PROGRESSION

À quelques centaines de mètres, le projet de réhabilitation de la trame urbaine, autour du viaduc de Carnot et dans lequel prend place **la Cartonnerie**, est en sommeil. Les échelles de temps sont beaucoup plus longues et approximatives : cinq, dix, quinze ans ? Le plan guide esquissé par les urbanistes du secteur⁹, donne les grandes directions programmatiques, mais la temporalité reste floue et les budgets non définis ; le développement de la zone n'est pas

9 – Territoire Urbains, agence marseillaise pilotée par les associés Jean-Michel Savignat et Sandrine Léon.

prioritaire. Ce qui laisse opportunément la place à l'expérimentation, à l'éphémère. Un éphémère qui peut durer longtemps, d'où l'importance d'occuper la brèche pour tester, affiner, inclure, sensibiliser et enrichir le projet urbain quand viendra le temps de l'opérationnel.

Côté Manufacture, des transformations majeures, denses et rapides se succèdent. Je prends ici la mesure des enjeux endossés par le « quartier créatif » ; on y trouve désormais la Cité du design, des universités et entreprises de pointe, des structures culturelles et des logements. Une nouvelle ville dans la ville en somme. La stratégie marketing mise gros sur la dynamique design incarnée par le quartier, qui semble porter la tâche lourde (et vaine) de concurrencer la métropole lyonnaise voisine. Cette vaste stratégie urbaine me questionne : qui viendra travailler et habiter dans ce nouveau morceau de ville « design » ? Qui sont les créatifs tant attendus ? La ville toute entière ne doit-elle pas être créative ? Ces logiques sectorielles ne vont-elles pas contribuer à dévitaliser le centre-ville et certains quartiers déjà sinistrés ?

Bien sûr ces mécanismes de reconversion des territoires prennent du temps. Dans l'immédiateté du quotidien il est difficile de cerner les effets à long terme des stratégies enclenchées. Je décide alors d'accorder le bénéfice du doute aux spécialistes de l'urbain et observe au jour le jour l'incidence des choix opérés.

Petit à petit nous observons des professionnels, des amis, des structures culturelles déménager, quitter le centre-ville vers le fameux quartier créatif. Certains nous disent : « Vous comprenez il vaut mieux être au cœur de la bête pour agir ! ». Peut-être ont-ils raison, mais nous, nous souhaitons rester à Jacquard. L'EPA nous propose à plusieurs reprises de migrer, ce qui est pour l'équipe inenvisageable : contribuer à la vitalité du secteur en travaillant sur **la Cartonnerie** et en occupant la maison vide de Jacqueline, est pour nous un engagement professionnel et citoyen. Carton Plein ne deviendra pas une start up branchée, installée dans un quartier déconnecté de la substance de la ville.

RÉFLEXIVITÉ-LIBERTÉ

L'épisode se termine avec le rendu de mon mémoire HMONP¹⁰. Cette prise de recul bénéfique, renforce mon positionnement : ma pratique doit s'affirmer vers une fabrique de ville plus humaine, loin des logiques de croissance et de marchés publics qui placent les architectes en bout de chaîne, en situation d'impuissance. Il n'est plus possible de subir un système, avec lequel bien sûr il faut composer, mais qui souvent contraint à s'éloigner des valeurs et du bon sens, nécessaires à la fabrication des sociétés. Car c'est bien de cela qu'il s'agit, l'architecte contribue à l'élaboration du commun. Son rôle est politique et éthique, c'est pour cela qu'il prête serment. Impossible donc d'être réduit à une sorte d'exécutant des grandes logiques marchandes. La responsabilité de l'architecte est ailleurs. Pour ne plus subir, il faut réinventer les conditions d'exercice et provoquer la commande. L'expérience menée avec Carton Plein a confirmé l'immensité des besoins. Le fait d'être ancré sur un territoire, au plus proche du terrain et muni de regards pluriels, permet de saisir les problématiques et la substance du quotidien, pour y réintroduire des qualités, du sens, et des transformations, là où personne ne les attend. Dans cette perspective, il est désormais pour moi indispensable de maintenir dans ma pratique cet espace de réflexivité sur la profession et sur nos modes d'action. Je prends conscience que **la Cartonnerie** incarne cet espace où l'on se donne la liberté de pouvoir questionner, inventer, faire autrement.

10 – « Quelle légitimité pour l'architecte contemporain ? »

HORLOGE URBAINE

La Biennale du design est annoncée pour mars 2013. En ce début d'automne, l'effervescence stéphanoise engourdie s'éveille peu à peu, crépite, palpite : tout le monde se prépare, la Cité du design fourmille. On entend de toutes parts : « Si tu savais, on a déjà la tête sous l'eau ! ». Un peu malgré nous, nous sommes rattrapés par cet engrenage frénétique, induit par la temporalité événementielle avec le projet **Parcours de jeu**. Ce dernier, inscrit dans le programme de la Biennale, est pourtant situé en dehors du site traditionnel d'exposition autour de la Manufacture. Cette année il s'agit de montrer que le design est « aussi » dans la ville en invitant les visiteurs, venus du monde entier, à s'aventurer dans les rues, les artères, le ventre de Saint-Étienne ! Il serait en effet étrange de porter le titre « Saint-Étienne ville design Unesco » et de cantonner le design derrière les grilles d'une « Cité », comme dans un musée !

« Toujours à Saint-Étienne ? ! » me demandent mes amis étonnés. Ce qui me retient ici, c'est la ville des possibles. Je réalise la chance que j'ai de pouvoir exercer mon activité en m'impliquant sur mon propre territoire. Même si nous continuons nos missions respectives en parallèle, **la Cartonnerie** est devenu un outil de travail, de recherche, de production de valeurs : économiques, sociales, solidaires, créatives... Je crois que **la Cartonnerie** est un gage d'attractivité. De nombreux étudiants et stagiaires passent nous voir de manière régulière : le lieu devient un levier de professionnalisation. La dimension formation et transmission de savoir-faire en lien avec l'espace public, prend de plus en plus de place. C'est dans cette perspective que **Parcours de jeu** voit le jour. Nous invitons en résidence deux équipes de jeunes designers issus du MEP (Master Espace Public) et anciens stagiaires, à intervenir sur les interstices du quartier Jacquard. Le travail de terrain plusieurs mois durant intégrant les habitants et structures voisines, laissera place petit à petit aux transformations des espaces, alors inaugurés au démarrage de la Biennale.

PETITES ATTENTIONS / GRANDES AMBITIONS

Cette étape est marquante : nous nous décentrons pour la première fois de **la Cartonnerie** pour explorer les recoins du secteur, activer ses surfaces et ses creux oubliés. Nous mesurons alors la quantité d'endroits délaissés qui jalonnent l'ancien faubourg, à la fois porteurs d'un potentiel immense : des respirations urbaines vecteurs de vivre ensemble. Pour nous il n'y a pas un seul Terrain de jeu à concevoir mais c'est bien un ensemble de petits résidus ignorés qu'il s'agit d'additionner, relier, pour créer un continuum d'espaces de récréation, de pause et de convivialité inscrits dans le vaste Terrain de jeu qu'est la ville toute entière. Nous sommes convaincus qu'il est possible d'intervenir sur ces vides par petites touches, avec peu de moyens, comme des acupuncteurs. Il s'agit là de prendre soin des choses banales oubliées et de les révéler pour réintroduire des aménités au fil des parcours familiaux.

Je repense souvent à mon ancienne voisine lorsque j'habitais les « hauts de Jacquard », aux pieds des crassiers. Cette dame âgée rejoignait quotidiennement la place Jacquard pour faire « ses commissions » au Petit Casino de l'angle. Elle bravait d'abord la pente impressionnante

de la rue Dumarest, même en hiver, en s'accrochant aux rétroviseurs des véhicules qui bordaient les trottoirs. Après être passée sous la voie ferrée, elle devait franchir le boulevard urbain. Ce croisement était important et à chaque traversée de voie elle s'agrippait au feu tricolore. Arrivée dans la rue Buisson, porte d'entrée vers Jacquard, chaque descente d'eau, chaque potelet, ou poubelle étaient l'occasion d'une pause bien méritée pour reprendre son souffle. Elle n'avait pas de canne, c'était comme si la ville venait la soutenir, la porter, la relever, comme si elle valsait un peu avec elle. Dans cette déambulation lourde mais sensuelle, la vieille dame faisait corps avec l'épiderme de la ville. Les choses les plus anodines, les plus banales jouaient un rôle, trouvaient leur place. Lorsque j'arrivais à temps je portais son sac de courses et pensais : le parcours quotidien et répétitif de cette femme n'est pas linéaire. Il est rythmé par des objets, des sons, des matières, des souffles, des ombres et lumières. Il manque peu de choses pour égayer, et alléger sa marche de combattante. La fameuse gouttière, inestimable appui, pourrait être agrémentée d'une assise pour mieux profiter du chant des merles nichés dans l'arbre en surplomb. Tous ces modestes espaces déjà là, qui méritent un soin délicat et bienveillant, sont potentiellement vecteurs de projets et de commandes pour les professionnels du territoire.

Pour nous, le projet urbain stéphanois doit s'intéresser à l'existant et intégrer cette stratégie de micro-commandes pour capter des emplois et encourager l'économie locale. Ce qui semble évident paraît pourtant compliqué à mettre en œuvre. La fabrique de la ville avec ses grands chantiers, est le plus souvent soumise au code des marchés publics, qui impose avec les concours ou appels d'offre la mise en concurrence anonyme des équipes d'ingénierie. Ce système censé réguler le monde de la construction, entraîne parfois une sorte de sabotage des ressources des collectivités qui ne peuvent même plus ou difficilement faire appel en priorité aux acteurs locaux. Comment une institution publique peut-elle relancer l'attractivité du territoire, sans synergie avec le tissu économique existant ? C'est ce type de réflexion qui émaillait nos échanges. Dans ce contexte un peu figé, la Biennale du design est un véritable levier pour s'aventurer vers des montages de projets innovants. Le temps de l'événement est opportun pour expérimenter ensemble, en dehors des cadres habituels. Le format pluri-partenarial¹¹ de **Parcours de jeu** est contraignant mais constructif : les jeunes concepteurs doivent intégrer les contraintes de chacun et se soumettre aux protocoles institutionnels mais cette dynamique collective permet d'avancer dans une démarche de création «ancrée», en phase avec le contexte urbain.

VALEURS PARTAGÉES ?

Côté Carton Plein, notre rôle est d'assurer le lien entre les interlocuteurs, mais aussi d'appuyer les designers dans leur processus créatif. Un reliquat de trottoir pincé entre deux rues près de l'école d'architecture, caractérisé par le dépôt intempestif d'encombrants, est identifié comme lieu d'intervention. Les designers s'intéressent à l'arbre esseulé au milieu de la surface d'enrobé et proposent une installation pour fortifier ce fragment de verdure oublié. Lors du conseil de quartier, Corentine notre infiltrée régulière de ces grandes messes de la concertation, intervient pour expliquer la dynamique **Parcours de jeu** en cours

11 – Financé par la Cité du design et l'EPASE, le projet a également fait l'objet d'une convention avec la Ville de Saint-Etienne, engagée en tant que partenaire technique. Carton Plein est désigné commissaire local pour l'exposition «EmpathiCITY/ Making our city together», réalisée avec le réseau des villes créatives UNESCO de design.

Elle encourage l'articulation entre ce projet qui cherche à composer finement avec le réel et l'aménagement proposé par les gestionnaires de la ville sur ce même espace, entre la rue d'Arcole et la rue du Coin.

J'accompagne alors les designers sur cette étape de co-conception et de collaboration nouvelle. Je crois qu'il faut prendre en compte l'espace dans sa globalité pour muer ce délaissé en une placette agréable, penser un dispositif permettant à la fois de valoriser l'installation, et répondre aux préoccupations des services techniques. En l'état, le lieu n'est pas très heureux mais présente un potentiel certain. Nous imaginons une sorte de socle en bois surélevé, intégrant une assise le long du mur pignon ensoleillé. Suite aux nombreuses discussions, les services espaces verts partagent la pertinence de travailler sur la matérialité du sol. Sans avoir à « remplir » l'espace par une canisette ou des graminées, entraînant d'autres problèmes de gestion et de dégradation, l'aménagement sommaire redonnera qualités et usages au lieu, tout en simplifiant son entretien. La collaboration se poursuit jusque dans la mise en œuvre : le plancher est conçu avec les services afin qu'ils puissent réaliser eux-mêmes l'ouvrage, avec les matériaux, outils et savoir-faire disponibles. Au fil de l'expérience, l'effort de médiation facilite la communication entre les protagonistes et met en exergue leurs complémentarités, se reflétant sur la qualité même de ce nouvel espace public très apprécié et construit dans l'intelligence collective.

D'une intervention à l'autre, le ballet des acteurs est fragile. L'épisode de la censure municipale sur le boulevard Alfred de Musset, le jour de l'inauguration, a laissé un goût amer dans tous les esprits. Sur la fresque murale, quelques phrases sont effacées, celles qui parlent d'une réalité, qui évoquent les difficultés quotidiennes d'un quartier. L'espace de débat éphémère ne reflète pas l'image de la ville souhaitée par les élus. Des mois de travail raturés malgré les efforts de dialogue permanent avec la mairie et les étapes de validation successives au fil du projet. Apparemment nous avons loupé quelque chose, ou bien peut-être qu'ici la participation est une notion galvaudée ? La Biennale hors les murs d'accord, mais pas trop loin des sentiers battus ! Mais alors comment aborder le réel ? Comment parler de ce qui est caché, invisible, peu valorisé ? Quelle identité pour cette ville qui cherche sa reconstruction ? Comment introduire des espaces de débats sur ce territoire en mutation ?

Nous reprenons le dessus : « Vous rêvez de rêver ? », tel est le slogan de notre agence de voyage improvisée, guidant les visiteurs de la Biennale à travers un voyage insolite, à la découverte de Jacquard et ses huit lieux activés.

CARTON-PÂTE

Lorsqu'elle évoque **Parcours de jeu** lors de discours publics, notre partenaire à la mairie alors chef de projet au service urbanisme, cite les « échecs » mais parle surtout des « réussites ». Je réalise combien les institutions s'accrochent au « résultat », et souhaitent pouvoir palper des images ou des formes concrètes, « design » si possible. Il est plus complexe d'accepter le processus comme une forme à part entière, dont l'issue plus incertaine, contribue néanmoins à peaufiner les cadres d'une ville construite en collaboration. Pour nous, il n'y a

pas d'échecs, juste des expériences différentes qui interrogent et laissent place à leur lot de perspectives et d'enseignements. C'est bien là l'intérêt de l'expérimentation, pour réajuster nos modes d'actions.

Mais l'esthétique de l'éphémère pose tout de même question : Quelles traces laissées par un test momentané ? Pour quel type de gestion ? La forme qui en découle, souvent éphémère, fragile, doit être pensée et anticipée. Une installation qui se dégrade peut rapidement basculer et dévaloriser l'image d'une rue. Depuis **Parcours de jeu**, le suivi ou le retrait des installations sont envisagés pour chacune de nos activations temporaires, évitant ainsi de renforcer l'image déjà vulnérable de certains quartiers anciens dégradés. Éphémère oui, mais en prenant la juste mesure des expérimentations menées.

CARTON PLEIN / BATTERIE VIDE

Comme après chaque Biennale, la ville se vide. Après l'euphorie, c'est la descente. L'équipe peine à redémarrer. L'acte récent de censure interroge notre place en tant qu'association dans la société civile : quelle indépendance et quelle marge de manœuvre lorsque l'on choisit de travailler avec et pour les acteurs de la ville, lorsque nos actions sont et font politique ? En travaillant en contact avec le terrain et les gens, nous prenons conscience que Carton Plein peut aussi déranger.

Il fallait donc revoir le modèle économique de l'association comme un écosystème en adéquation avec les valeurs défendues. Sans cadre pérenne d'action il devient trop difficile pour nous de fonctionner « au projet ». Le même processus se répète indéfiniment : écriture d'un projet, recherche de financements, réajustement, le temps passe, le projet est enclenché mais les partenaires financiers se positionnent trop tard. Finalement pris au piège, nous ne parvenons plus à freiner les ardeurs du monstre que nous avons nous-même engendré. Nous mobilisons notre réseau, nos amis, voisins et connaissances : tout le monde met la main à la pâte ! Lorsque tout est terminé, il faut recommencer. Mais pendant ce temps, une machinerie corpulente continue à tourner : **la Cartonmerie** connectée à la grande maison, où nous occupons désormais deux étages ainsi que les anciens garages dans la cour. « Ah oui, et nous comment on fait pour se payer ? ». Nous mesurons la fragilité de l'équipe. Il nous manque des compétences et nous ne sommes pas assez nombreux par rapport à l'échelle des actions menées et celle du bâtiment, trop grand pour nous. Nous imaginons différents scénarios d'avenir et envisageons d'arrêter. Au printemps 2013, nos adhérents réunis lors de l'Assemblée générale nous épaulent pour penser la suite. Le message dominant : « il faut continuer ! ». De nombreuses personnes souhaitent s'investir et nous rejoindre. Ces forces vives surgissant en renfort nous stimulent.

À DEUX VITESSES

Au fil du temps et des projets, nous avons tissé des liens avec les institutions voisines situées, tout comme **la Cartonmerie**, sur le « plan guide » le long du viaduc. En effet, la planification urbaine visant à dégager les arches ferroviaires pour créer des balades piétonnes et faire le lien entre le quartier créatif et la place Jacquard, englobait ces équipements de quartier qui n'avaient pas connaissance des transformations projetées sur le pas de leur porte ! Nous avons rencontré le directeur de la médiathèque, située à « deux arches » de **la Cartonmerie**,

au moment de **Parcours de jeu**. Selon lui, l'équipement public converti au fil du temps en un lieu majeur de sociabilité, n'est plus adapté à ces nouveaux enjeux sociétaux. L'homme nous fait part de ses difficultés lorsqu'il souhaite entreprendre des modifications au sein du bâtiment municipal : chaque projet doit passer par la moulinette administrative et ses budgets serrés. C'est ainsi qu'il a dû s'adapter aux nouvelles normes d'accessibilité en installant une rampe et des toilettes dédiés aux personnes à mobilité réduite. Autant de petits travaux superposés, entravant la pensée d'un projet cohérent dans sa globalité.

Nous souhaitons accompagner ces institutions vieillissantes vers leur réinvention en les aidant à définir et porter leur projet. Nous imaginons alors « **Tous Dehors!** à la médiathèque » dans cette optique, mais aussi pour questionner le lien de l'équipement avec la rue et enrichir la programmation urbaine en cours. Nous voici donc engagés dans ce temps d'activation autour de la médiathèque, bien que n'ayant pas obtenu la subvention de la Ville censée financer l'intervention.

La méthodologie imaginée est efficace et inclusive. Elle nous conduit à tester un nouveau degré de participation : le personnel du lieu, partie prenante du processus, prend conscience des enjeux et parvient à mieux cerner ses besoins. À l'issue de l'aventure, le directeur semble prêt à défendre un projet d'envergure pour sa structure mais nécessite néanmoins de nouvelles ouvertures et soutiens. Nous organisons donc une rencontre entre lui et le pôle recherche de la Cité pour monter un vrai sujet d'investigation, et collaborer avec des designers pour concevoir « la médiathèque de demain ». Une autre rencontre est prévue avec l'EPA et l'équipe de maîtrise d'œuvre urbaine, pour intégrer la structure locale à la programmation de l'espace public. Une nouvelle fois Carton Plein joue la médiation entre les différents protagonistes du projet urbain, mais par manque de moyens nous ne sommes pas allés plus loin : le cadre pour ce type de pratique n'existe pas. L'effort de mise en lien et l'impulsion d'une possible forme de coopération font l'effet d'un feu de paille. Sans accompagnement, le directeur livré à lui-même, interrompt sa démarche. Il est frustrant de constater le potentiel des dispositifs à l'ébauche sans pouvoir faire décoller le cercle vertueux enclenché, qui retombe finalement comme un soufflé.

Alors comment saisir les synergies de la ville au bon moment et faire coïncider la temporalité des grands chantiers avec celles des nécessités du quotidien ? Carton Plein se situe pourtant à cet endroit, à l'articulation de la projection et du réel. Dans cette ville, sans une vraie prise de conscience des décideurs et aménageurs, de ceux qui définissent les cadres, le manque de légitimité et les conditions de travail précaires de notre association subsisteront. Je crois que Carton Plein sème des graines, des perturbations légères, contribuant peut-être au mouvement des consciences. Mais le temps fera-t-il son œuvre ?

REGAIN D'ENERGIE

Malgré ma situation financière stable, je supporte de moins en moins mon statut de salarié à temps plein en agence d'architecture et suis frustrée d'être loin du groupe et des ses actions. Mon agence répond à l'étude urbaine lancée par le Parc du Livradois-forez en Auvergne « Habiter autrement les centres-bourgs ». Désireux d'expérimenter de nouvelles méthodologies de travail, mes employeurs composent une équipe pluridisciplinaire et sollicitent Fanny en tant que sociologue. L'exercice atteint rapidement ses limites. Le travail de terrain indis-

pensable pour nouer des liens de confiance étroits avec les habitants et les élus sur ce type de processus est contraint par le coût journalier de l'agence trop important. Les marges de manœuvre sont minces. Le fonctionnement classique d'un bureau de maîtrise d'œuvre rend difficile l'invention de nouveaux modèles plus appropriés. Il me semblait alors que la profession était prise au piège d'un système qui l'empêchait de s'adapter. Cette expérience m'a encouragée à me lancer en tant que professionnelle indépendante. Je quitte alors mon CDI pour m'investir pleinement avec Carton Plein.

Si seulement la grande maison du **45 rue Etienne Boisson** était habitée, cela nous donnerait un nouveau souffle! Nous imaginons alors la conversion du dernier étage en lieu d'accueil en résidence. La perspective de pouvoir accueillir des personnes extérieures, au travail avec nous, nous nourrit d'espairs. L'EPA accepte le renouvellement du bail précaire de 23 mois, mais cette fois-ci en contrepartie d'un loyer. Je crois que c'est à ce moment-là que nous avons convaincu le Collectif Etc de venir s'installer quelques temps ici. L'aventure continue.

L'IMAGINAIRE DU VIDE

Nous commençons à basculer vers des dispositifs de plus en plus expérimentaux et loufoques. C'est dans ce contexte que nous développons les actions pirates, sortes de performances activistes, lorsque nous apprenons par exemple la suppression des fontaines publiques de la ville. Comment accepter que cet accès gratuit à l'eau se restreigne encore? La mise en scène des Naiades, nymphes aquatiques aux soyeux drapés, qui se ruent alors dans les fontaines stéphanoises, crée du trouble, interroge. Au départ m'engager dans ce type d'action n'est pour moi pas très naturel. Mais je me laisse tout de même porter par la force créatrice du groupe et cette forme d'engagement intuitif. La piraterie nous conduira plus tard vers de nouvelles explorations. Dans ces moments là, sans l'avoir anticipé, c'est comme si nous parlions tous le même langage. Dans notre pratique, la performance prend de plus en plus d'importance et devient un outil qui fabrique du commun. Quand Carton Plein joue, et se met en scène dans l'espace public, les lieux se métamorphosent un instant et prennent une autre dimension, se donnent à voir autrement. Ces formes éphémères et vivantes ne laissent pas vraiment de traces mais c'est l'imaginaire insolite et joyeux qu'ils convoquent, qui marque les consciences, plus ou moins inconsciemment. Je crois que ces formes d'activations éphémères, dans le même champ que les arts de la rue, ouvrent une brèche dans l'atmosphère figée de certains quartiers. Ils génèrent un mouvement, écrivent l'amorce d'une histoire nouvelle. C'est ce qui me captive chez Carton Plein, cette émulation créative, cette montée en énergies positives, en bonnes intentions, qui ont le pouvoir je crois, d'imprégner certains lieux.

ÉPISODE 5

MÉNAGE AUTOMNAL

Le Collectif Etc emménage dans la **Maison de Jacqueline** en septembre 2013. Les trois étages sont occupés et vivants. C'est une aubaine de pouvoir tester une nouvelle forme d'occupation et de voir vivre le lieu différemment. Cette organisation inédite qui favorise les

croisements et les échanges d'expériences, nécessite néanmoins une nouvelle répartition des espaces et quelques ajustements : c'est le grand chantier ! Ce regain d'énergie et de générosité transfigure le **45 rue Boisson**.

L'EPA conçoit bien l'intérêt d'accueillir des professionnels en résidence et de développer une forme de gîte, mais la convention du bail prévoit la « mise à disposition de locaux de travail » pour l'association. La dimension logement est pour eux difficile à défendre. Il faut encore « bricoler » pour assouplir les cadres. La résidence potentielle induit des questions de responsabilités et d'accessibilité importantes, faisant migrer la maison vers un espace d'accueil du public. Qu'advierait-il si l'immeuble vétuste prenait feu, la nuit, lorsque tout le monde dort entre ses murs ? Qui serait responsable et comment se protéger ? Nous sommes partagés dans l'équipe. De part mon expérience en agence, je connais bien les normes qui régissent la conception de bâtiments recevant du public. Je joue le rôle de la rabat-joie en rappelant les risques et les implications. Je me sens un peu seule en défendant ce point de vue, mais je suis formée au métier d'architecte avec son lot de responsabilités, j'ai été « à bonne école ». Même si ce n'est pas toujours confortable, je crois que cette place est devenue importante pour équilibrer le côté « tout feu, tout flamme » caractéristique de Carton Plein.

La résolution sécuritaire de la mise aux normes est acrobatique. Je sollicite dans mon réseau un expert : un contrôleur technique, réputé pour son ouverture d'esprit et son engagement, n'hésitant pas à questionner les règles et réintroduire du bon sens. Il me rejoint à **la Cartonnerie** avec son costume aux « cinquante nuances de carreaux ». Je me souviens des remarques de l'équipe : « Il pourrait faire partie du groupe ! ». Nous réalisons ensemble un diagnostic du bâtiment et listons les transformations minimales nécessaires à sa sécurisation. Il est souple, à l'écoute de nos contraintes et nous aide à établir un programme sur mesure. L'EPA financera les travaux ainsi qu'une mission dédiée à ce spécialiste de la norme. Une sacrée avancée, issue d'un long procédé à essayer de tendre des passerelles entre des mondes opposés. Ce travail de couture et de brassage de cultures me passionne. Il permet d'introduire nuance et souplesse parmi la rigidité des cadres établis.

Je sollicite des entreprises pour chiffrer les installations, tout en essayant de réaliser une partie de l'exécution nous-mêmes pour économiser. Comme toujours c'est la « débrouille » et l'huile de coude est de mise ! Mais le chantier tombe finalement à l'eau : la sécurisation du bâtiment oblige l'installation d'une fenêtre de désenfumage. Cette modification de façade implique une demande d'autorisation en mairie et rend caduque un tel investissement pour l'EPA dans le cadre d'un bail précaire. Il est vrai que le projet est éphémère mais cette caractéristique se révélant parfois une force, contribue aussi à sa fragilité, nous freinant continuellement dans la pérennisation de nos actions. Pour finir, nous sommes parvenus à faire figurer sur le bail la notion « logement de travail » afin de pallier les risques, mais le lieu restera « hors normes ». La résidence trop vulnérable ne pourra pas être optimisée ni rentabilisée. Elle sera ponctuellement utilisée par des professionnels extérieurs venus collaborer avec nous, ou avec les structures voisines. Nous identifions paradoxalement un vrai besoin : le dispositif remporte un franc succès et les demandes affluent sans pouvoir vraiment y répondre.

L'ÉVIDENCE DU DÉSORDRE

Depuis juillet 2013, je suis désormais à mon compte et reviens au cœur du projet. Je poursuis des missions en parallèle et réalise au fil des expériences à quel point **la Cartonnerie** nourrit et façonne ma pratique d'architecte. Avec une ancienne collègue d'agence, nous répondons au concours d'idées lancé par le CAUE de Haute-Savoie, pour questionner la régénération du périurbain. À ce moment-là, je découvre que les valeurs et les outils singuliers construits avec Carton Plein, infusent naturellement dans les projets que je développe par ailleurs : la proposition ancrée au réel, à l'écoute du territoire et de ses habitants fait la différence auprès du jury et des collectivités.

Après l'été, à **la Cartonnerie** nous décidons de ralentir pour faire le point sur nos activités et tenter de clarifier l'objet de l'association pour pouvoir mieux l'expliquer aux autres. Parmi le foisonnement et les actions ramifiées, la lisibilité du propos s'estompe. Les gens confondent **la Cartonnerie** et Carton Plein, d'autres nous croient animateurs de quartier. Par ailleurs, notre système économique instable entrave l'assise solide nécessaire pour mettre à jour les règles du jeu. Je me souviens d'un partenaire caractérisant l'association : « Carton Plein, on n'y comprend rien, mais c'est ce qui est bien ». Il nous fallait donc trouver le juste milieu, face au manque de contour prédominant qui nous desservait parfois. Nous prendrons donc ce temps de recul nécessaire, de synthèse et de structuration pour consolider nos fondations. Nous passons ainsi des jours entiers à éclaircir nos objectifs. Les mots, les idées, les concepts, sont schématisés sur les murs recouverts d'affiches. Malgré l'expérience partagée, penser en pluridisciplinarité représente un défi permanent. Cette expérience de l'altérité « chemin faisant » nous conduit à outiller systématiquement nos échanges pour transformer la complexité comme un levier fécond à la fabrique d'un élan collectif. Dans cette perspective, le dessin continue pour moi à s'affirmer comme un outil central, un instrument indispensable traduisant la multiplicité des langages.

Nous trions, rangeons, classons. Dans le foisonnement apparent, tout s'imbrique, tout prend sens comme une évidence. C'est à ce moment-là que **la Cartonnerie** est définie comme un **Laboratoire urbain**, composé d'un espace public expérimental et de proximité, d'un bâtiment de travail avec résidence et ateliers. L'idée de recherche-action est advenue progressivement et nous soulignons pour la première fois cette démarche, comme un positionnement fondamental dans notre pratique.

LES LIMITES DE L'ÉPHÉMÈRE

Pendant cette forme de retraite volontaire, nous réduisons les demandes de subventions et restreignons les actions sur l'espace public en face. Les gens, accoutumés à notre présence régulière, pensent que nous avons déserté. Les graffs envahissent peu à peu **la Cartonnerie**, ainsi que les façades et portails des bâtiments voisins. Comme il se doit, un dessin, un motif en recouvre un autre : le lieu est en perpétuel mouvement. Les taches de couleurs n'ont aucune limite, atteignant chaque recoin, chaque surface. Cette dynamique génère une nouvelle esthétique et de nouvelles pratiques, comme les tournages de clips ou les shootings

photos devant les murs acidulés. Le site est de plus en plus endommagé et adopte parfois des allures de ruine. Le cercle vicieux de la dégradation est enclenché et la vapeur devient difficile à inverser.

Le Terrain de jeu, à l'aspect changeant au détriment parfois des usagers, devait-il vivre seul ? Fallait-il le contrôler, lâcher prise ou l'animer sans relâche ? Avec quelle légitimité ? J'étais partagée : l'espace ne gagnera pas en sérénité suite aux trois coups de pinceaux mensuels appliqués par notre petite équipe sur le mobilier détérioré, mais il méritait une vraie transformation qualitative, en intervenant sur les parois, les textures. Le mur aujourd'hui surface d'expression libre par défaut, pourrait gagner en épaisseur et devenir le support d'une plus grande variété d'usages. Pourquoi ne pas expérimenter un dispositif de jeu à grande échelle, qui viendrait épouser le site et ses contraintes ? Maintenir et apaiser la dynamique du graff en réintroduisant des règles pour redonner une place à certains usagers ? Planter des arbres pour offrir plus d'ombre et de tranquillité ? À cette question l'EPA répond : « Hors de question l'espace est provisoire, il faut intégrer sa réversibilité ! ». Nous percevons bien les possibilités offertes par cette respiration trop rare dans la ville, mais avec quels moyens et soutiens transformer ce paysage temporaire inséré dans un projet urbain en sommeil ? **La Cartonnerie** semblait désormais figée dans cette condition « transitoire », brisant ses potentialités d'espace de vie et de proximité, à l'articulation de différents quartiers. **La Cartonnerie** se tirait une balle dans le pied.

MÉTISSAGE

Pour consolider la structuration de l'association, nous ressentons d'une part la nécessité de nous entourer de personnes ressources, et dans le même temps le besoin évident de nous détacher provisoirement du territoire. Un ami colombien rencontré pendant le MEP, nous propose justement de venir animer un workshop dans sa ville natale à Manizales. Nous saisissons cette opportunité pour construire en Colombie, la première étape du projet international **Terrain de jeu Import/Export**.

À cette période, Saint-Étienne Métropole ouvre le nouveau dispositif « Process » aux acteurs stéphanois du réseau de l'économie sociale et solidaire pour leur apporter un soutien technique et encourager de nouveaux partenariats. Fanny et moi participons à l'atelier sur la coopération internationale, espérant trouver un appui solide pour construire notre aventure latino-américaine. J'ouvre ici la porte d'un milieu dont les codes et le vocabulaire m'étaient jusque là inconnus. C'est la rencontre avec un nouveau réseau, des personnages hauts en couleur, d'horizons différents (directeurs de théâtres, d'associations militantes, de cluster d'entreprises,...) avec comme vecteur commun un engagement farouche, une langue bien pendue et de vraies compétences, notamment en matière de stratégie politique ! Malgré nos très nombreuses connexions au territoire, nous prenons conscience d'une forme d'isolement et de repli derrière les murs de **la Cartonnerie**. Ces rencontres modifient notre manière d'appréhender la ville. Nous n'étions plus une entité avec les autres autour mais il y avait une toile, un réseau d'acteurs dont nous faisons partie. Tout le monde s'active ici, à sa manière pour faire bouger la ville.

Au même moment, le réseau des tiers lieux stéphanois se rapproche de nous. Yoann Duriaux et tous ses acolytes du numérique, nous serinent : «Vous êtes le tiers lieux espace public de Saint-Étienne! Nous devons mutualiser nos forces et nos moyens». D'autre part, le cluster d'entreprises culturelles locales nous incite à intégrer sa structure. Ces nombreux appels du pied nous rendaient réticents. Notre désobéissance nous maintenait hors des cases et dans ce paradoxe : créer du lien tout en gardant une certaine indépendance. Le métissage propre à Carton Plein nous connectait désormais à une multiplicité d'acteurs.

LES FAMEUSES TENTACULES

Cette richesse était parfois effrayante, le **Laboratoire urbain** inscrit dans les rythmes de la ville et la quotidienneté d'un quartier, se dotant de ramifications toujours plus denses. D'autre part, notre permanence et notre visibilité dans le lieu ont construit des habitudes au fil du temps : ouvert et passant, il semble désormais considéré comme une sorte de relai citoyen. Nous-mêmes, habitant à Saint-Étienne, faisons dorénavant partie du paysage public : fini l'anonymat, impossible de passer une soirée à Sainté sans évoquer **la Cartonnerie**, de faire ses courses sans croiser un voisin ou un élu, en demande du prochain événement! Le décalage était flagrant : entre un «projet tentaculaire» et l'absence solide de cadre pour piloter ce **Laboratoire urbain** convenablement. Ces nouvelles pratiques aussi ancrées dans un territoire pouvaient-elles réellement exister sans un soutien et un positionnement politique affirmé? Nous commençons à en douter.

DE(S)RÈGLEMENTS

En février 2014, pour échapper à l'hiver stéphanois, nous partons explorer les espaces publics latino-américains avec **Terrain de jeu Import/Export**, en posant nos valises un mois et demi dans la ville de Cali. Le dépaysement est total et la culture de l'espace public très éloignée de la nôtre. Malgré le climat de conflits, les places et avenues sont empreintes de joie et de couleurs. Les surfaces sont imprégnées d'artisanat et les façades respirent le soin délicat porté par leurs habitants. La nuit tombée, certains espaces un peu anodins se convertissent en lieux de fête improvisés, lorsqu'une marée humaine munie d'instruments en tous genres afflue dans ces vides ouverts et passants. Cette fois-ci ce sont les corps libérés, en mouvements, qui façonnent l'espace public et lui donnent une autre dimension en détournant les escaliers, rebords, pelouses, comme autant de scénettes urbaines qui transcendent la banalité du quotidien. Le jour, les vendeurs ambulants donnent le rythme et la densité des rues avec leurs machines extraordinaires fabriquées *a mano*, à partir d'objets récupérés de-ci de-là. La survie se lit pourtant en filigrane derrière tous ces visages aux sourires généreux. Ici on parle de «rebusca», un mot pour dire que chacun se débrouille comme il peut pour s'en sortir. À chacun sa combine, son petit commerce de rue. Cet état de fait génère des conflits notamment avec les commerçants des rez-de-chaussée qui accusent la concurrence déloyale. Oui mais c'est cela la rebusca, lorsque l'on n'a pas le choix, et qu'il faut cohabiter. En France, notre cadre de vie pacifié est bien sûr incomparable avec l'état de guerre insidieux et persistant en Colombie. Pourtant cette ardeur des vides urbains me renvoie à nos espaces publics ultra normés et sécurisés, qui semblent parfois tendre à façonner une société empêchée.

Je repense souvent à Hervé et son interdiction municipale de chanter dans les rues de Saint-Étienne². Quelle place pour la marge, la créativité, et la débrouille dans nos milieux urbains réglementés ?

En Colombie, l'absence de pouvoir public flagrante déclenche paradoxalement la puissance créatrice des populations qui s'organisent, fabriquent, inventent, et deviennent bâtisseurs de leur cadre de vie. Les communautés les plus dépourvues qui s'activent solidairement à défaut de support public nous impressionnent, nous bousculent et nous renvoient à notre société française, qui malgré la présence d'un État fort garant de nombreux avantages sociaux et de libertés fondamentales participe parfois, à travers les lourdeurs administratives, à un certain immobilisme où passer à l'action devient compliqué. Ici «participer» était ancré dans la société, «participer» voulait dire beaucoup, «participer» voulait dire citoyenneté.

ÉPINGLE À DROITE

À notre retour, la droite a été élue. Très vite la rumeur se répand : pour la nouvelle mairie, il serait judicieux de remplacer **la Cartonnerie** par un parking. Cet écho abrupt montre d'une part la méconnaissance totale du projet par les élus, et laisse entrevoir, comme un mauvais présage, le devenir de l'espace urbain : la ville semble être envisagée comme un centre commercial à ciel ouvert dans lequel l'espace public ne rapportant rien à personne devrait être rentabilisé. Entre temps nous avons enclenché un projet d'écriture pour le PUCA. La fin était toute trouvée ! : «Le Grand Capital fait table rase sur l'espace vivant et expérimental de **la Cartonnerie**, pour y empiler des voitures en bataille, instrument de consommation irréfutable!». Un Stéphane Quadrio désappointé nous demande de tenir bon : «Vous pourriez peut-être dessiner les stationnements? ». Plutôt mourir !

L'ancienne usine de cartons semblait désormais associée à des enjeux politiques qui nous dépassaient. Nous ne pouvions pas rester passifs, il fallait jouer le jeu et rencontrer la nouvelle équipe municipale pour expliquer les cinq années d'activation et de mise en lien en ce lieu hors du commun. Le débat avec les nouveaux élus est amorcé : «Pourquoi vous ne faites pas des maisons à 100 000 € à **la Cartonnerie**? ». Cette question d'apparence anodine donne le ton : la nouvelle mairie ne se laissera pas écraser les pieds par l'instrument étatique et semble bien décidée à montrer qui décide du sort de la ville. Suite à cela, et pendant un an et demi, nous enchaînons les réunions de présentations avec la mairie. Le feeling n'étant décidément pas au rendez-vous, à l'exception des rares élus qui peinent à défendre notre cause. Notre subvention annuelle de 10 000 € est remise en question : ça sent le roussi !

ÉPISODE 6

LE CREUX DE LA VAGUE

Septembre 2014, c'est la rentrée. Seules à **la Cartonnerie**, Fanny et moi observons le constat toujours plus flagrant : le portage du **Laboratoire urbain** est définitivement démesuré au regard de notre modèle économique instable et du soutien territorial trop mince. Nous réenvisageons la possibilité d'arrêter.

Nous défendons une énième fois le projet à la mairie devant les membres du cabinet du maire et affrontons de nouvelles incompréhensions et décalages de cultures. L'équipe municipale renouvelée ne semble pas maîtriser les enjeux d'une ville décroissante comme Saint-Étienne. Nous ressentons une profonde divergence entre notre vision et le modèle de ville qu'ils souhaitent développer. Leurs objectifs étant de conforter le centre-ville déjà fort, de construire des centres commerciaux en périphérie et d'installer des chaînes de salon de café tendances, pour jouer sur le même terrain que la métropole voisine : une sorte de Derby urbain. Depuis cinq ans, nous observons les multiples campagnes marketing pensées par des communicants, qui fabriquent une image de ville hors sol, si éloignée de la réalité. Mais quand les décideurs vont-ils changer de stratégie, regarder la ville en face et soutenir les forces vives qui composent le territoire ? Pour nous, regarder la ville en face, c'est affronter sa vraie nature mais aussi et surtout souligner ses capacités, ses richesses, sa diversité, contributives de sa véritable identité.

Aussi depuis quelques temps, nous constatons en France une démocratisation progressive de nos pratiques à la marge, et malgré le manque de soutien local, nous sommes régulièrement invités pour présenter le projet, à Nantes, Clermont-Ferrand, Paris,... Ces multiples excursions dans des contextes nouveaux, l'intérêt porté au projet et les échanges féconds, nous apportent un certain recul et nous aident à analyser les blocages stéphanois. Choisir de quitter **la Cartonnerie** corrobore pour nous une forme de désenracinement rendant possible l'exploration de nouveaux territoires et la construction de nouvelles modalités de travail.

ALLEZ LES FILLES ON SE MOTIVE!

C'est décidé, le **Laboratoire urbain** fermera ses portes en octobre 2015, à la fin du bail. Nous remobilisons toutes nos ressources pour tenir bon et avancer d'ici là dans des conditions acceptables. Des décisions tranchées sont prises au sujet de la gouvernance, jusque là toujours flottante, au leadership non assumé, générateur de trouble. Nous resserrons le pilotage du projet à quatre. Paradoxalement, ces choix organisationnels radicaux nous conduisent vers plus de qualité, d'efficacité, et vers une professionnalisation de nos actions. Les rôles sont plus clairs, les missions plus précises, les contours mieux dessinés, fabriquant des cadres de projets plus inclusifs pour le reste de l'équipe. C'est aussi la première fois que le projet est aussi bien compris, et accepté par un public toujours plus large.

Je crois qu'étonnamment cette période rencontre une accumulation de facteurs positifs. Le nouvel axe de recherche et d'action sur les rez-de-chaussée vacants suscite l'adhésion de tous. Depuis quelques mois, nous avons amorcé le projet **Sainté Itinéraires croisés** qui aborde le sujet des boutiques vides, interfaces stratégiques entre public et privé, vitrines de villes témoins de l'identité urbaine et de la diversité culturelle à Saint-Étienne. C'est pendant les Journées du patrimoine, en septembre 2014, que notre agence de voyage **OVVI** décolle, raconte la vacance en chemin, décrit aux passagers les grandes stratégies urbaines et commerciales, imagine des scénarios d'avenir parfois saugrenus pour ces rez-de-chaussée abandonnés et franchit la porte des boutiques, à la rencontre des commerçants et leurs histoires de vie panachées. Dès l'embarquement, c'est avec un regard novice que nous contemplons le quotidien, en abordant ses faiblesses mais aussi ses potentialités. Tous ensemble, nous fabri-

quons un imaginaire collectif, ludique et enjoué. Nous rêvons Saint-Étienne et ses petites boutiques atypiques. Voici notre stratégie : marcher, fédérer, et imaginer des solutions collectives innovantes et appropriées pour ces espaces vides, plus seulement tristes et fermés mais intrigants, catalyseurs d'envies et de créativité. Le projet devient un processus marqué par un travail d'enquête au long cours, et des temps forts accrochés aux événements de la ville. C'est quelques mois plus tard pour la Biennale du design 2015 que survient la prochaine étape marquante du projet : le **B.E.A.U.**, ou "Bureau Ephémère d'Activation Urbaine".

JACQUARD IS BEAUTIFUL

Entre les deux secteurs majeurs du projet urbain, Manufacture-Plaine Achille et le pourtour de la place Jacquard, il y a le quartier Jacquard, cet ancien faubourg à proximité du centre-ville, là où **la Cartonnerie** est implantée. Le souvenir des galeries minières qui poinçonnent le sous-sol, est imprimé sur les immeubles penchés, qui subsistent coude à coude. Un schéma directeur conduit par l'EPA se dessine également ici : le vieux quartier aux pieds de façades « tristounets » devra établir le lien entre les deux secteurs majeurs en réaménagement. Les urbanistes réorientent le plan guide déjà esquissé vers une forme d'acupuncture urbaine : ce que nous défendons depuis des années. La tactique porte aussi une attention particulière sur les rez-de-chaussée. Sainté Itinéraires croisés tombe à pic. Une forme de synergie entre les acteurs rend possible un partenariat constructif : pendant la Biennale nos expérimentations permettront d'affiner la planification urbaine en marche.

Le temps de l'événement, nous investissons douze boutiques vacantes du quartier, supports de réactivations diverses et de tests d'activités. Le **B.E.A.U.** sera notre QG, une sorte d'**Agence (hihi)immobilière**. Ce lieu d'accueil et d'échanges, propice à enrichir la programmation des rez-de-chaussée, permettra d'identifier les propriétaires, les porteurs de projets, mais aussi les freins et leviers à la reconversion de ces espaces abandonnés. D'autres boutiques proposent des services directement dédiés aux transformations du secteur comme la fabrication d'enseignes, les ateliers de rénovation. Aussi une brigade de constructeurs collabore avec les commerçants en fabriquant des dispositifs éphémères qui réaniment les rues, valorisent et révèlent ces boutiques émérites. Le travail *in situ* et toutes ces micro-interventions alimentent notre diagnostic du quartier et étayent les préconisations livrées aux urbanistes : « c'est précisément ici qu'il faut intervenir, pour conforter ces petits commerces survivants ». Le projet colossal nous demande des mois de préparation. Nous obtenons la moitié des fonds estimés, la Ville ne souhaitant pas s'engager. L'EPA est le principal financeur. Comment faire pour redimensionner un processus collaboratif engagé, qui met en jeu des liens si variés ? C'est un vrai casse-tête. Il nous faut « bidouiller » et regorger d'inventivité. Nous imaginons un système de trocs avec les commerçants : une nouvelle enseigne contre des légumes pour approvisionner l'équipe le temps de l'événement. Cependant, c'est inévitable nous devons agir en nombre et mobilisons un groupe de professionnels et amis d'ici et d'ailleurs, pour venir travailler avec nous en amont. Pour ma part, je coordonne la transformation des espaces et gère le lien à l'EPA et la Ville, pour régler les questions règlementaires et d'autorisations. Nous repeignons la façade du **B.E.A.U.** en bleu Klein et orange fluo : une entorse au P.L.U. est tolérée « tant que c'est éphémère ! ». Pour les enseignes nul besoin d'autorisation,

les services concernés ne s'attardent pas sur la forme et le système d'accroche puisque la plupart seront retirées à l'issue de la Biennale. Je réalise encore une fois, combien ces maintes formalités réglementaires et administratives brident au long cours la créativité et l'appropriation des transformations urbaines par la société civile. Profitons-en alors pour expérimenter, ouvrir et rendre visibles les possibilités !

L'ART DU FROTTEMENT

«Faire événement» est notre stratégie pour rassembler, marquer les esprits, inclure. Ainsi le **B.E.A.U.** associe transformations concrètes de l'espace plus ou moins pérennes, temps de débats et de réflexion ouverts et inédits, accueil du public, animation du processus, action et analyse des actions, programmation culturelle et événementielle. L'aspect collaboratif et «multifacettes» du projet mobilise l'ensemble de l'équipe : les compétences sont complémentaires, comme les pièces d'un rouage. Sans l'une ou l'autre, tout s'écroule.

Une nouvelle fois, nous avons produit une sorte d'objet hybride qui convoque un brassage de cultures, générateur d'instantanés inédits et de frottements déstabilisants. Je me souviens par exemple de l'installation du **B.E.A.U.** dans le rez-de-chaussée d'un immeuble en travaux, orchestrés par l'EPA. La scénographie temporaire vient parasiter la rénovation en cours. L'espace délabré est imprégné par l'esprit de l'ancienne supérette qui l'occupait. Nous imaginons un décor qui dialogue avec l'existant, en effleurant les surfaces et les murs aux couleurs lavande et vert passées. Nous dessinons un guichet d'accueil circulaire fabriqué à partir des tasseaux stockés à **la Cartonnerie**. Faute de moyens et aussi parce que l'espace est voué à évoluer, nous fabriquons un univers déposé sur l'existant fatigué, facile à démonter. Nous ajoutons plus de préciosité à l'exposition affichée et aux outils de médiation, comme la grande maquette du quartier. L'espace est certes transitoire mais voué à l'accueil du public et devra néanmoins répondre aux normes minimales de confort et de sécurité, prises en charge par l'EPA. Je m'incruste alors dans les réunions de chantier où sont présents artisans, maîtres d'œuvre, et chef de projet, pour négocier le positionnement des blocs de secours, prises et luminaires envisagés dans notre bureau éphémère. L'EPA a autorisé et imposé notre installation à l'ouvrage en cours. Je perçois bien le caractère perturbateur que ma présence renvoie à cet univers dont je connais bien les codes, le langage, les contraintes de budgets et de calendriers serrés. Malgré le «cheveu dans la soupe», tout le monde joue le jeu, jusqu'au moment où l'équipe élargie de Carton Plein déboule sans préavis sur le site en travaux, parmi les fils électriques déployés sur le plancher, les étincelles jaillissant à tout va. Hervé dépose ses cartons légendaires, les filles leurs sacs à main et la petite bande commence scrupuleusement à nettoyer les vitres du Casino amoché. Mon sang ne fait qu'un tour lorsque j'aperçois la joyeuse troupe interférer innocemment avec les ouvriers au travail. L'espace bien sûr fermé au public, représente un potentiel danger. Et là c'est le drame ! Crispation totale avec l'EPA : «qui vous a autorisé à rentrer sur le chantier?!». J'essaie de rattraper le coup comme je peux avec le chargé de projet qui me rétorque : «C'est vrai, ce n'est pas de leur faute mais c'est bien de la vôtre ! Vous, vous connaissez, vous saviez !». Pas toujours facile d'être à l'articulation. Ce petit loupé sera vite effacé par la féerie du **B.E.A.U.**

PATATE CHAUDE

Le **B.E.A.U.** a duré le temps d'un événement. En un mois nous avons vérifié le potentiel du dispositif : ce travail de terrain, de liens humains au cas par cas, est le maillon manquant de la chaîne. Le **B.E.A.U.** est un outil qui répond aux missions de service public en s'appuyant sur les forces en présence, l'entrepreneuriat et les initiatives individuelles. Le **B.E.A.U.** est un outil d'aménagement urbain collaboratif, inclusif. Des transformations légères mais concrètes redonnent le sourire au quartier. De nombreuses envies fleurissent. Certains espaces sont revendus ou reloués. Une dynamique est enclenchée. Le **B.E.A.U.** est connecté à la ville et à tous les publics par les rez-de-chaussée. Sortis de **la Cartonnerie**, nous parvenons pour la première fois à collaborer efficacement avec des acteurs très différents : graffeurs, réseau des tiers lieux, associations locales, commerçants,... Le **B.E.A.U.** suscite l'intérêt de tous en touchant la sphère privée, même les architectes de la ville d'habitude peu concernés par nos activités. Je me souviens de l'un d'eux s'exclamant : « C'est génial ce que vous faites, vous avez tout compris ! Je n'étais jamais venu avant à **la Cartonnerie** car on saisissait mal le propos et puis l'espace public ça n'intéresse personne ! C'est sur le tissu ancien qu'il faut intervenir ! ». Faire le pari d'un **B.E.A.U.** à Saint-Étienne c'est croire en la reconversion progressive et inventive de cette ville pleine de ressources. Le **B.E.A.U.** ne doit être ni anecdotique, ni furtif, mais bien porté, au cœur des politiques publiques.

Une telle adhésion au projet nous a déconcerté, alors même que nous souhaitons nous extraire du territoire. Pour nous, l'enjeu était d'arriver à catalyser une dynamique portée ensuite par les acteurs locaux, ceux qui restent. Sans nous. Mais la réalité est plus complexe. Après l'effet "paillettes" événementiel, toujours en l'absence de cadre pérenne d'action, comment maintenir la flamme ? Le projet, malgré les frustrations des commerçants alentours, doit s'arrêter. C'est le jeu de l'éphémère. Continuer sans moyens c'est participer à dévaloriser nos professions et les multiples compétences déployées, ici, sans cesse dans une immense générosité : arrêter c'est aussi se protéger. Mais les initiatives, elles, doivent continuer, être portées ! Comment passer le relais et qui est capable de l'attraper ?

POLYGLOTTES

Pour transmettre quelque chose aux acteurs stéphanois dont ils puissent se saisir, il fallait laisser une trace. Nous amorçons alors un travail important de bilan et de synthèse. Pour réussir à alimenter la programmation urbaine, je savais qu'il fallait traduire ces innombrables moments de vie, témoignages et échanges informels dans une langue plus adaptée au monde des aménageurs. Des mois durant, en connivence avec l'équipe, je m'attèle à reprendre et analyser les expériences, diagnostiquer les boutiques et le quartier, préconiser des pistes d'actions concrètes et retranscrire l'ensemble au travers d'images, de schémas, de cartographies. Le pari est réussi : lorsque nous présentons ce travail de finalisation charnière, quelque chose a changé. Ce dernier est un véritable outil de légitimation, parce que nous avons su ici rendre visible et interpréter en condensé, un processus complexe dans le langage des urbanistes et décideurs, soudain plus à l'écoute. Stéphane Quadrio enjoué réclame une présentation du travail auprès du directeur de l'EPA : « Ce que vous faites est vraiment important, c'est une forme d'urbanisme ». Une nouvelle passerelle était dressée, mais pour combien de temps ?

Carton Plein est un groupe métissé dont la force créatrice engendre des formes nouvelles naissant du mixage disciplinaire, mais dans lequel les compétences peuvent parfois se diluer. Éviter de s'égarer dans la pluridisciplinarité c'est identifier au mieux ses propres limites et ses capacités pour jongler entre complémentarité, transversalité et spécificité, en revenant parfois à ses fondamentaux pour les placer au meilleur endroit du projet. Ainsi l'équipe prononce de multiples langages et réunit des univers opposés. Cette position de traducteur réintroduit, je crois, des échanges et du lien là où ils sont absents, pour créer autour de la fabrique de la ville les conditions d'un cercle vertueux. Carton Plein : langage populaire ? Mais poser la base d'un dialogue apaisé, d'un climat de confiance et de simplicité n'est pas toujours gagné ! Nous constatons régulièrement à quel point la société codifiée fait retomber les institutionnels dans leurs travers et leurs postures classiques qui instaurent des barrières entre individus : hiérarchie, misogynie, jeux de pouvoirs, manipulation... Les relations avec nos partenaires persistent dans une ambivalence permanente entre rapports de force et complicité. Nous sommes parfois à bout mais nos convictions nous poussent à garder espoir. Il est sûrement possible de travailler autrement, avec plus d'humanité.

ON REMBALLE LES CARTONS

La situation avec la mairie finit par se dénouer en juillet 2015, suite à une ultime réunion avec le cabinet du maire. La synthèse du **B.E.A.U.** a dénoué les incertitudes, reconnaissant pour la première fois la capitalisation palpable de nos actions. Contre toute attente, la ville nous propose une convention financée sur trois ans pour nous aider à pérenniser nos activités, en articulation avec ses préoccupations. La lenteur du calendrier institutionnel fragilise la synergie entre la municipalité et les acteurs locaux. Il faut sans cesse s'adapter. Cette proposition, qui correspond au cadre dont nous avons toujours rêvé, arrive trop tard. La décision de quitter Saint-Étienne est déjà actée.

Cette rencontre met aussi à jour le climat de tension déjà palpable entre l'équipe municipale et l'EPA. Le directeur du cabinet du maire déplore l'aspect « temporaire » de **la Cartonnerie**, qui consolide selon lui sa vulnérabilité. Le lieu, à la croisée de plusieurs quartiers, porte un vrai potentiel et mérite plus d'égards et de qualité. Le discours est contradictoire avec celui de l'EPA et avec les « on dit » entendus quelques mois plus tôt. Quel sera le sort de **la Cartonnerie** ? Un parking ? Un immeuble ? Va-t-elle sortir de l'impasse et trouver la pérennité ? La suite au prochain épisode. Pour nous, c'est la fin d'un cycle, le début de nouvelles aventures. Mais comment se déconnecter du territoire et des nombreux liens que nous avons progressivement tissés ? Nous envisageons ce départ, non pas comme une coupure, mais comme une transmission.

ÉTINCELLES OU BRASIER ?

C'est alors qu'à l'été 2015, un petit groupe se mobilise pour continuer à faire vivre le **45 rue Boisson**. Des amis, des « anciens » mais aussi quelques nouveaux, des stylistes et costumières implantées dans les quartiers alentours, forment une association pour mutualiser les locaux et connecter leurs pratiques. Ces artisans collaborent déjà sur de nombreux projets et souhaitent regrouper leurs ateliers pour consolider leurs activités encore fragiles. Le propriétaire dur en affaire, souhaite augmenter le loyer, ne pouvant justifier un montant

aussi faible. Jusqu'à présent, la mise à disposition des locaux pour Carton Plein dans des conditions avantageuses était tolérée, puisque l'objet de l'association d'intérêt général est connecté avec celui de l'EPA. « Cette forme de subvention » n'est plus acceptable avec la nouvelle équipe. Désormais « il faut s'aligner sur le prix du marché ». En effet, maintenir une offre de loyer plus intéressante dans les quartiers dégradés reviendrait à entretenir une forme d'autoconcurrence contradictoire avec l'objectif premier des aménageurs : encourager les professionnels à migrer autour des secteurs à enjeux pour concentrer les intensités de cette ville « relativement vide » et ainsi faire gonfler son attractivité. Mais alors où vont les professionnels qui n'ont pas les moyens de se payer un bureau neuf à 120 euros du m²? Carton Plein accompagne la médiation avec l'EPA. La négociation est longue et laborieuse. Croisons les doigts pour que les aménageurs acceptent de conforter les intensités, certes légères, mais qui ont le mérite d'exister, afin qu'elles diffusent dans les quartiers, comme de fines étincelles qui maintiennent le tissu urbain éveillé. Espérons que les aménageurs seront assez attentifs au territoire et ses ressources pour soutenir son équilibre fragile et jouer le rôle de levier dans la transmission engagée.

Que devient Carton Plein après ce passage de relais? Encore trop tôt pour se prononcer.

FLASH INFO DIFFÉRÉ!

« Installation de la nouvelle équipe validée. Un bail signé et un accord passé : les RDC de Jacquard continueront à être activés. Une nouvelle dynamique au 45 est impulsée : l'association TOC TOC TOC est née! Date de Crémaillère fixée et **TransmutAction** activée : une balade urbaine remplie d'amour partagée. Un départ progressif imaginé. Un bureau pour Carton Plein dans la grande maison conservé. Un pied à Saint-Étienne préservé. Une dernière phase d'aménagement à **la Cartonnerie** programmée! Des relations avec l'EPA apaisées. Le facteur humain au cœur de la fabrique de la ville retrouvé! »

J'écris ici les derniers événements heureux qui marquent le tournant de notre aventure. Bien que nous n'ayons jamais réussi à bâtir les cadres adéquats d'un ancrage au territoire, l'EPA semble pourtant en chemin pour interroger les processus de planification urbaine et imaginer des connexions avec nos modes d'actions : « Nos pratiques se complètent, vous ne pouvez pas faire le boulot des aménageurs et vice versa. Carton Plein se situe à cet endroit de médiation fondamental permettant de combler le fossé persistant entre le quotidien et le projet urbain ». C'est dans ce contexte étonnant que le directeur de l'aménagement à l'EPA nous invite à animer un temps de discussion réunissant les chefs de projets par secteurs, réceptifs à notre modeste expérience et très en attente de solutions. Nous nous retrouvons donc au cœur de l'institution en mouvement faisant appel à Carton Plein pour ouvrir de nouvelles perspectives et faire bouger les cadres! Un dénouement inattendu et positif pour Sainté? Depuis deux ans, nous avons dû composer avec ce temps de latence de l'alternance politique où les élus doivent trouver leur place, se former. Suite aux multiples tentatives pour trouver un terrain d'entente, les relations et positionnements semblent enfin trouver une issue plus limpide. Les avis convergent vers un objectif commun : transformer l'essai positivement pour que **la Cartonnerie** devienne un espace public apaisé et co-construit avec tous les acteurs de l'urbain. Une dernière phase d'aménagement insoupçonnée nous permettra de clôturer l'histoire du **Laboratoire urbain**.

TOUJOURS EN FORME

En tant qu'architecte, je me suis longtemps demandée ce que Carton Plein produisait. Quels types de formes ? Mettre en matière des concepts, des idées dans l'espace, tient de l'ordre du visible. Cet acte de création est puissant, réconfortant ou parfois même violent.

À l'inverse, et de la même manière que l'espace public est une matière ténue, peu palpable, Carton Plein travaille le lien humain, la collaboration, le process. Carton Plein introduit du sensible et produit une manière d'être au monde. Les formes souvent éphémères, étranges, atypiques, sont toujours produites au service d'un processus. Cet aspect évanescent, tout comme l'instabilité, peut déranger, paraître anodin, futile ou insignifiant. Pourtant, ces formes que nous n'avons pas pu pérenniser, souvent par défaut, par manque de cadre et de moyens, produisent du sens, des choses imperceptibles. Elles mettent en mouvement les individus et les consciences. Carton Plein travaille avec cela. Aujourd'hui, il nous arrive d'observer, dans les actions émergentes à Sainté, les germes des graines que nous avons semées.

Peut-être que Carton Plein ne produit pas une, mais des formes multiples et singulières au gré des contextes, accouchant un peu par surprise, modelées par les ingrédients de la transdisciplinarité. Cet ouvrage est l'une d'entre-elles. Une forme pour laisser une empreinte, un témoignage de notre bouillonnement stéphanois. Raconter c'est laisser une trace, raconter c'est donner une forme à l'expérience, raconter c'est introduire la réflexivité si fondamentale à nos pratiques où justement nous produisons des formes sans vraiment penser leurs conséquences sur la société. Pourtant trans-former, c'est acter le nécessaire changement. Trans-former est une responsabilité. Carton Plein accompagne la trajectoire du changement pour tendre vers des formes pérennes, durables et désirables. Écrire **la Cartonnerie**, c'est mieux cerner l'identité singulière et les valeurs que nous avons fabriquées en commun. C'est aussi mieux comprendre comment cette aventure nous a façonnés ensemble et en tant qu'individu, via la pluridisciplinarité et les liens forts d'amitié qui nous rassemblent.

Pour certains, n'est architecte que celui qui construit et produit des formes. C'est un vaste débat dans lequel je ne m'engouffrerai pas. Je découvre ici que mon rôle d'architecte est d'être à l'interface, en interaction avec des gens, des idées, des formes, des matières. Plus j'avance avec Carton Plein, plus j'assume ce positionnement et plus je retrouve l'unité. Désormais, je ne suis plus tiraillée entre différents univers et milieux, tout simplement peut-être, parce que ma fonction même consiste à les reconnecter.

L'AMORCE

M'ANCRER À SAINT-ÉTIENNE

Mars 2010. Je viens d'avoir un petit garçon et j'ai envie de moins courir, et de faire ici ce que je réalise dans d'autres villes où me conduit mon activité d'indépendante. Je travaille dans des équipes pluridisciplinaires sur des projets de conception d'espaces, et de services publics.

J'ai commencé par m'investir en 2000 au sein de projets collectifs dans le secteur culturel : un espace dédié aux musiques actuelles à Rennes, un lieu de résidence au cœur du Massif Central, auprès de compagnies d'arts de la rue et de théâtre itinérant, dans un lieu « d'art et d'idées » à Saint-Ouen en proche banlieue parisienne... J'ai enchaîné les expériences et me suis installée à Saint-Étienne en 2006 pour accompagner des structures artistiques et défendre un projet collectif autour d'une friche industrielle menacée de destruction par un projet d'aménagement urbain.

Chacun de ces projets, à l'initiative d'une poignée d'acteurs engagés, formalisait une vision singulière de l'urbanisme, de la pédagogie, du travail, de l'économie, et du social... Chaque structure portait un projet innovant, une forme d'utopie concrète. Mais elle ne réussissait pas assez me semblait-il, à prendre place sur la scène politique, au cœur des décisions déterminantes sur la vie des territoires pour infléchir leurs destinées. La précarité comme la dureté de ce milieu très compétitif, affaiblissaient ces dynamiques. J'avais besoin de changer de posture et souhaitais participer à des transformations réelles de la ville – non à la marge mais au cœur.

Je trouvais par un heureux hasard à Saint-Étienne le Master Espace Public : architecture, design, pratiques², une formation pluridisciplinaire originale tout juste créée. Ce Master s'appuyait sur la ville de Saint-Étienne comme « laboratoire », à l'image de (ou en référence à) l'École de Chicago³ qui avait fait de la ville américaine en pleine mutation un terrain d'observation privilégié et un lieu d'expérimentation méthodologique bouillonnant. Je sentais que le prisme de l'espace public, à la fois matériel et immatériel, était au cœur de mes préoccupations et que je pouvais à cet endroit approfondir ma réflexion. C'était aussi l'opportunité de découvrir le monde mystérieux et très codifié de l'aménagement urbain qui me semblait central pour penser l'évolution de nos modèles d'urbanités.

Au cours de cette formation, je découvrais les temps longs d'immersion et les dérives urbaines. Encouragée par l'équipe pédagogique, je m'outillais pour affirmer une posture de sociologue praticienne au sein des équipes de conception de l'espace public.

CHERCHER MA PLACE

Forte de ces nouvelles cordes à mon arc, j'ai cherché du travail. Le contexte économique était tel que je décrochais des petits contrats pour des missions courtes dispatchées partout en France. Pour trouver une cohérence entre toutes mes activités, je me suis donc installée en indépendante avec le statut d'auto-entrepreneur.

J'ai rejoint dans la foulée La 27^e Région⁴, association laboratoire de transformation publique qui se constituait autour de la conception créative des politiques publiques. J'intégrais alors des équipes pluridisciplinaires accueillies en résidence pour questionner en situation les politiques régionales, sur des sujets divers tels l'avenir des petites gares rurales, la création d'une

1 – Le site Mosser aussi appelé « les entrepôts Bellevue » existe toujours et regroupe : les ateliers du designer Emmanuel Louisgrand (siège de l'association Greenhouse), Ursa Minor (lieu culturel hybride), le Gran Lux (cinéma expérimental).

2 – Le Master Espace Public créé en 2005, propose une formation professionnelle adossée à la recherche en mesure d'apporter des ressources nouvelles à ceux qui souhaitent participer à la conception, la fabrication et la gestion des espaces publics contemporains.

3 – Grafmeyer Yves et Joseph Isaac (dirs), L'école de Chicago - naissance de l'écologie urbaine, Aubier, Paris, 1990 (1^{re} édition : Les éditions du Champ Urbain - CRU, 1979)

4 – La 27^e Région est conçue comme une région fictive où il est possible de tester et d'expérimenter au delà des contraintes institutionnelles habituelles. Plus d'infos : www.la27eregion.fr

5 – Cette agence rompt avec les structures classiques en croisant les disciplines et les approches. À leur côté, pour quelques mois, j'ai participé à l'élaboration de la candidature de Lyon comme Capitale européenne de la culture, et à la création d'un schéma d'aménagement culturel d'un territoire en transformation pour l'EPA Seine-Arche

6 – La Tour Plein Ciel a été détruite le 24 novembre 2011 par foudroyage après un vote public dont le déroulement m'a toujours semble contestable.

maison de santé, ou le numérique comme activateur du territoire. J'effectuais aussi une mission au sein de l'agence d'ingénierie culturelle parisienne le Troisième pôle⁵ accompagnant des acteurs publics dans la définition de projets culturels propices au développement des territoires. Ces deux expériences concomitantes m'ont projetée au cœur des institutions politiques. Elles m'ont fait découvrir le management anglo-saxon qui prend la jeunesse comme un gage de fraîcheur et de créativité, et qui valorise les parcours sinueux et les croisements de compétences improbables. Cette philosophie me convient bien.

Toujours attachée à Saint-Étienne, j'ai commencé à collaborer avec la Cité du design en réalisant des études d'usages pour nourrir des programmes de recherche liés à la précarité énergétique ou à l'évolution de services urbains. J'ai aussi été sollicitée pour assister l'artiste Catherine Beaugrand dans la conception d'une œuvre collaborative réalisée pour la Biennale du design. Elle imaginait un jeu immersif qui permettait de découvrir un quartier périphérique stigmatisé : Montreynaud. J'ai passé un mois à arpenter ce territoire, à enregistrer les échanges avec les habitants, à photographier, et à créer des parcours au cœur des grands ensembles a priori hostiles aux piétons et aux flâneurs. J'ai alors côtoyé la Tour Plein ciel – tour symbole de ce quartier – au cœur d'un débat concernant sa possible démolition. J'ai eu l'envie et vu l'opportunité d'en faire un carrefour de discussions en imaginant, depuis la tour qui depuis a disparu, le destin des espaces publics délaissés du quartier. J'ai essayé⁶ de fédérer certaines personnes de mon réseau et formulé une proposition de projet à la Ville de Saint-Étienne autour de l'idée d'un espace laboratoire. Cela n'a pas abouti, la Ville ne répondant pas à ma sollicitation. Je sentais toutefois que Saint-Étienne, ville industrielle, ville de mutations brutales, pouvait être un terrain intéressant pour amorcer un projet collaboratif autour des questions d'espace public, un projet articulé avec le Master Espace Public, mais aussi avec les institutions de la ville et notamment la Cité du design.

PRENDRE CONTACT AVEC LES AMÉNAGEURS

Mars 2010. J'envoie un mail à l'Établissement Public d'Aménagement Saint-Étienne, pour présenter mes services sur des projets concernant l'espace public. J'avais déjà eu à faire à l'EPASE lorsque je travaillais pour la friche culturelle Mosser. L'EPASE nous avait suivis dans l'organisation d'un séminaire autour du patrimoine industriel que nous avons appelé Transformations : friches et délaissés urbains». Lors de mon passage à l'agence parisienne du troisième pôle, j'avais aussi participé à la construction d'un schéma d'aménagement culturel pour un autre EPA (aux portes de Paris). Je sais donc que l'EPASE est un interlocuteur potentiel.

Stéphane Quadrio, chargé de mission à l'EPASE, me propose immédiatement un rendez-vous autour d'un futur espace public situé dans le quartier Jacquard. Bien que je sois familière de la ville pour y habiter depuis quelques années, j'ai peu de connaissances des projets urbains en cours et découvre le rôle spécifique de cet établissement public. Son action consiste à développer l'attractivité du territoire pour réamorcer l'investissement privé et attirer des structures économiques. L'EPASE intervient sur des secteurs stratégiques en termes de renouvellement urbain comme le «quartier créatif» situé dans un secteur industriel en

reconversion et certains quartiers du centre-ville pour lesquels l'enjeu est de retrouver une « attractivité résidentielle ». Le quartier Jacquard, où se situe l'espace public en question, est l'un de ces quartiers anciens paupérisés ; c'est aussi mon quartier.

Je perçois l'EPASE comme une institution éloignée des réalités de la vie locale, avec une vision de l'urbanisme technicienne, descendante et peu malléable. En même temps je suis consciente que la présence de cet établissement représente une opportunité, un dispositif d'envergure, un nouveau souffle pour la ville. Les stéphanois semblent dubitatifs et ne comprennent pas très bien ses enjeux et son rôle. Je suis surprise à Saint-Étienne par la prégnance de l'identité ouvrière et avec elle, son lot de revendications et de luttes sociales, de clivages qui s'affichent dans la ville lors des « Manifs » notamment. Il n'existe pas à ma connaissance d'espaces de discussion ouverts et constructifs sur les questions d'urbanisme entre société civile et monde politique. Il me semble qu'il y a là un interstice à investir.

La mission que me propose l'EPASE consiste à faire d'un espace en friche, en attente de reconstruction, « un espace public temporaire et expérimental, un paysage toujours changeant, (...) un laboratoire des transformations des espaces publics du quartier »⁷. Je cerne lors des premiers échanges que l'intention affichée reste vague : recherche d'attractivité ? sensibilisation ? animation ? concertation ? innovation ? ... Je découvre au fil des premiers échanges que l'EPASE a déjà sollicité à ce sujet plusieurs interlocuteurs : la Cité du design, le Master Espace Public, les écoles d'art et d'architecture, différentes associations locales.

Mais ces réunions n'ont pas fait émerger de pistes engageantes de leur point de vue.

L'EPASE recherche des acteurs autonomes et des propositions capables de se concrétiser rapidement. Il veut présenter dans le cadre de la Biennale du design (soit neuf mois plus tard), un temps fort qui annoncera le démarrage d'interventions dans le tissu urbain dégradé du quartier Jacquard. Les échanges se sont resserrés autour de trois acteurs susceptibles de se positionner et de faire une proposition. Il y a Soupe de ville⁸, une association portée par deux enseignantes de l'école d'architecture, le collectif d'artistes lyonnais Ohmart, impliqué dans des projets d'art *in situ* qui propose la réalisation de portraits à l'échelle des espaces publics en transformation, et moi l'outsider spécialiste de l'ingénierie culturelle et de l'espace public.

RÉPONDRE À UNE SOLLICITATION, DÉPLACER LA COMMANDE

Cette mise en concurrence ne me semble pas judicieuse à ce stade car les propositions sont de différentes natures et pourraient se compléter. À mon sens, l'EPASE ne prend pas assez le temps d'interroger ses objectifs pour construire un cadre propice à la création de cet espace public atypique. Je suis déjà convaincue qu'il faut fédérer différentes structures pour que la démarche puisse continuer à exister au-delà de la Biennale du design (et de l'effet d'annonce attendu).

L'EPASE nous demande de faire au plus vite une proposition chiffrée. Cela génère une petite tension avec l'association Soupe de ville. Je les rencontre sur les conseils de Stéphane Quadrio et propose une coopération. L'équipe de Soupe de ville est fragilisée par le départ de quelques étudiants moteurs, et commence à douter de son implication. Laurie Guyot, architecte en formation dans le Master Espace Public, est investie à leur côté. Elle a contribué à formaliser leur proposition. Je lui propose de réaliser une partie de son stage au sein de

7 – Extrait du dossier préparé par Christophe Boyadjian (maîtrise d'œuvre urbaine) à destination de l'EPASE.

La formulation sera reprise par l'EPASE dans différents documents de communication publique.

8 – Soupe de ville avait toute légitimité à répondre puisque l'association avait proposé la distribution festive de soupes sous une arche du viaduc, et projetait la réalisation de jardins suspendus pour favoriser l'agriculture urbaine.

ma petite entreprise pour travailler spécifiquement sur ce projet d'espace public qui deviendra **la Cartonnerie**. Plutôt que de construire une programmation événementielle Biennale comme demandée initialement, je suggère donc à l'EPASE une **Mission exploratoire**. Il me paraît essentiel de prendre le temps de comprendre les enjeux, de repérer les marges de manœuvres, d'écouter les acteurs potentiels avant de formaliser un projet. Ma proposition convainc l'EPASE qui me propose dix jours de travail pour 4000 € de mission, le montant maximum légal pour que la mission ne soit pas soumise à la concurrence selon le code des marchés publics.

FORMER UN ÉQUIPAGE

En parallèle, souhaitant trouver des acolytes enclins à expérimenter des formes d'action urbaines, j'imagine des interventions « **Occupations minutes** » dans les friches de la ville. Je reviens galvanisée de Citymined, festival bruxellois où j'ai participé à des performances, des débats animés, des marches urbaines et des ateliers spontanés dans les rues de la ville. Je suis plus que jamais inspirée par les espaces délaissés, en tant qu'espaces de biodiversité

d'indétermination qui peuvent générer des prises et des possibles⁹. Saint-Étienne est un terrain propice avec ses nombreuses friches, marques de la désindustrialisation. Je propose à des amis et connaissances de se mettre en jeu pendant quelques minutes dans des espaces délaissés et ouverts, en cherchant de manière instinctive comment les investir. J'espère fédérer avec ces **Occupations minutes** un groupe d'activateurs de l'espace public pour initier une forme d'action collective à Saint-Étienne. J'invite Alissone Perdrix, que j'avais rencontrée lors du projet Sugoroku, l'équipe de Soupe de ville dont Marie Clément et Laurie Guyot, les architectes de l'association Local à Louer et leur nouvelle recrue Corentine Baudrand. Il y a aussi Camille Vilain qui vient d'être embauchée pour conduire des projets internationaux à la Cité du design, Pauline Scherer, une amie sociologue, l'artiste peintre Stéphane Bonjour, et Xavier Spertini, un photographe qui réalisera des mises en scène photographiques et d'autres encore... Nous explorons spontanément différents espaces en friches, dont la future Cartonnerie, mais aussi d'autres délaissés des quartiers Jacquard et Crêt de Roch qui feront plus tard l'objet de nouvelles transformations temporaires.

ÉPISE 0 — MISSION EXPLORATOIRE

APPROCHER LE SITE

Le cadre pour réfléchir à la création de cet espace public temporaire à côté de l'EPASE est confortable et engageant : une petite mission rémunérée à deux pas de chez moi qui permet de m'inscrire localement et de collaborer avec une jeune architecte extrêmement motivée. Tout cela autour d'un projet audacieux où tout semble à construire, à l'image du grand terrain vague avec lequel je commence à me familiariser. L'espace des anciens « Cartonages stéphanois » est un désert, vidé de son histoire, sans qualité, mais, avec quelque chose... Pour moi qui ai milité pour la sauvegarde du patrimoine industriel à Saint-Étienne, c'est un comble de me retrouver sur les ruines (et même encore moins que les ruines – les fondations) d'une de ces petites usines qui faisait l'identité de la ville et qui en était un témoignage patrimonial ! L'espace n'est pas vierge et il nous faut alors partir en quête de l'esprit des lieux.

Je pars à la rencontre de plusieurs acteurs du quartier et de la ville pour nourrir la construction d'un projet d'aménagement et d'animation de cet espace public. Stéphane Quadrio de l'EPASE semble assez épaté de découvrir mes connexions multiples et de voir la facilité avec laquelle je tisse des liens pour nourrir le projet. D'un autre côté, ma démarche inclusive qui repose sur un idéal de co-construction dépasse le cadre initial, et je sens que cela peut potentiellement le déborder si ce n'est l'inquiéter.

APPRIVOISER LE CONTEXTE

Laurie me rejoint sur certains temps d'immersion. Nous croisons nos regards d'architecte et de sociologue et nous trouvons de nombreuses affinités professionnelles. Nous souhaitons faire passer des messages : une vision de l'espace public comme espace ouvert, vivant, hospitalier, mobile... ; une attention aux habitants, aux usages existants et aux dynamiques citoyennes proches. Pour moi c'est une évidence : le projet d'aménagement urbain doit mettre en mouvement les éléments déjà présents pour créer une dynamique vertueuse.

Stéphane Quadrio suit de près notre travail oscillant entre écoute, scepticisme et emballerment. Nous devons construire un argumentaire précis, nourrir constamment les échanges par les observations réalisées *in situ*, modéliser nos projections, s'appuyer sur des exemples, pour donner envie à l'institution de partager nos ambitions. Nos séances de travail se déroulent dans les nouveaux bureaux de l'EPASE, dans une ancienne usine du quartier de la gare qui se transforme sous l'impulsion des aménageurs, en quartier d'affaire. Nous sommes sensiblement décalées avec nos vêtements colorés, nos rouleaux d'affiches monumentaux, nos sacs multiformes ; et en même temps je nous sens pleinement légitimes. Nos interlocuteurs sont sensibles à nos méthodologies dont nous ne percevons pas encore à l'époque la singularité par rapport au langage courant de l'institution plus austère.

Je perçois que ce travail peut avoir une suite : c'est un terreau fertile ! Je négocie une mission complémentaire pour des artistes afin de mettre en place une observation photographique du site en transformation. La ville mute si vite qu'il me semble essentiel de garder des traces de ce qui va tomber dans l'oubli : transformations banales, destructions d'immeubles ordinaires, recompositions multiples... Gaëlle Vicherd et Alissone Perdrix rejoignent l'équipe pour suivre avec nous les travaux. Le site des anciens Cartonages stéphanois doit être dépollué et le chantier se met en place. Habituellement les aménageurs enfouissent la terre souillée dans le pourtour urbain, mais l'EPASE teste un nouveau dispositif de dépollution *in situ*. Peu d'acteurs abordent cette problématique à Saint-Étienne : ce chantier est peut-être l'occasion d'ouvrir un débat.

NÉGOCIER, DISCUTER, ARGUMENTER

Nous organisons la séance de rendu de cette **Mission exploratoire** autour d'une grande frise temporelle et des cartes idées thématiques (les murs, l'écologie, le chantier, le jeu et l'observation). Ces outils permettent de composer une programmation évolutive, en s'appuyant sur les phases de travaux du secteur et sur les événements de la ville. Cette forme de visualisation d'un processus sensibilise nos interlocuteurs à l'idée d'une poursuite du projet. Mais ils sont encore frileux. Ils s'accrochent à la Biennale du design comme seule première échéance valable. Il faudra les convaincre étape par étape de l'intérêt de la démarche sur le long terme.

L'EPASE est en quête de visibilité et de reconnaissance immédiate, recherche l'attractivité du quartier et aussi l'adhésion des habitants sceptiques. Si je porte un regard critique sur cette stratégie, j'assume pleinement notre positionnement : se retrouver au cœur des enjeux de l'institution, comprendre leurs modalités de travail, trouver comment infléchir ou enrichir leurs actions. Je me positionne d'abord en tant que professionnelle, mais je suis aussi engagée dans le projet en temps qu'habitante-citoyenne en quête de sens sur les transformations de sa ville. J'ai le désir que ce travail puisse faire le lien avec d'autres acteurs, pour que le projet urbain ne se fasse pas sans ses habitants et avec les forces en présence. Presque un demi-siècle après l'écriture du livre manifeste d'Henri Lefebvre, *Le Droit à la ville*¹⁰, il y a un enjeu à réinterroger les formes de la planification urbaine et la place de la dimension sociale dans la construction d'un projet politique de l'urbain. J'avais fait l'expérience à Saint-Étienne du fossé existant entre des dynamiques locales et les institutions publiques. Dans le site Mosser, malgré l'intérêt de leur démarche, les artistes étaient (en 2006) peu pris au sérieux par la Ville qui voulait détruire leur usine pour en faire des logements standards R+3. Les acteurs du champ de l'urbanisme ne les considéraient pas comme des collaborateurs potentiels. J'ai envie de construire un espace d'expérimentation où les disciplines puissent être mises au service d'un projet commun, où les acteurs puissent se rencontrer et dépasser les oppositions stériles.

10 – Lefebvre Henri, *Le Droit à la ville*, Le Seuil, 1968.
Costes Laurence, *Le Droit à la ville de Henri Lefebvre : Quel héritage politique et scientifique ?*, *Espaces et sociétés* 1 (n° 140-141), 2016.

CONCLURE UN MARCHÉ

Une petite équipe s'esquisse avec Laurie qui a fini ses études, Alissone et Gaëlle, les deux artistes déjà associées. Il manque des compétences du côté du design ou du graphisme. Je sollicite Sébastien, en post-diplôme à l'école d'art et de design, graphiste-typographe, particulièrement attiré par la ville et les questions d'espace. L'équipe est jeune, composée d'étudiants ou de personnes tout juste sorties des études, mais pluridisciplinaire et équilibrée. Chacun des membres est impliqué dans d'autres institutions et projets, ce qui nous permet d'accéder à différentes ressources et réseaux de la ville (associatifs, undergrounds, institutionnels, entrepreneuriaux...).

Après un été à affiner une nouvelle proposition, nous validons l'organisation d'un événement inscrit dans le programme de la Biennale du design. Marie Clément souhaite s'investir avec sa casquette d'enseignante de l'école d'architecture et propose un atelier pédagogique spécifique avec des étudiants de quatrième année. La présence de l'école d'architecture via cet atelier **Hors les murs** est à mes yeux rassurante et permet d'asseoir le projet en y associant une institution. Nous passons à l'acte sans vision claire, négociant en cours de route les cadres d'action. Pour que la collaboration avec l'EPASE se poursuive, et que nous puissions obtenir un budget spécifique, nous devons créer une association support. Nous déposons en préfecture les statuts de Carton Plein. De mon côté, j'intègre l'équipe pédagogique du Master Espace Public avec un cours intitulé « Politiques publiques et réseaux d'acteurs ». C'est l'opportunité d'ouvrir un espace de réflexion collectif sur les modalités de négociation et de participation au sein des projets de conception d'espace public. Les échanges sont enrichis par les regards pluridisciplinaires et pluriculturels des étudiants dont la moitié sont étrangers, venus de différents continents. Si les instances de participation dysfonctionnent chez nous,

les témoignages des étudiants (chinois ou colombiens par exemple) permettent de relativiser puisque dans certains pays, la moindre forme de contestation est réprimée. L'espace public démocratique est un bien commun précieux à cultiver !

ÉPISODE 1 — FAIRE PLACE : VERS LA CRÉATION D'UN ESPACE PUBLIC EX-NIHIL

CAPTER L'ESPRIT D'UN LIEU

Septembre 2010. Pour la Biennale du design, nous proposons une scénographie pour l'ensemble du site et du chantier de dépollution. Nous imaginons la création d'un **Journal mural** : nous voulons partager avec le public les données issues de notre enquête immersive autour de **la Cartonnerie**. Nous sommes efficaces : choix des rubriques, choix des méthodologies d'enquête, compilation des données, mises en affiches.

Je réalise par exemple un protocole avec Alisnone une journée d'automne au bord du site désolé auquel personne ne prête attention. Nous nous postons sur le trottoir, dictaphones et feuilles blanches en main, cherchant à saisir les flux piétonniers qui bordent la friche. Nous arrêtons les passants dans leurs trajets quotidiens ou leurs déplacements plus exceptionnels en tentant de saisir la pulsation de la rue. Nous leur demandons d'où ils viennent et où ils vont, et leur proposons de dessiner ces trajets. De cet instantané capté en un après-midi, ressort un portrait sur le vif de la ville : aller chercher plus loin les denrées moins chères ou celles qu'on ne trouve qu'à Maroprix (supermarché marocain voisin), partir faire ses démarches administratives depuis les périphéries urbaines mal desservies vers le centre, rendre visite à un proche... Nous sommes marquées par un couple de personnes très âgées, qui va chaque lundi et depuis 30 ans entretenir l'appartement du frère disparu, conservant son logement comme prétexte à une sortie hebdomadaire – forme de rituel – mais aussi comme trésor familial. C'est un échange furtif, qui met à jour le peu de pression foncière dans la ville et les micro mouvements ordinaires. Ces prélèvements à la surface de la ville sont primordiaux pour s'atteler à la compréhension et à la modification des espaces publics.

Je suis d'autant plus intéressée par ces méthodologies d'approche sensible des territoires que j'amorce une collaboration avec Pascale Pichon (la sociologue et directrice du Master Espace Public) autour d'une recherche devant conduire à l'édition d'un *Atlas des espaces publics de Saint-Étienne*¹. Nous reconstituons un portrait sensible et intime de la ville à partir de documents disparates collectés au fil des années par les étudiants du Master Espace Public et du département de sociologie. J'ai embarqué Alisnone dans cette aventure, pensant que ce travail qui met en avant la pluridisciplinarité ne peut se mettre en place sans un regard averti du côté de la forme. Nous décidons d'opérer, à partir de valises de données stockées au fil des années à l'Université, un travail de classement, d'analyse, de formalisation et de montage² pour que ces représentations subjectives de la vie urbaine alimentent la compréhension de la ville par ses espaces publics. Le travail fastidieux consacré à l'Atlas (qui durera d'ailleurs plusieurs années) nourrit ma connaissance de la ville et me permet d'articuler les formes d'enquêtes réalisées à **la Cartonnerie** à cette démarche de recherche plus globale.

11 – Pichon Pascale, Herbert Fanny, Perdrix Alisnone, (ouvrage collaboratif), Atlas des espaces publics, Saint-Étienne une ville laboratoire, PUSE, 2014.

12 – Pour construire cet Atlas, nous nous appuyons sur les travaux d'Aby Warburg, historien de l'art du début du xx^e siècle, qui proposait des montages où sélectionnait des reproductions d'œuvres d'art à partir desquelles il composait des planches (à l'image de la planche anatomique). Par ses compositions, il faisait émerger en sens nouveau cherchant à rendre lisibles certains liens, faire apparaître des reminiscences... Warburg Aby, L'Atlas Mnémosyne, L'écarquillé éditions, 2012.

GARDER LE CAP

Pour travailler à la conception du **Journal mural** et de l'événement Biennale, nous négocions avec l'EPASE la mise à disposition d'un petit local dans un immeuble juste racheté par eux et situé en face de **la Cartonnerie** : le **45 rue Étienne Boisson**. Cet immeuble a été préempté sur vente pour consolider la réserve foncière en bordure du viaduc ferroviaire, et mieux orchestrer les transformations globales du secteur. Nous y avons une pièce au rez-de-chaussée (une ancienne chambre?) – rose saumon passé. L'appartement est rénové avec des matériaux médiocres et le parquet flottant joue des vagues. Nous partageons l'appartement avec l'atelier **Hors les murs** de l'école d'architecture et avec les ouvriers du chantier de **la Cartonnerie**. Un couloir sombre nous relie les uns aux autres. Une petite cuisine permet quelques regroupements impromptus. C'est assez atypique comme situation mais cela conforte notre envie de créer un espace carrefour, d'intermédiation entre les aménageurs, les institutions d'enseignement supérieur, les entreprises et la société civile dans toute sa diversité.

Les délais sont très courts jusqu'à la Biennale et les membres de l'équipe ont d'autres occupations en parallèle. La coordination est pour moi une vraie gymnastique. Il faut tenter de maintenir l'ambition du projet tout en démarrant avec les moyens du bord, et avec une équipe dispersée. Alisone est pragmatique, avec sa vision synthétique et ses outils très opérationnels, elle prend en charge la formalisation du journal en jouant la médiation entre l'équipe et le graphiste. Un incident très anodin *a posteriori*, montre bien toutefois la difficulté de travailler en équipe pluridisciplinaire. Le jour de l'installation des affiches, je reçois un message d'Alisone, partie avec Sébastien le graphiste, récupérer les affiches chez l'imprimeur. Elle me dit que les affiches sont très mal imprimées et qu'elle ne voit pas comment les afficher en l'état ! Mon niveau de stress est à son paroxysme : le soir même, **la Cartonnerie** doit être inaugurée. Alors que je me prépare à l'idée qu'une vraie galère peut nous attendre, les deux artistes arrivent avec les affiches que je trouve magnifiques et sur lesquelles je ne perçois aucun défaut ! Collées dans l'espace public, elles sont belles et lisibles. Cet incident me fait comprendre que l'action collective et pluridisciplinaire ne se décrète pas mais s'apprend et que les exigences et susceptibilités de chacun doivent prendre la mesure d'une forme d'engagement réciproque pour ménager le groupe. L'expérience de **la Cartonnerie** sera jalonnée de tensions de ce type dont nous deviendrons tour à tour les auteurs ; il faut apprendre à relativiser !

FAIRE ÉVÈNEMENT

Novembre 2010. L'événement inaugural proposé sur le site de **la Cartonnerie** est convivial. Il permet de partager des questionnements et d'ouvrir ce site atypique au public en bénéficiant de la visibilité de la Biennale du design. L'ambiance neigeuse apporte une atmosphère étrange. Les visiteurs se confinent sous les arches du viaduc ferroviaire qui borde le site et met à distance le boulevard urbain. Leur illumination offre un nouveau signe dans la ville. Nous découvrons en même temps que le public à quel point la visibilité de cet espace public est l'une de ses qualités.

Décembre 2010. L'événement passé, le site est encore austère. Du sable gris a été installé sur le sol. Des plots en béton percés au centre que nous avons peints en bleu permettent d'incruster le mécanisme de dépollution (les prises d'air). Un container qui contient le dispositif de dépollution gît au beau milieu, comme un navire échoué. Les murs sont animés de nos collages. Quelques arbres frêles sont plantés en pots dans l'idée d'en faire une pépinière au service des autres espaces publics du quartier (ce qui n'advient pas faute de portage institutionnel). Un espace pavé et flanqué de deux bancs rappelle le vocabulaire plus classique d'aménagement de l'espace public : c'est un espace test pour les futurs aménagements de la place Jacquard, que les habitants sont invités à essayer par l'EPASE pour les rassurer et emporter leur adhésion sur les matériaux choisis. En effet, la place Jean Jaurès toute proche a été couverte de pavés dits de « Porto », non adaptés à cette ville de montagne, qui entraînent des chutes nombreuses en cas d'intempéries. Cette crainte, expressément exprimée dans les conseils de quartier, a incité les aménageurs à porter une forte attention aux revêtements. Bien que le site ne soit pas particulièrement accueillant, l'ensemble de ces éléments assemblés apportent une étrangeté, suscitent la curiosité et favorisent ainsi les échanges.

ÉPISODE 2 — LES CHANTIERS CRÉATIFS

JOUER LA POLYPHONIE

Janvier 2011. C'est l'hiver... L'hiver stéphanois froid et enneigé. Après le succès de ce premier événement, l'EPASE souhaite associer Carton Plein à une nouvelle phase d'aménagement de **la Cartonnerie** mise en œuvre par les architectes-urbanistes sous contrat avec l'EPASE¹³. Le bilan plutôt enthousiaste du groupe (qui commence à devenir équipe) permet la formulation d'une intervention qui pourrait accompagner ces transformations. Même si nous nous considérons comme assistants à maîtrise d'ouvrage, cette nouvelle phase trouve un cadre formel dans le volet « communication publique et concertation » du projet d'aménagement de l'EPASE.

13 – Sur la forme d'un marché à bons de commande d'une durée de 9 ans sur le périmètre Jacquard.

Les étudiants de l'atelier **Hors les murs** continuent à se regrouper dans le rez-de-chaussée de nos ateliers partagés. Ils s'intéressent aux outils de médiation propices à la participation des habitants dans le cadre d'aménagements urbains. Ils installent dans l'espace public des boîtes aux lettres pour recueillir des idées et des besoins, interpellent les passants, construisent une maquette en carton comme support d'échanges et appui à la réflexion sur **la Cartonnerie**. Nous échangeons à chaque étape dans leur petite salle, invités par Marie Clément leur enseignante. Ils sont peu nombreux et semblent prendre plaisir à cette proposition pédagogique.

Je m'interroge sur le cadre et les contours de cette incitation à la participation habitante. Le seul document officiel validé et diffusé par l'EPASE autour du vaste projet d'aménagement dans lequel s'inscrit **la Cartonnerie**, est le plan guide du quartier sur lequel des rectangles blancs viennent remplacer/écraser certains immeubles, commerces et fabriques. Même si ce plan est hypothétique – l'EPASE nous le rappelle régulièrement – je mesure le décalage entre le projet développé depuis **la Cartonnerie**, espace des possibles qui essaie de s'attacher à l'existant pour imaginer des propositions au plus proche du terrain, et ces vues planificatrices qui préfigurent des transformations majeures. Les échelles, les temporalités, les outils, les

modes de représentations et d'échanges sont à l'opposé. Sur ce plan schématique, le fameux supermarché Maroprix situé à quelques pas de **la Cartonnerie**, qui m'apparaît être une véritable centralité du quartier et une ressource forte, disparaît au profit de nouveaux logements neufs. Bien que cela nous interroge, nous nous concentrons sur le site de **la Cartonnerie**, et ne sommes pas consultés sur le projet d'aménagement global en gestation à l'EPASE.

SUSCITER (OU NON) LA PARTICIPATION

Alors que notre petite équipe se concentre sur la mise en marche du second volet d'intervention collective, les étudiants en architecture, portés et tenus pas leur cadre pédagogique, sont relativement autonomes. Je me sens cependant responsable de la coordination des actions de l'association avec celles des étudiants, me préoccupant de l'image que nous renvoyons conjointement vers le quartier. Comment les habitants peuvent-ils distinguer les rendez-vous Carton Plein des propositions des étudiants réalisées sur le même espace-temps? Pouvons-nous travailler en polyphonie?

Mars 2011. Les habitants (voisins surtout) sont invités à participer à une séance apéro-maquette. C'est un moment important car il y a certaines inquiétudes et des questionnements sur l'avenir du site. La création de cet espace public *ex nihilo* transforme leur mode d'habiter. Pour certains cela représente une ouverture : plus d'ensoleillement, un espace extérieur à deux pas, ou une aération, pour d'autres, c'est un grand sentiment d'insécurité, une nouvelle approche de l'altérité sous leurs fenêtres. Il y a alors besoin d'échanger, de comprendre, d'écouter et de donner à voir l'intérêt de ce vaste terrain vague. Nous ne parvenons pas à trouver un temps de travail avec les étudiants concentrés sur la finalisation de leur maquette, alors qu'il faudrait nous rappeler les enjeux de cette rencontre et la préparer collectivement. Il manque souvent aux architectes impliqués dans ces démarches des compétences dans la conception des temps de rencontre : comment informer? qui parle? comment accueillir le public? quel rythme instaurer? comment documenter et capitaliser? La conception des objets de médiation prend souvent le pas sur la préparation de la rencontre en tant que telle. À mon sens, chaque événement gagnerait à être pensé, et cela nécessite d'écrire un déroulement qui précise le rôle de chacun, à l'image du travail de mise en scène nécessaire à la création d'un spectacle – une écriture souple qui laisserait la place à l'inattendu et à l'improvisation.

Lors de cette soirée – pour sortir de l'unique focale «aménagement» et proposer d'autres formes de médiation que la seule maquette – nous traçons dans le sable gris qui recouvre le sol un grand jeu de billes. Quelques étudiants viennent nous aider et tout un groupe se met à dessiner sur le sol, transformant l'ambiance générale. Nous ajoutons de vieux panneaux signalétiques et sortons un ballon. Cette diversion est en fin de compte une stratégie pour nous mettre en synergie, mais aussi rétablir un équilibre entre un mode de médiation formelle autour des outils d'urbanisme, et l'expérimentation directe plus informelle. Par le test en situation nous prenons conscience de l'échelle du lieu, de ses ambiances sonores (et notamment de sa résonance), de la proximité du voisinage, du passage et des modes de déplacement... J'observe attentivement les passants-visiteurs utiliser le site et appréhender la maquette. Lorsque les usagers projettent autour de la maquette l'avenir du site, les propositions qu'ils verbalisent sont généralement formatées (espaces enherbés, assises de type

bancs, jeux pour les enfants), et ne prennent pas en compte les contraintes formelles (gestion du site, cohabitation des publics, voisinage, temporalité du projet, budget...). C'est aussi le réceptacle des problèmes du quartier (bruit, crottes de chiens, incivilités...). Nous discutons avec les quelques voisins présents et recueillons leurs connaissances sur le fonctionnement du quartier. Nous prenons conscience avec le public naissant, du potentiel de **la Cartonnerie** qui comble la faible présence de squares ou de parcs dans ce quartier dense, reconstruit sur lui-même au fil des besoins. Nos interlocuteurs de l'EPASE sont aussi là autour de la maquette pour alimenter les échanges et sensibiliser sur le projet plus global, assumant parfaitement leur posture avec leurs gilets fluos estampillés «EPASE». Ces temps d'expérimentation nous font appréhender la difficulté à susciter la participation et la complexité de cette injonction généralisée : comment? avec qui? mais aussi à quelle fin?

LAISSER ÉMERGER LES QUESTIONNEMENTS

S'amorce la phase de transformation du site. Nous ne voulons pas tout dessiner. «C'est étape par étape, tels des épisodes d'une histoire en train de s'écrire, que le projet s'élabore in situ», affichons-nous sur nos documents de présentation. Nous imaginons un mouvement où aménagement et animation se connectent : une démarche évolutive et flexible, un va et vient, qui permettra de dessiner un projet dans le temps avec tous les acteurs mobilisés.

Il y a comme un grand écart entre ce vaste terrain vague dans lequel se concentrent quelques premiers usages peu engageants et notre capacité à nous projeter en lui trouvant toujours de nouveaux atouts. En négociant une nouvelle forme de collaboration avec l'EPASE, nous tentons de nous immiscer davantage dans le processus d'aménagement au côté de la maîtrise d'œuvre. Le jeu d'acteur est particulièrement complexe puisque le site aménagé par l'EPASE sera bientôt livré à la Ville de Saint-Étienne qui en assurera la gestion. Les ajustements sont nombreux entre ces deux institutions. Elles doivent prendre leurs marques respectives, ce qui ne facilite pas l'implication de la ville dans la création de cet espace hors norme.

SAISIR LES OPPORTUNITÉS

Un jour une association d'étudiants en architecture nous contacte pour organiser un concert à **la Cartonnerie**. C'est pour le 26 mai 2011, nous sommes en février. Cette demande apparaît comme une belle occasion d'un test échelle 1, mais aussi comme un premier élément du programme d'aménagement. **La Cartonnerie** est en effet un vaste espace disponible, peut-être plus aisé à occuper que d'autres plus normés. Les architectes en charge du secteur pour l'EPASE ont dessiné un projet d'aménagement sommaire qui intègre quelques usages festifs. Je me souviens d'une résistance forte de notre équipe à l'idée que leur plan soit réalisé tel quel, sans prendre en compte les éléments de notre diagnostic et la dynamique en gestation. Suite à un atelier collectif autour de la maquette, Laurie dessine une **Scène-sol**, un espace intégrant la capacité d'accueillir des événements et des usages quotidiens. Nous avons du mal à nous projeter dans l'espace et Laurie nous propose un jour de tracer avec de la farine la forme de la scène, pour que nous puissions entrer en discussion. C'est assez plaisant de naviguer entre les projections et le site, et de pouvoir mettre en débat *in situ* des questions techniques souvent réservées aux professionnels. Laurie est recrutée en tant qu'architecte indépendante comme sous-traitante par la maîtrise d'œuvre urbaine qui accepte avec distance et

bienveillance. L'EPASE orchestre cette modalité de collaboration : une fois convaincus, nos interlocuteurs trouvent toujours des montages administratifs adaptés et savent jongler avec les cadres normatifs existants.

S'ORGANISER POUR AGIR

Pour maintenir la dynamique de groupe, je projette une série de **Chantiers créatifs**, une semaine par mois. Ce rythme permet d'intervenir collectivement tout en gardant en parallèle nos autres activités. Ces chantiers croisent temps d'immersion en équipe, temps de discussion avec les voisins, temps de réflexion et de projection, et enfin, temps de construction. Pour transformer cet espace, la dimension du faire est importante. Il nous faut être polyvalents et jongler entre distribution de flyers, ménage, bricolage, lecture, accueil du public, comptabilité, écriture, photographie, cuisine...

Les espaces de réflexion et d'action ne mobilisent pas forcément beaucoup de monde, mais à chaque fois, en fonction de la forme proposée (entre apéros, ateliers hors les murs, porte à porte...) nous arrivons à capter des publics différents. Si la notion de public est souvent galvaudée et réductrice dans le champ des politiques publiques, **la Cartonnerie** – espace carrefour réactivé au fil des propositions – permet de ne pas figer cette notion en la laissant pleinement ouverte. Il me paraît essentiel de ne pas coller des étiquettes mais de jouer sur les compétences et les appartenances multiples de ces personnes. Dans les conseils de quartier auxquels nous participons et dans lesquels j'envoie les étudiants du Master Espace Public en observation, il me semble que les discours généralisants et stigmatisants établissent des relations de surface stériles. Les formats choisis par la collectivité (réunions en salles plénières) peuvent-ils permettre d'autres types de relations ? Les postures paraissent immuables et les prises de paroles ressemblent souvent à des caricatures. Cela explique peut-être que ces instances sont souvent désertées, ou prisées des retraités focalisés sur les dysfonctionnements quotidiens du quartier prêts à bondir pour témoigner et dénoncer les tristes constats de la

14 – **Méthodologie** dégradation de leur cadre de vie. Les techniciens s'y sentent attaqués et les élus doivent jouer les grands animateurs pour tenter d'apporter un peu d'élan collectif et recadrer les échanges.

écrite par Jean Paul Thibaud, dans un ouvrage qu'il coordonne avec Michèle Grosjean

L'espace public et ses méthodes, Editions Parenthèses, 2001

La méthode dite des « itinéraires » ou penser des dispositifs radicalement différents. Ce n'est pas simple, il n'y a pas de solutions miracles, et celles qui s'esquissent – aussi séduisantes soient-elles – méritent d'être testées en situation !

revient à Jean-Yves Petitot et consiste à recueillir une parole de citoyens en marchant avec eux dans leur ville, tout en étant accompagnés d'un photographe

OUVRIR (OU NE PAS OUVRIR) LA RÉFLEXION EN CHEMIN

À chaque chantier, le site évolue. Une fresque murale s'esquisse comme espace de discussion publique autour de la démarche. Sébastien le graphiste qui a déjà travaillé sur le premier journal propose cette fois-ci un système de collage évolutif qui articule nos propositions à des

espaces d'expression libre. Mais pris dans le montage du projet il est difficile de réaliser ce travail éditorial et de penser les formes de communication publique *in situ*. Quelques essais me laissent dubitative : les interventions me semblent plus poétiques que communicatives ! À ce stade, je pense qu'il faut informer de manière précise, savoir qui parle, quel est le cadre. Ce travail explicatif ne peut être du même registre que des regards artistiques plus sensibles. Cette cohabitation entre explication et expression se mue en trouble. Faut-il s'intéresser aux transformations de la ville ? Doit-on se concentrer sur **la Cartonnerie** ? Devons-nous installer une régularité pour nos publications ou définir un comité de rédaction ? Le mur physique peut-il se travailler comme le mur numérique ?

Dans les faits et à l'épreuve du réel, le papier colle mal et jaunit automatiquement rendant caduque le dispositif. Les murs réagissent et boycottent notre désir de mur en mouvement – utopie d'une communication permanente pour tous et par tous. Je prends toutefois en main le **Blog de bord** esquissé par notre graphiste en essayant de l'alimenter au fil du projet.

L'ÉMERGENCE DU JEU COMME PISTE DE RECHERCHE

L'un des **Chantiers créatifs** porte sur la question du jeu. Le programme initial de **la Cartonnerie** défini par l'EPASE comporte un projet d'aire de jeu. Il est même question de mettre temporairement un « citystade » pour s'adresser spécifiquement aux adolescents, en déplaçant celui situé dans le Jardin Gachet tout proche et bientôt restructuré. Cela s'avère compliqué techniquement et nous nous saisissons de cette impossibilité pour proposer une nouvelle approche du jeu. Nous sollicitons les usagers du site pour chercher de l'inspiration, mais leurs requêtes vont vers l'installation de mobiliers urbains standardisés. Alors, comment sortir des formes de jeu conventionnelles ? Je trouve passionnant de formuler cette question et de la mettre au travail collectivement et à l'épreuve du réel. Je me rends compte que dans les structures institutionnelles partenaires (qui s'accordent toutes pour dire que les aires de jeu manquent d'originalité), il est rare de s'interroger sur ce type d'évidence, ou du moins de créer l'espace de réflexion et d'expérimentation propice à la réinvention des modes et formes de production des espaces publics.

Un après-midi ensoleillé, nous cherchons à expérimenter des formes de jeu en jouant. Nous construisons des cabanes avec des enfants alors que les mamans papotent en cherchant désespérément l'ombre. Mais lorsque le jeu se termine, les enfants du site – de jeunes garçons qui se promènent souvent seuls dans le quartier – nous inquiètent en montant dans les arbres frêles ou en jetant les matériaux sans retenue. Les discussions qui suivent sont vives : le site peut-il résister aux assauts de ces enfants ? Les normes parviennent-elles vraiment à policer les usages ? Tous les enfants n'ont-ils pas besoin d'expérimenter la (dé)construction de leur environnement ?

Nous partons ensuite explorer la ville par ses aires de jeu selon un protocole précis (prises de vues, séquences d'observation, croquis...). Ce dispositif embrasse un ensemble d'espaces publics tels les parcs, les squares et les places qui en sont dotées. Nous affichons au mur une carte de la ville et des photos « pleine page » de ces espaces de jeu. Nous élaborons un mur d'analyse d'où émergent certaines interrogations : la place des enfants dans la ville, l'intégration des espaces de jeu standardisés dans les espaces publics, la cohabitation entre les âges, les pratiques de jeu formelles et informelles hors des espaces dédiés...

Le temps du workshop fait émerger des pistes de travail ressaisies ensuite par d'autres méthodes et outils. Bien que ces méthodologies ne s'inscrivent pas dans le cadre d'une recherche instituée, il me semble que ce travail d'enquête collaborative permet d'approcher rapidement des échelles plus vastes, et ouvre des pistes de réflexion nombreuses et singulières. C'est la possibilité de réfléchir à plusieurs, croisant les références, les ancrages, et renouvelant nos connaissances et compétences. L'approche très pragmatique que nous développons me semble propice aux interactions entre le monde de la recherche et le monde de l'aménagement urbain qui ont souvent tendance à s'ignorer. Je trouve l'effort de réflexivité engagé à notre petite échelle stimulant, mais notre rapport à l'action et nos choix méthodologiques semblent nous éloigner des laboratoires de recherche plus classiques que je côtoie par ailleurs. La découverte, quelques temps plus tard, de la recherche-action est pour moi un vrai secours théorique et pratique offrant une voie possible pour poursuivre ces formes d'enquête collaboratives.

CRÉER L'ATTRACTION, CATALYSER LES ENVIES

Juillet 2011. Le « projet Cartonnerie » devient visible et attire des acteurs institutionnels. Surgissent de nouvelles opportunités. La Cité du design, attentive à nos actions, nous propose de concevoir un workshop pour le réseau européen Human Cities dont elle fait partie. Ce réseau composé de représentants d'institutions d'enseignement de 12 pays s'intéresse à l'investissement des espaces publics par les habitants. Il y a, à l'époque, peu d'acteurs dans la ville positionnés sur les questions d'espace public et nous sommes déjà à ce titre identifiés comme ressources. Nous organisons un petit atelier qui croise observations sur le terrain, échanges d'expériences, constructions de petites structures de jardin. Nous proposons des ateliers créatifs en situation pour sortir des postures habituelles.

Les différents éléments du projet s'imbriquent à l'image d'un puzzle. Le jour de ce workshop nous venons de finaliser la fresque coordonnée par notre graphiste. Les étudiants de l'atelier **Hors Les Murs** terminent la construction d'un module de jeu en bois, mobilier urbain hors norme pensé pour un large public et incitant aux regroupements. À leur côté, le menuisier des ateliers de l'école l'architecture est réquisitionné pour une séance d'apprentissage en situation. Les ouvriers d'ISS viennent tout juste de terminer la **Scène-sol** et de déposer la dernière couche de sable ; ils jardinent encore au soleil. Des jeunes garçons testent déjà la scène à vélo. Nous organisons un pot et les enfants du quartier débarquent. Ils sont volontaires pour tout : peinture, jardinage, cuisine... Sous l'œil amusé ou inquiet des voisins avec vue plongeante depuis les immeubles limitrophes, la vie sociale s'organise.

AVANCER EN FAISANT

Nos outils prennent forme au fil de l'action. Parfois ils surgissent sans crier gare. Un jour de grand soleil où l'on éprouve le manque d'ombre et la luminosité trop forte du site, je pars acheter deux parasols. Je les choisis orange (par chance il y en avait ce jour-là en rayon) de la couleur de notre nouvelle identité graphique. Ces parasols sont devenus de fait une signalétique très efficace, comme des totems : Carton Plein ne se plus déplace plus sans eux !

Au fil du temps, l'envie de façonner un autre type d'espace public se consolide. Nous imaginons un lieu ouvert avec des prises électriques pour que des groupes – associations ou habitants – puissent y proposer des animations diverses. J'aime penser **la Cartonnerie** comme un support, un équipement hors les murs pour augmenter la vitalité des espaces publics. Si **la Cartonnerie** préfigure la création d'un espace public majeur (avec le grand projet d'aménagement du viaduc), peut-elle lui en donner la couleur, ou du moins alimenter la réflexion de l'EPASE et de ses équipes? Nous participons à la vie de **la Cartonnerie** en créant une programmation avec des temps spécifiques, mais souhaitons que le lieu soit activé par des usages nouveaux et d'autres forces vives. Cette forme d'auto-organisation existait il y a peu dans «les amicales laïques» de la ville de Saint-Étienne, structures de quartiers qui se sont métamorphosées progressivement en centres socioculturels. Les amicales (souvent gérées par un couple) étaient investies par des groupes d'acteurs autonomes vivant dans le quartier, qui venaient y proposer des fêtes, des concerts, ou tout autre rassemblement ouvert ou plus privé. Aujourd'hui l'organisation d'un événement demande justification, inscription dans un programme global, règles de fonctionnement... Il n'est alors pas simple de réactiver la demande. Il faudra accompagner le processus dans le temps pour que d'autres s'approprient **la Cartonnerie** comme espace d'expression et de rassemblement..

Mais à ce stade, le cadre et les moyens d'action nous échappent. L'EPASE considère le lieu comme aménagé, et ne dispose plus vraiment de ligne budgétaire pour soutenir notre action sur le site. Nous devons de nouveau redéfinir notre posture. L'EPASE propose toutefois de garder une enveloppe budgétaire pour une nouvelle phase de travaux qui consisterait en la création de jeux. Nous imaginons des concours d'idées et sollicitons des institutions d'enseignement supérieur de la ville, espérant créer une dynamique collective et des croisements inédits en situation. Nous voulons libérer la créativité pour débrider la conception du jeu standardisé. Marie Clément de l'école d'architecture est partante. Nous rencontrons aussi via la Cité du design le BTS design du lycée Honoré d'Urfé qui veut aussi s'engager dans un partenariat. Même l'école d'art et de design répond présente. Je me rappelle de nos interrogations pédagogiques avec Alissone autour de l'envie de faire vivre ce **Terrain de jeu**. Nous sommes nouvellement enseignantes dans le Master Espace Public et Alissone est fraîchement titularisée comme professeure d'arts plastiques dans un collège de la banlieue lyonnaise. L'année s'oriente vers la pédagogie et le jeu!

CONSOLIDER LE PROJET

Je contacte Corentine Baudrand qui navigue dans des univers proches, pour venir renforcer l'équipe et travailler à la coordination du projet. Les ramifications du projet demandent de tisser des liens avec les partenaires et de mettre de l'énergie pour conduire l'action collective! Nous avons besoin de compétences spécifiques. Notre nouvelle recrue s'attelle avec moi à la production du projet. Le travail consiste à tisser des partenariats et défendre nos projets auprès de partenaires souvent dubitatifs et peu sensibilisés à ces nouveaux modes d'action. Nous ne sommes pourtant pas seuls! D'autres collectifs renouvellent l'approche conventionnelle de l'urbanisme, ça et là sur le territoire français et dans d'autres pays.

À ce stade, je souhaite me dégager des questions de production pour pouvoir consacrer mon temps à la conception du projet et sa mise en œuvre, tout en conservant mon statut d'indépendante. C'est assez utopique puisque le montage de projet demande énormément d'énergie et s'appuie sur une connaissance fine du territoire et des acteurs. Je suis au cœur du projet et il n'est pas simple de changer de posture à ce stade. Corentine est très engagée mais nos modalités de travail sont complexes. Je travaille sur de nombreuses autres missions. Corentine habite Lyon. Nous consacrons nos soirées sur place ou à distance, à avancer sur le montage et la coordination. En fin de compte embarquée par le projet associatif en développement, je cumule quasi deux plein temps.

Nous avons convaincu la Fondation de France, la Direction Régionale des Affaires Culturelles (DRAC) et la Région Rhône-Alpes de l'intérêt de nos actions qui croisent les champs de la culture, du territoire et de la participation citoyenne. Même si les subventions obtenues ne sont pas énormes, cela permet de pérenniser notre investissement. Cela ne va pas forcément de soi. Je me rappelle la visite de notre interlocuteur à la DRAC, que j'avais rencontré à plusieurs reprises. Il est avec nous sur le site, nous écoute et se demande sincèrement en quoi notre démarche relève d'un positionnement artistique, au-delà de l'engagement citoyen sur le territoire et du travail de médiation réalisé pour les aménageurs. C'est pour moi évident, et même si la posture est hybride, il me semble que ce projet s'inscrit pleinement dans une évolution des formes de l'action artistique dans la lignée du concept des « lieux intermé-

diaires¹⁵ » justement défendu par la DRAC. La question de la légitimité qu'elle soit artistique, sociologique, ou architecturale est centrale dans ce projet, et il a fallu user de stratégie pour tenter d'être reconnu conjointement par ces différents champs. De son côté, la Ville peine à trouver comment suivre et soutenir notre projet d'activation de la **Cartonnerie** en **Terrain de jeu** et à le faire rentrer dans les cadres de politiques sectorielles. En une année, nous avons rencontré des dizaines d'interlocuteurs des services animation, vie associative, culture, urbanisme, espace public... nous sommes finalement associés à la délégation « démocratie participative » suivie à l'époque par l'élu (également adjoint à la propriété) et par le directeur de service qui tentera par la suite de créer une « Manufacture de l'action publique » pour introduire de nouvelles méthodologies de travail au sein de l'institution.

ÉPISE 3 — LA CARTONNERIE COMME TUMULTUEUX TERRAIN DE JEU COLLECTIF

BESTER ZEN DANS LA TOURMENTE

En août 2011. Cet été là, nous sommes tous partis en vacances. En revenant à Saint-Étienne, des enfants se sont emparés du site, se le sont appropriés. De jeunes garçons, une petite dizaine de gamins âgés entre 8 et 11 ans, intimident les jeunes filles et les vieillards. Avec leur jeune chien intrépide, ils ont réussi à semer la terreur et à cloisonner voire privatiser **la Cartonnerie**.

À ce moment précis, nous réinterrogeons la question de « l'appropriation » informelle de l'espace public, terme employé de plus en plus dans le domaine de l'aménagement urbain et largement utilisé dans les mouvements citoyens. Nous constatons comment la présence de

certaines groupes peut exclure d'autres pratiques. Nous sommes d'ailleurs parfois les auteurs de ces appropriations exclusives. L'organisation d'un déjeuner d'équipe lors d'une journée ensoleillée, pour lequel nous sortons tables et chaises, barbecue et boules de pétanques, nous questionne. Notre présence sur le site déclenche des déviations de parcours des usagers habituels que nous invitons pourtant à nous rejoindre ou à investir le site comme à leur habitude. C'est problématique pour un espace public où nous prônons la co-présence et l'échange ! Mais peut-on animer et façonner un espace public sans le faire nôtre ? Définissons-nous avec notre projet des formes de pratiques et des usagers types ?

D'un autre côté nos interventions récurrentes permettent à certains usages de ne pas s'installer, créent des circulations et attirent d'autres publics. Le foisonnement de projets étudiants amène des scènes atypiques qui ne déplaisent pas aux usagers de proximité et rendent le lieu vivant. Les publics de cet espace et les pratiques associées sont en perpétuel mouvement. Il suffit de peu pour que des dérèglements surviennent et que la tension monte.

Septembre 2011. Un après-midi où je fais mon tour et arrose le jardin luxuriant avec mon fils, de jeunes garçons jouent à cueillir les tomates vertes et à se les jeter dessus. Je les ai pris en flagrant délit ! C'est en grande partie les mêmes enfants qui nous ont aidé à planter le jardin quelques mois plus tôt. Cela me met dans une colère monstre. Je les enguirlande et reviens le soir même, découvrant de nouvelles tomates explosées sur les murs ! C'est un petit drame personnel. Quelques jours plus tard je retrouve les enfants sur le site. Terrifiés, ils me racontent qu'un voisin furieux (pour on ne sait pas quelle raison exacte) vient de leur tirer dessus au Paintball. La police est intervenue, appelée par un parent et vient juste de repartir. Cette confrontation violente les déstabilise et ils naviguent entre sentiment d'injustice et peur. Je reste sans voix. Nous aurons plusieurs fois l'occasion de faire l'expérience des conflits en situation, et de la rugosité des sociabilités urbaines. Il faudra apprendre à garder son sang froid !

ACCUEILLIR L'AUTRE

Octobre 2011. Deux événements importants se déroulent à **la Cartonnerie**. Le premier est une fête pour les 30 ans d'une radio locale, le second consiste en l'organisation d'un contest de graffiti par une association de promotion de la culture hip hop, les Potos carrés. Cet événement déstabilise profondément la dynamique du projet. Nous avons eu des débats dans l'équipe en amont, et les artistes étaient réticents à l'idée d'une intervention de type graffiti sur les murs. L'EPASE, sollicité par l'association, leur a suggéré de nous contacter pensant trouver à **la Cartonnerie** un espace d'accueil idéal. De mon côté j'entends les craintes, mais je trouve l'expérience intéressante, d'autant plus que nous n'avons plus vraiment d'énergie et de moyens d'action pour attaquer une nouvelle saison : l'accueil des workshops étudiants nous mobilise à 100 % sans qu'ils ne transforment immédiatement le site. Il y a comme une horloge interne qui me pousse à penser des transformations régulières à l'image de ce que nous avons annoncé. Le site vit pourtant sa vie, et le public y est de plus en plus nombreux. Mais je n'assume pas le silence, cherchant peut-être à garder l'intensité du départ. Et puis, ces sollicitations sont concrètes et ouvrent des perspectives !

Nous négocions avec l'EPASE de repeindre le site après le Contest de graffitis, quelques mois plus tard. L'équipe des Potos Carrés nous sensibilise sur le fait que leur intervention va certainement créer des envies, puisque que l'espace public sera identifié comme «spot de graff». Nous pensons que le fait de repeindre, quelques mois plus tard, permettra de changer la nature du site et lui redonnera un autre statut. J'aime l'idée de ne pas forcément maîtriser les contours de cet espace public expérimental et de laisser les choses advenir en s'appuyant sur les opportunités qui apparaissent tels des «surgissements» comme l'évoque Pascal Nicolas Le Strat¹⁶. Je trouve intéressant qu'il n'y ait pas de direction artistique ni même de programmation sur le site, et que la conception architecturale laisse place à la diversité des formes et des langages. Mais nous constatons une fois les graffitis posés que les murs participent de l'aménagement et à quel point cette esthétique connote le lieu.

16 – Notion développée dans les différents travaux sur l'action collective à retrouver sur son site internet <http://www.le-commun.fr>

Nous nous questionnons sur le graffiti et son rapport à la ville. Nous sommes peu familiarisés. L'événement nous dérange sans que nous identifions vraiment pourquoi. Il me semble que l'approche des graffeurs contrarie nos valeurs : prendre soin, faire avec, agir *in situ*... Les artistes invités ne connaissent pas le site et ses spécificités. Ils sont arrivés le matin même avec des croquis et du matériel flambant neuf (machines élévatrices, stock de bombes...) et ont composé une fresque sur l'ensemble des murs du site. L'événement rassemble des centaines de personnes venues de tous les quartiers de la ville et au-delà, réunis sur le site pour les battles de danse et de graffs, et des décibels, du Hip Hop.

Une fois le temps fort passé, nous sommes chamboulés par cette esthétique nouvelle. Les usagers sont impressionnés et partagés entre la monumentalité de l'œuvre (peinte en deux jours) et la nouvelle physionomie du site moins apaisée qu'elle n'a été proposée au départ. Corentine publie un article de blog qu'elle titre «Sous les bombes» pour faire part de notre désarroi. La réaction des membres des Potos carrés est vive ! Ils nous en veulent de ce positionnement et nous trouvent méprisants envers la culture Hip Hop. Cela déstabilise encore plus notre dynamique de groupe. C'est aussi notre premier conflit.

ACTIVER DES TRANSFORMATIONS

Le site de **la Cartonnerie** est devenu un lieu de vie, un espace public de proximité. Il accueille les familles à la sortie de l'école, mais aussi de nombreux étudiants et voisins. Le jardin partagé est généreux et la production est appréciée : les usagers nous félicitent sur la qualité des concombres et le goût des haricots. Nous observons parfois par la fenêtre de nos ateliers, quelques personnes âgées écartant discrètement les feuilles de la pointe de leur canne pour repérer les légumes et les grappiller en les glissant discrètement dans leur cabas. Beaucoup semblent déstabilisés par ce jardin permissif où il est possible de se servir sans retenue. Peut-on aménager la ville avec des plantes comestibles et permettre aux habitants de se servir sans réglementation spécifique d'usage ?

Le site est aussi devenu un spot de graff. Chacun vient y «poser son blase». C'est une autre forme d'attractivité qui renouvelle le public. Nous découvrons sur internet une actualité documentée des interventions graphiques et différents clips de rap tournés à **la Cartonnerie** dont l'un qui a marqué l'esprit des voisins par son professionnalisme. Des voitures, une dizaine de chanteurs, plusieurs caméras sont restées là pendant presque une journée sous

l'œil attentif des habitants de l'immeuble qui fait face au site. Pourtant l'ambiance de **la Cartonnerie** ne nous plaît pas. Il est difficile pour nous de ré-intervenir sur le site et d'imaginer la suite. L'échelle d'intervention est telle que nous ne parvenons plus à savoir comment repeindre les murs. Les temps de réflexion et séances de projections collectives sont nombreuses au sein de l'association, mais nous n'arrivons pas à amorcer les changements. Nous perdons de l'énergie. Notre envie d'utiliser les murs comme espaces d'expression et d'en faire un **Terrain de jeu** avec des règles communes tombe à l'eau : dorénavant il nous faut faire avec cette nouvelle identité du lieu !

De manière corrélée, le site se dégrade – les chiens sont plus nombreux et le sol est jonché de crottes. Marcello, voisin retraité, propose de prendre en charge l'entretien du site : lui-même propriétaire de chien, il prône l'intégration du chien en ville et la cohabitation des publics avec l'animal. Il trouve **la Cartonnerie** particulièrement propice à la promenade canine et veut contribuer à en faire un espace agréable. Dégoûté de l'image renvoyé du chien par le laisser-aller des propriétaires non respectueux, il s'auto-proclame dans le rôle de nettoyeur public. Il œuvre des mois durant jusqu'à épuisement (ou écoeurement?). La Ville finit par intégrer le site à son plan de propreté. Le site avait-il été oublié parce qu'il était entretenu par un voisin volontaire ? Le « prendre soin local » pouvait-il exister sans service public ? Ces questions émergent ici et se prolongent lors de nos périples internationaux notamment en Colombie, où nous pourrions observer d'autres configurations. Dans d'autres pays, il faut le rappeler, l'entretien est réalisé par des formes d'auto-organisation citoyennes. Les gens sont-ils alors plus attentifs que dans nos villes où l'entretien est pris en charge par la municipalité ?

Mars 2012. Deux propositions de stages émanent d'étudiantes du Master Espace Public qui ont eu l'occasion d'être associées à **la Cartonnerie** dans un cadre pédagogique. Lola et Juliana ont mené au sein du Master une réflexion sur les façades de la ville. Elles arrivent en stage dans un contexte de questionnement interne sur les formes de « reprise » du site. Il nous paraît intéressant de jouer avec les murs. Il faut chercher des modes opératoires à grandes échelles en trouvant des modalités d'action nouvelles. Elles sont assez autonomes et fonctionnent en binôme. Elles tentent par différents biais d'associer un maximum les usagers et voisins à travers des chantiers participatifs. Elles prennent comme enquêteurs quelques gamins difficiles et habitués du site en leur confiant des rôles d'observateurs. Ils sont fiers et je trouve cela bien vu. Leur présence quotidienne permet de réaffirmer la place de l'association et de modifier progressivement le visage de **la Cartonnerie** en le désidentifiant comme seul lieu de graffiti.

En cette fin d'année universitaire, le programme est chargé et les projets pédagogiques aboutissent. Le projet mené par les étudiants d'architecture **Hors les murs** est ambitieux. Il consiste à réaliser du mobilier à partir de filets achetés grâce à un appui financier de l'EPASE¹⁷. **17 – Trois mille euros de mémoire.** L'idée est très intéressante mais la mise en œuvre complexe. Un ingénieur de l'école vient *in situ* proposer son expertise précieuse. Les étudiants calculent les forces et planifient leurs interventions. Quelques mois plus tard, au cœur du chantier laborieux passe un ami technicien du spectacle qui suggère des solutions pragmatiques. Le prototypage comme méthode de conception requiert peut-être d'autres compétences. Quoi qu'il en soit, il faut tirer les filets

pour les tendre et le dispositif n'est pas très opérant. Juliana et Lola, comme une partie de l'équipe, sont réquisitionnées, interpellant au passage quelques voisins musclés. Corentine se retrouve malgré elle responsable de l'installation du dispositif endossant pleinement un rôle de médiation : elle trouve des alliances parmi les voisins et démêle avec ténacité cette situation inextricable. La vocation de l'association serait-elle de rendre possible la mise en œuvre des projets, là où chacun des partenaires a du mal à pouvoir s'engager jusqu'au bout ?

RE-DESIGNER LES POLITIQUES PUBLIQUES

Nous avons changé d'interlocuteur à l'EPASE, Stéphane Quadrio devient responsable du projet du quartier créatif Manufacture Plaine d'Achille. Notre nouvel interlocuteur est moins réactif et l'EPASE se désengage du financement de la réalisation des jeux comme initialement proposé. Seule l'aide dédiée aux étudiants de l'atelier **Hors Les Murs** est engagée. L'EPASE nous propose en revanche de formaliser une étude sur le jeu à l'échelle du quartier, pour nourrir la programmation du futur jardin Gachet, un parc qui va être restructuré quelques rues plus loin. Cette étude nous conduit à reprendre les données collectées sur le jeu et à les approfondir. Elle nous amène à élargir la focale et à découvrir d'autres enjeux du quartier. Mais l'équipe est diluée et peu opérationnelle. Ce soutien de l'EPASE est sensé nourrir le projet Carton Plein global en valorisant ce qui est déjà produit. Mais prenant à cœur la mission, nous avons besoin de nous remettre au travail en déployant de nouveaux outils d'enquête. L'étude se formalise dans la douleur et ne trouve pas vraiment d'écho à l'EPASE. Nous apprenons que les réunions avec les élus seront réalisées sans nous. Je me pose des questions sur le sens de cette collaboration et sur la viabilité de notre association. Après avoir vécu une certaine complicité avec l'Établissement Public d'Aménagement, je me retrouve éloignée de leurs réflexions. Je sens qu'il faut que nous retrouvions une légitimité à agir sur le site et dans le quartier. J'aimerais affirmer notre posture de médiation, et en l'occurrence ici garantir que les données que nous recueillons soient entendues et prises en compte par les aménageurs. Mais notre positionnement est encore à consolider.

Mai 2012. L'équipe Carton Plein est invitée à animer un « Cap Design », une formation-action à destination du personnel technique de la Ville de Saint-Étienne, autour de l'introduction du design dans les modes opératoires des politiques publiques. Notre principale interlocutrice à la Cité du design, vient d'être nommée « Design manager » au service de la Ville et de Saint-Étienne Métropole et porte ce programme d'action. Nous proposons aux représentants de la Ville différents ateliers : celui que j'anime consiste en un diagnostic en marchant autour du viaduc ferroviaire de Montaud pour partager des pistes d'idées dans l'espoir d'alimenter le projet global EPASE. L'une des cadres du secteur urbanisme à la Ville présente à cet atelier, nous livre des projets déjà imaginés par la Ville sur le secteur viaduc (en amont ou en parallèle de l'arrivée de l'EPASE) autour de l'émergence d'un « corridor vert » notamment. Cela me questionne sur la généalogie de l'espace public : aucun espace n'est vierge, et partout des réflexions, des recherches, des tests, des souvenirs préexistent. Comment retrouver les traces de ces travaux et les remobiliser ? Comment ne pas passer son temps à réinventer ? Une étudiante colombienne du Master Espace Public, en stage à la Ville de Saint-Étienne pour une mission sur l'investissement temporaire des espaces publics délaissés est aussi présente. Elle

réalise un recensement documenté d'une trentaine d'espaces à l'échelle de la Ville. Je précise cela car le travail de **la Cartonnerie** a toujours été nourri de ces échanges périphériques, en l'occurrence ici, liés à ma posture d'enseignante dans le Master Espace Public, et à mon intérêt pour le « design des politiques publiques » exploré via La 27^e Région. Je suis de fait au courant de beaucoup d'études, de travaux, de dynamiques, qui devraient être connectées, mais je constate que les liens sont souvent inexistants.

LA BIENNALE DU DESIGN COMME NOUVELLE MISE EN JEU

Juin 2012. Notre approche repose toujours sur l'indétermination et notre projet se développe en fonction des opportunités, par imbrication et rebond. Le travail sur le jeu rencontre ici la question des espaces délaissés pour esquisser de nouveaux embranchements. Se prépare la prochaine Biennale du design. La « Cité » devient pour Carton Plein un interlocuteur privilégié et nous sommes sollicités pour participer à l'une des expositions du IN. Josyane Franc, responsable des relations internationales a été choisie comme co-commissaire d'exposition pour l'exposition « Empathicity : making our city together », projet réalisé avec le réseau des « villes créatives UNESCO de design ». Saint-Étienne vient d'obtenir ce label et la Biennale du design marque cette consécration. Le principe de l'exposition est le suivant : plusieurs villes du réseau international doivent mettre en valeur un projet conçu par un designer sur un territoire, en coopération avec les habitants. Chaque projet sera ensuite présenté dans une exposition pendant la Biennale et valorisé au plan international. Josyane Franc s'intéresse à notre démarche et nous sent capables de porter un projet de cette envergure sur le territoire. De notre côté, nous souhaitons poursuivre notre travail sur le jeu dans l'espace public, sortir des limites de **la Cartonnerie** pour mieux nous implanter dans le quartier. L'opportunité donne un second souffle à l'association qui se réorganise pour cette nouvelle aventure.

ÉPISODE 4 — PARCOURS DE JEU DANS LES ESPACES PUBLICS DÉLAISSÉS DU QUARTIER

PENSER L'ESPACE PUBLIC COMME UNE TRAME URBAINE

Notre étude sur le jeu donne à voir la multiplicité des usages liés aux jeux dans la ville. Chaque entretien réalisé avec des enfants ou auprès de familles permet de construire une cartographie singulière : il semble y avoir autant de parcours de jeux dans la ville que de personnes. Les joueurs choisissent les lieux en fonction des saisons, de la météo, de la proximité, du lien aux parcours quotidiens, du temps disponible (week-end ou semaine) et de leurs envies (jouer au foot, organiser un pique-nique...). Les échanges laissent toutefois percevoir les problèmes d'accessibilité et de circulation entre ces espaces (trottoirs étroits, rues peu agréables...). Cela nous fait prendre conscience de la complémentarité de ces espaces mais aussi du manque de fluidité entre eux à l'échelle d'un quartier, d'une ville, d'une agglomération. Sans que nous puissions directement résoudre cette problématique, nous souhaitons repérer des espaces délaissés entre les espaces publics principaux du quartier pour les transformer. Il me semble que pour favoriser l'attractivité il faut prendre en compte les usages quotidiens, et ce dès le démarrage des opérations de rénovation, pour qu'ils puissent évoluer au fil du temps.

Nous décidons de transformer quelques interstices en espaces de jeu éphémères : c'est la naissance de **Parcours de jeu**. Nous formalisons d'abord une cartographie du quartier mettant en lumière ces espaces délaissés. Le projet propose ensuite l'activation de huit lieux, explorés, animés et transformés en espaces de jeu¹⁹ par un aménagement éphémère ou semi-pérenne.

18 – Le jeu était idé-
envisagé sous toutes
ses acceptions,
mettant justement
les designers
en situation
d'expérimentation.

CONCEVOIR DES INTERVENTIONS ÉPHÉMÈRES

Nous faisons l'hypothèse que des interventions éphémères peuvent à la fois nourrir le plan d'aménagement du quartier en ouvrant des pistes, mais aussi créer une dynamique globale en produisant un terreau favorable aux transformations. Nous nous inscrivons dans la mouvance d'autres collectifs comme le Bruit du frigo installé à Bordeaux depuis 1997, qui a inspiré la plupart des initiatives françaises en infiltrant progressivement les écoles d'archite-

19 – Extrait du site
internet Bruit du frigo
collectif «hybride»
qui se consacre à
l'étude et l'action sur
la ville et le territoire
habité, à travers des
démarches partici-
patives, artistiques
et culturelles
installé à Bordeaux.

ture. Il décrit très bien cet «urbanisme complémentaire à l'urbanisme durable : souple, léger, évolutif et temporaire, un urbanisme qui part en éclaireur pour défricher et tester les possibles, un urbanisme qui révèle et augmente le potentiel poétique et le potentiel d'usage des lieux de la ville, un urbanisme qui contribue à lutter contre l'appauvrissement et la fadeur de l'espace public en réinventant des espaces communs désirables et stimulants».¹⁹

Ce projet doit aussi créer des circulations entre le nouveau quartier créatif et le centre-ville. Il me semble primordial que la Biennale du design irrigue le centre et que les visiteurs découvrent la ville dans ses multiples facettes et pas seulement son décor de fête. Beaucoup d'habitants ne profitent pas de cet événement majeur qui draine avant tout un public extérieur : il y a pour moi un enjeu fort à affirmer sa place (et celle du design) dans la ville.

20 – Ancrages
en Irlande, Laurie
Bertoni et Sébastien
Phillibert, été 2012

CONSTRUIRE UN ESPACE DE TRAVAIL COLLABORATIF

Désignés comme « commissaire local », nous invitons des designers à mobiliser leurs propres démarches et outils pour trouver des formes d'interventions adaptées aux besoins et réalités du territoire. Il faut trouver des personnes déjà initiées à cette forme d'immersion ;

21 – Nous avions
fait une demande
d'aide spécifique
auprès de fonds
européens sur la
ligne aide aux micro
projets du Fonds
Social Européen.
Nous souhaitions

orienter le choix vers des personnes connues et installées à Saint-Étienne. Laure Bertoni a travaillé sur l'étude sur le jeu à nos côtés à la sortie du Master Espace Public. Elle est ensuite partie en Irlande avec son compagnon proposer des installations artistiques *in situ*²⁰. Ils proposent de construire une **Ambulante** comme atelier mobile. Lola Diard et Juliana Gotilla qui terminent leur stage souhaitent poursuivre leur activité en indépendantes et la Biennale apparaît comme un vrai tremplin pour elles. Elles souhaitent explorer « les façades » en intervenant en peinture et stickers sur les murs délaissés, renouvelant alors l'image et la fonction des lieux choisis.

Nous souhaitions
pouvoir obtenir un
cadre d'emploi pour
accompagner le
prototypage d'une
forme de pépinière
pour accompagner
les jeunes designers.

Corentine et moi sommes garantes de la coordination du projet et du dialogue avec les institutions impliquées : la Cité du design et l'EPASE comme commanditaires, et la Ville de Saint-Étienne gestionnaire de l'espace public. Alissone et Laurie sont aussi mobilisées pour suivre le processus et accompagner les designers. Pour nous tous, la possibilité d'une mise en œuvre concrète de nos idées est une véritable épreuve et un terrain d'apprentissage fertile.

Cette demande
n'a pas abouti.

Il est difficile pour notre équipe fragile de guider ce travail : Comment laisser aux designers accueillir la liberté nécessaire ? Comment accompagner au mieux ces jeunes professionnels ? Comment formuler un cadre permettant d'assurer la pérennité du projet ?²¹

Nous obtenons la mise à disposition d'un étage supplémentaire dans notre immeuble-atelier pour nous permettre d'accueillir les designers de **Parcours de jeu** en résidence. Ce nouvel étage offre aussi l'opportunité de s'isoler de la rue. Nous sommes trop sollicités lorsque nous sommes installés en rez-de-chaussée par des passants en quête d'informations sur la vie de l'association, ou venus nous faire part d'une observation concernant **la Cartonnerie** et nous avons du mal à nous concentrer. Cette nouvelle configuration est stimulante. Mais les résidents ne s'approprient pas pleinement le lieu que nous imaginions voir émerger. Nos bureaux arides et lugubres n'ont pas encore été façonnés par l'esprit créatif Carton Plein. Le feeling entre les deux groupes de concepteurs n'est pas vraiment au rendez-vous. Et comme à Saint-Étienne ce n'est pas l'espace qui manque, chacun a chez lui de quoi travailler et nos espaces d'ateliers servent seulement pour les temps de réunions. Quoiqu'il en soit le projet est lancé et il faut s'organiser !

ÉCRIRE UN PROJET

La participation au *In* de la Biennale permet d'obtenir un budget relativement important, mais faible au regard de la méthodologie choisie et de l'ampleur de cette « exposition » hors les murs²². Nous décidons de distribuer la somme quasi totale (33 000 euros sur 40 000 euros) aux équipes en résidence, production comprise ; la part restante sera consacrée à la mise en place des temps événementiels, à l'organisation des temps publics, à la communication... Il reste peu pour notre fonctionnement associatif et pour faire vivre **la Cartonnerie**. Paradoxalement, cette reconnaissance institutionnelle nous précarise. Nous cherchons à étoffer le budget en mobilisant nos financeurs habituels (DRAC, Région, Ville...) mais ceux-là ne peuvent venir consolider le même projet. Nous devons encore jouer d'artifice pour tenter d'obtenir le soutien de ces « partenaires » !

Le fonctionnement des appels à projets et subventions nous a souvent conduit à devoir scinder artificiellement nos projets, ce qui contribuait à notre dispersion. Je crois que ce constat est malheureusement fréquent. Le montage des dossiers de demande de subvention est toujours laborieux. Il nécessite la participation de différents membres de l'équipe pour formaliser le projet et s'adapter aux critères d'obtentions spécifiques à chaque institution. Un véritable casse-tête ! Je fais la synthèse des souhaits de l'équipe et des opportunités pour écrire le projet. Il y a ensuite toujours une série d'allers-retours ou des séances d'écritures collectives. Les places ne sont pas fixes et il nous a fallu du temps avant de trouver un fonctionnement efficace. La tâche nous a souvent submergé (passant nos nuits et week-end à finaliser les dossiers avant la date fatidique). Je prends toutefois du plaisir à re-tricoter du sens et à imaginer des formats inédits. Mais j'ai beaucoup de mal à calibrer l'ampleur des projets et à anticiper leur mise en œuvre. La jungle des partenariats est à l'image d'une forêt vierge : vaste, insondable, dense et extrêmement fragile. Nous partons souvent en terre inconnue.

ÊTRE EXPOSÉS, S'EXPOSER

Automne 2012. Le projet que nous portons dans le cadre de la Biennale est lourd, les délais courts, le budget réduit. Nous avons de surcroît de nombreuses pressions (sur la typologie et la qualité des rendus, les délais, la réécriture des textes, la présence à des temps spécifiques), puisque ce projet institutionnel nous demande de répondre aux exigences de chacune des

structures partenaires. Jusque-là nous n'avions eu qu'un seul interlocuteur (l'EPASE) et nous avons appris à nous ajuster. Pour ce projet, l'EPASE se dédouane en partie du suivi technique et c'est le service urbanisme à la Ville qui assure le relais avec les services gestionnaires de l'espace public.

Les 8 lieux choisis sont très différents : parvis d'école, square abandonné, bordure de boulevard urbain, parking semi-privé, carrefour, rues étroites... L'immersion, les ateliers et les performances réalisées pendant la résidence nourrissent les propositions de jeu plus définitives. Chaque équipe construit ses outils, teste des dispositifs d'interaction, observe, discute, invente des espaces d'échange avec les habitants, mène l'enquête...

Leur mode d'intervention donne lieu à de nombreuses réactions, mais aussi à des incompréhensions de la part de la Ville notamment des services gestionnaires. Lola et Juliana choisissent par exemple d'investir un carrefour jonché de dépôts sauvages pour y proposer un jeu. Pour penser la forme de leur installation définitive et valoriser ce carrefour délaissé, elles expérimentent l'installation éphémère d'une bibliothèque de troc comme espace de croisements. Certains cantonniers de la Ville, qui passent devant ce jour-là, font remonter par la voie hiérarchique que les designers encouragent les dépôts sauvages et investissent l'espace public sans autorisation. Les concepteurs cherchent pourtant à trouver une vocation plus pérenne pour ce lieu et à rompre avec l'usage du dépôt d'encombrants systématique ! Les employés municipaux ne supportent guère ce type d'intervention qui révèle en creux leur incapacité à trouver des solutions. Nous aimerions pouvoir les intégrer au processus mais nous n'arrivons pas à créer l'espace de discussion souhaité. Nos interlocuteurs (des cadres) préfèrent nous protéger des techniciens et les maintenir à distance de peur d'une résistance encore plus forte. Ces retours mettent à jour les dysfonctionnements institutionnels. Je me sens en première ligne recevant directement et régulièrement des coups de fils affolés de nos partenaires. C'est à la fois incompréhensible dans le feu de l'action et épuisant.

LES FICHES NAVETTES AU SECOURS DE PARCOURS DE JEU

Décembre 2012. Pour tenter d'apaiser la situation, notre interlocutrice du service urbanisme à la Ville, invente les « fiches navettes », un outil spécifique pour tenter de légaliser ces micro-interventions en prévenant en amont chaque service concerné (voirie, animation, circulation, propreté, équipement...). Les designers doivent intégrer la mise en place de ce dispositif et donc anticiper davantage leurs interventions. C'est complexe car ces expérimentations (ateliers créatifs, parcours, micro performances...) s'adaptent à la météo, aux opportunités, dans un rapport très spontané au contexte... L'espace public nécessite-t-il vraiment autant de régulation ?

Je me demande pourquoi la mise en place de ces tests demande l'approbation de la Ville et de ses services techniques. Il me semble qu'il serait possible et souhaitable de fournir une information à l'échelle de l'ensemble des services pour expliquer le sens global du projet, plutôt que d'envoyer via la fiche des informations techniques ciblées. Le projet se complexifie et les designers en souffrent. Ils sont très investis, fatigués, un peu dépassés par ces échanges et les nombreux allers-retours sur le contenu même de leur projet. Je me rends compte qu'ils ne sont pas assez préparés au contexte d'intervention dans l'espace public et n'ont pas anticipé à quel point cela inclut un travail de médiation constant, pas seulement avec les usagers,

mais surtout avec les autres acteurs institutionnels. Au regard de cette situation, je réalise à quel point l'espace public hors norme de **la Cartonnerie** a bénéficié (et bénéficie toujours) d'un statut particulier qui permet d'explorer des scénarios, des agencements avec plus de souplesse et ce avec l'aval (et même parfois la complicité) des services techniques de la Ville. Ce n'est pas officialisé mais tacite, c'est un espace laboratoire.

LA CO-CRÉATION EN LIMITE

Janvier 2013. La Biennale du design arrive. Nous sommes submergés par le montage du projet, et devons déjà anticiper la «réception» et concevoir la partie événementielle. Les designers sont sur le pont. Nous nous questionnons désormais sur la manière de faire découvrir au public les installations de jeu. Je n'arrive pas à imaginer une exposition de plein air avec l'utilisation de ses codes habituels (le traditionnel cartel et le catalogue). Nous voulons détourner ces codes qui ne nous semblent pas adaptés à l'espace public. Mais une nouvelle problématique survient. Les quatre concepteurs accueillis en résidence tiennent à valoriser leur travail et sont attachés à la notion d'auteurs. Ils craignent que seul Carton Plein ne bénéficie du travail réalisé et souhaitent une reconnaissance pleine et entière. Même s'ils sont maîtres de leurs propositions, nous sommes de notre côté garants des valeurs du projet collaboratif. La revendication du statut d'auteur des designers est aussi accentuée par la posture de la Cité du design qui met en avant les noms des designers en minimisant le rôle du collectif. Il nous faut trouver le moyen de rendre visible une démarche globale, pluridisciplinaire, faite de mille apports glanés en chemin. Comment le designer peut-il faire sienne une œuvre produite en commun avec un public, en situation de co-création²³? Comment valoriser les différentes formes de collaborations?

L'AMARRAGE IMPRÉVISIBLE DU THÉÂTRE À LA CARTONNERIE

En chemin, la rencontre avec Hervé Agnoux se mue en coopération. Il assistait à nos manifestations depuis le début et avait commencé à intervenir en déclamant des textes de Brecht et en écrivant de la poésie de Mohammed Dib sur les murs du site. Nous n'avions jamais pris le temps de vraiment le rencontrer et je me rappelle d'une première discussion autour de notre grande table du premier étage. Cet artiste de rue atypique arpente la ville depuis des années à la recherche d'un public, interrogeant la vitalité même des espaces urbains. Il documente de manière très poétique certaines de ses explorations. Il s'intéresse à la pulsation de la vie urbaine et perturbe le quotidien de la ville ordinaire. Son travail alimente notre réflexion sur l'espace public : c'est une nourriture riche dont je n'arrive pas encore à saisir l'ampleur et les rouages. L'apparition d'Hervé dans le projet à ce stade ouvre des perspectives et offre un nouveau souffle. Il réalise des apparitions loufoques avec d'immenses cartons peints sur le terrain de **Parcours de jeu** et devient au fil de ses interventions une figure familière du quartier. Il réussit progressivement à tisser des liens avec les designers dans une grande générosité et implication. Il devient un trait d'union dans ce projet complexe au sein duquel grandissent des tensions insondables.

23 – Pascal
Nicolas-Le Strat,
*L'expérience de la co-
création, Mutations
des activités
artistiques et
intellectuelles*, édition
L'Harmattan, 2000

EMBARQUER PAR LE JEU LE PUBLIC HORS DES SENTIERS BATTUS

Nous concevons un jeu de piste qui, d'énigmes en énigmes, permet de collecter aux abords des installations des designers, des symboles qui forment un rébus à résoudre. Ce jeu met en valeur la diversité culturelle liée au peuplement de la ville : ce sera une croisière en Méditerranée pour mettre la focale sur l'immigration nord-africaine très forte à Saint-Étienne ! Notre champ lexical lié au voyage (exotisme, croisière, paquebot...) est ici une incitation à revisiter son quotidien et à découvrir celui des habitants de Saint-Étienne. Nous prenons à contre-courant le message marketing de la Ville. « Saint-Étienne ville design UNESCO » se revendique ville internationale sous l'angle du design et de l'innovation, mais toute son histoire et ses rues transpirent la multiculturalité et parle des mobilités internationales sous un autre aspect. Avec cette traversée au cœur des quartiers paupérisés, nous voulons nous autoriser des territoires de jeu différents de ceux dédiés par la Ville (des espaces propres et sécurisés). Les stéphanois (en tout cas leurs représentants au pouvoir) souhaitent montrer une image d'eux-mêmes moderne, maîtrisée, connectée... La ville telle que nous la vivons apparaît alors, plutôt que complémentaire, comme l'envers du décor, renforçant encore le sentiment de délaissement et d'abandon. L'enjeu est bien de créer des circulations sur tous ces territoires, mais aussi de magnifier ceux qui paraissent aujourd'hui non dignes d'intérêt ou relégués au second plan. Via l'imaginaire et de micro-interventions concrètes, nous cherchons des accroches, des points d'intérêt, des potentiels... Ce qui est plutôt évident pour nous car ces quartiers populaires où nous vivons nous animent.

Nous construisons progressivement l'univers de cette croisière en Méditerranée et d'une agence de voyage imaginaire qui deviendra « **OVNI** ». La mise en scène est apparue alors comme une évidence. En quelques jours nous trouvons les costumes, les accessoires, réalisons les décors. L'agence permet de créer un langage commun et de « faire équipe » en incluant toutes les personnes prêtes à jouer le jeu. Cela permet également de proposer une écoute spécifique dans un nouvel espace de médiation. Nous pouvons grâce au décalage instauré nous permettre de dire des choses qui ne seraient pas acceptées ou entendues lors d'une restitution traditionnelle, remettant par exemple en question des choix d'aménagement juste réalisés, parlant ouvertement des incidents du quartier, ou critiquant les choix de gestion municipale. Nous utilisons l'humour pour partager et traduire le fruit de notre enquête et la poursuivre avec les retours du public. Là où les rencontres entre habitants, aménageurs, chercheurs, voisins sont difficiles à mettre en œuvre, sur le terrain et embarqués dans un récit ou un voyage, les rôles changent. Le jeu théâtralisé est donc un outil propice à obtenir une reconnaissance et créer un nouveau souffle dans le groupe. Sur nos talons hauts nous augmentons notre taille et notre puissance symbolique. Dans ce quartier dégradé où tout semble lourd et complexe, nous créons des perturbations poétiques. Il y a là comme un enchantement du réel, certes furtif, mais qui laisse des traces dans les mémoires des spectateurs.

SUBVERSION DANS LES LIEUX DÉLAISSÉS DE LA VILLE

«Le jeu c'est sérieux» exprime Huizinga dans son livre Homo Ludens²⁴ où il évoque l'enfant qui joue «avec une gravité extrême, disons avec un abandon qui tourne à l'enthousiasme». Roberte Hamayon rappelle, elle aussi, comment le jeu participe à la réinvention du monde et est une force politique, et comment il a été mis à mal au fil de l'histoire par l'institution religieuse notamment. Nous allons en faire l'expérience politique à notre tour.

Le jour du lancement de **Parcours de jeu**, l'une des installations est censurée par la municipalité. Quelques phrases recueillies auprès d'habitants et témoignant de leurs usages et représentations du quartier sont inscrites sur le mur du boulevard circulant²⁵. Elles sont effacées sans que nous ne soyons avertis ou questionnés. Nous trouvons cet acte violent et voulons réagir. Nous organisons une séance de travail spécifique lors de laquelle Pascale Pichon nous aide à donner un ancrage théorique à cette injustice notoire. Elle nous encourage à parler librement de censure ce qui nous donne la ressource nécessaire à l'action. Nous rédigeons une lettre adressée aux élus. Cette lettre nous vaut un rendez-vous au cabinet du maire où nous découvrons que les personnes mobilisées (élus et représentants du cabinet) ne sont pas vraiment au courant du contenu du projet et de son ampleur. Ils réalisent alors l'importance de leur acte. Cette censure est d'abord le fruit d'un manque de communication interne (entre les services), mais elle révèle aussi une posture politique basée sur le contrôle. Je prends conscience qu'en libérant la parole des habitants, comme en nous introduisant dans les débats publics, nous représentons une menace pour les institutions démocratiques qui souhaitent maîtriser leur image et contenir les échanges. Notre potentiel subversif me surprend (et m'anime) !

D'autres tensions s'installent autour du workshop **Viaduc Fertile**. Avec Alissone, nous souhaitons poursuivre les échanges pédagogiques avec nos partenaires de l'École d'architecture de La Cambre à Bruxelles, rencontrés dans le cadre de Human Cities. Nous les invitons pour une rencontre avec le Master Espace Public. Ils proposent de nous rejoindre avec 70 étudiants! Le défi est de taille mais c'est la seule possibilité pour que cette coopération ait lieu. Nous imaginons une forme qui alimente Carton Plein et la programmation de l'EPASE autour du viaduc ferroviaire qui borde **la Cartonnerie**. Pendant la Biennale du design, les étudiants testeront des constructions légères aux abords du viaduc²⁶. Avec le prototypage en situation, nous souhaitons enrichir les outils de conception de l'espace public en interaction avec les habitants usagers.

L'EPASE s'engage à contribuer au financement sous réserve que le projet soit porté par l'École d'architecture de Saint-Étienne et s'inscrive dans le prolongement de l'atelier **Hors les murs**. Nous convainquons Marie Clément de nous suivre dans cette aventure. Ce workshop demande aussi le soutien de la direction de l'École d'architecture qui porte officiellement le projet. Le nouveau directeur est très hermétique à ce type de méthodologie et malgré l'engagement partenarial, veut annuler l'événement²⁷. Ce workshop finit par prendre place dans ce climat houleux : les arches sont éprouvées pour la première fois comme un potentiel espace public, et mises en visibilité. Ces expérimentations révèlent les usages existants et les

24 – Dans Homo Ludens, livre publié en 1938, l'historien hollandais Johan Huizinga développe l'idée que seul l'élément ludique rend possible l'existence d'une authentique civilisation. Autrement dit, pas de culture sans jeu! Huizinga Johan, Homo Ludens : Essai sur la fonction sociale du jeu, Gallimard, 1988 (1951).

25 – Parmi les phrases censurées : "Je fais mes courses à place jacquard car il n'y a plus rien en haut"; "Dans ce quartier il y a beaucoup de retraités, la vie est l'autre côté."

26 – Au-delà de ce mode d'intervention original, l'organisation sera aussi atypique. L'hébergement sera par exemple assuré chez l'habitant par le biais de la mise en place d'un hôtel éphémère.

27 – Le directeur impose le retrait des meubles de l'école de la pièce dédiée au laboratoire urbain au sein du 45 depuis 3 ans, ne considérant pas les espaces assez sécurisés.

ressources des différents segments de l'infrastructure. Les étudiants restituent leurs éléments d'analyse à l'EPASE et à la maîtrise d'œuvre urbaine enthousiaste, en dessinant une grande carte mentale sur un mur noir de **la Cartonnerie**.

POUR SUIVRE EN VERSION ALLÉGÉE... TOUS DEHORS!

Avril 2013. Et voilà la Biennale c'est fini! Quatre semaines très intenses d'effervescence! Le bilan est très positif pour l'événement en lui-même dont l'ampleur, les retours du public et la forme ont dépassé toutes nos espérances. Mais le processus a été laborieux. Nous sommes affectés et pas assez structurés pour en retirer les bénéfices. Nous n'avons plus un sou et il faut rapidement réinventer notre organisation et réactiver l'ensemble de notre réseau partenarial pour préfigurer la suite.

Même si **Parcours de jeu** comme **Viaduc fertile** se sont révélés être des outils d'urbanisme intéressants, nous doutons de l'impact de nos interventions sur le dessein du projet urbain autour de **la Cartonnerie** et aimerions aller plus loin. Les échanges avec l'EPASE sont distants. Nous rêvons d'un projet simple et sans contrainte pour poursuivre. L'une des interventions de **Parcours de jeu** a investi le parvis de la médiathèque de Carnot voisine. Située non loin sous les arches du viaduc, cette structure pourrait être un terrain propice pour l'expérimentation. L'intervention des designers a sensibilisé l'équipe de la bibliothèque sur la prise en considération des abords de son site. Mais elle n'a pas permis d'enclencher une réflexion plus poussée. Pour que le projet urbain puisse intégrer les demandes et besoins des acteurs du secteur, il faut mobiliser plus fortement ces structures locales. À notre sens, elles doivent pouvoir défendre leurs intérêts et prendre place dans la construction d'une projection collective.

Je m'intéresse au concept de «capacitation citoyenne» et suis plongée dans la lecture d'Alinsky²⁸ qui m'encourage à aller davantage inciter les acteurs de l'éducation populaire à s'engager dans une vision citoyenne de leur fonction et métier. L'institutionnalisation et la professionnalisation de ces structures les a parfois éloignées des valeurs portées à leur création et refermées sur leur propre fonctionnement se détournant des enjeux du territoire tou-

jours en renouvellement. Comment faire en sorte que les acteurs du territoire s'emparent des enjeux de l'espace public? Les employés de la bibliothèque ne sont pas au courant du projet urbain en cours sur le secteur. Ils demandent depuis des années à la Ville une réhabilitation de leur bâtiment, typique des années 80. Ils étouffent entre ces murs et se prennent même à rêver à un déménagement, zieutant de l'autre côté du boulevard urbain ce quartier créatif où se déplacent de nombreuses structures municipales. Ils se demandent alors légitimement pourquoi ne pas tenter de quitter ce lieu miteux pour un espace flambant neuf. Pourtant leur médiathèque a des qualités et pourrait au contraire s'étoffer avec ce nouveau projet urbain, intervenant alors, via la culture, les quartiers du centre-ville. Nous souhaitons permettre à la bibliothèque de se projeter dans les espaces publics alentours et ainsi reconsidérer sa relation au territoire. C'est aussi une manière de revaloriser leur bâtiment et d'ouvrir des pistes pour conduire à une demande de réhabilitation moins coûteuse que celle demandée jusqu'alors²⁹.

Le directeur de la bibliothèque comprend que notre intervention peut créer des opportunités. Nous imaginons alors un format court et ouvert : **Tous Dehors!** Nous organisons sans cadre ni demande d'autorisation une semaine de brainstorming créatif à laquelle nous convions

28 - Alinsky Saul
Être Radical, Aden
Bruxelles. Réédition
française de Rules
for Radicals, 2011.
Le sociologue Saul
Alinsky à Chicago
aux Etats - Unis a
créé la méthode
du «community
organizing»
perçue comme un
moyen innovant
pour mobiliser des
individus autour
d'enjeux politiques et
de revendications.
29 - La seule
projection spatiale
qui ait été proposée
à la bibliothèque
concernant sa
réhabilitation avait
été réalisée par
une entreprise
généraliste
spécialisée dans
l'agencement de
bibliothèques, qui
proposait clef en
main conception
et aménagement
avec des mobiliers
standardisés.

designers, architectes constructeurs, artistes de la ville ou d'autres collectifs... – tous bénévoles. Un bureau d'architecture mobile synthétise les données collectées dans l'action. Au fil des tests, nous découvrons en même temps que les bibliothécaires à quel point les arches sont de véritables atouts, que le boulevard urbain proche pourrait être vite oublié si quelques aménagements étaient proposés. Cette semaine ouvre de nombreuses pistes de travail.

Deux membres architectes du Collectif Etc sont venus nous prêter main forte pendant **Tous Dehors!**. Ils viennent de réaliser un tour de France en vélo à la découverte d'expériences d'urbanisme alternatives³⁰ et ont continué l'itinérance, s'installant là où les projets les amenaient. Ils viennent de passer 6 mois à une dizaine dans un tout petit village d'Auvergne où ils ont apporté leur fraîcheur et créé une dynamique. Ils ont aussi organisé au Bessat, sur les hauteurs de Saint-Étienne, une rencontre professionnelle «Superville», invitant l'ensemble des acteurs rencontrés sur la route de leur «Détour de France». Le Collectif Etc cherche toujours un lieu et j'imagine qu'ils puissent nous rejoindre au **45 rue Étienne Boisson** pour poursuivre leur projet et redéfinir leurs actions. L'énergie nous manque pour continuer à faire vivre nos grands ateliers et le site de **la Cartonnerie**. Leur réponse est mitigée, mais d'autres membres de l'équipe finiront par les décider. L'idée de la cohabitation avec un collectif déjà constitué rassure. Ils ont de plus une bonne connaissance des dynamiques en cours en France. Avec eux, nous allons pouvoir prototyper un véritable **Laboratoire urbain!**

30 – Collectif Etc, *Le détour de France, une école buissonnière*, édition hyperville, 2015.

ÉPISODE 5 — LA STRUCTURATION DE LA CARTONNERIE EN LABORATOIRE URBAIN

MUTUALISER NOS ESPACES DE TRAVAIL

Septembre 2013. Une nouvelle saison s'amorce. L'arrivée du Collectif Etc rend le lieu vivant. Leur installation permet de récupérer le dernier étage de notre immeuble. Nous renouvelons notre convention avec l'EPASE sur l'ensemble des bâtiments du **45 rue Étienne Boisson**, toujours sous forme de «bail précaire» à durée déterminée de 23 mois. Après nous avoir mis gracieusement le lieu à disposition, l'EPASE estime que nous devons avoir à ce stade les moyens suffisants pour payer un loyer. Stéphane Quadrio doit aussi justifier des investissements réalisés (reprise du chauffage et de l'installation électrique) auprès de sa direction. Il ne veut pas que nous soyons privilégiés par rapport aux autres structures stéphanoises et susciter une quelconque forme de jalousie. L'EPASE négocie alors un loyer de 7 500 euros par an ce qui peut sembler peu vu la superficie du bâtiment (3 niveaux de plus de 100 m² chacun et des appentis extérieurs), mais en plus des charges nombreuses, cette somme représente beaucoup pour notre association. Nous négocions serré avec eux des contreparties en nature, sous forme de temps de travail.

Pour rendre l'immeuble défraîchi plus agréable et fonctionnel, nous organisons un chantier collectif. J'installe mon bureau au premier étage, déménageant toute mon activité d'indépendante et ma bibliothèque personnelle. La dynamique du lieu se transforme complètement. L'espace est devenu progressivement un lieu de coworking et de résidence. J'invite mes collègues avec qui je travaille sur d'autres missions à venir y travailler, j'y tiens quelques cours.

Nous nous retrouvons régulièrement entre membres de Carton Plein, mais aussi avec ceux du Collectif Etc pour manger le midi et échangeons sur nos projets respectifs. Cela nous amène à vivre davantage le **Laboratoire urbain** dans le quotidien.

Il faut alors consolider les règles de cohabitation. De mon côté, j'ai pris de manière informelle la gestion des poubelles, certainement parce que c'est pour moi un élément essentiel de

31 – Je m'intéresse à ce qu'elles soient triées régulièrement, que les containers soient adaptés... Je lance aussi la mise en place de bacs de compostage avec Saint-Étienne Métropole. Le projet de laboratoire ne peut pas se concevoir sans que la partie organisationnelle et que le fonctionnement de base ne suivent : c'est un tout, une cohérence d'ensemble.

L'ESPACE DES POSSIBLES, CONNECTEUR IMPRÉVISIBLE

La dynamique d'équipe se complexifie. Je ne suis pas très à l'aise avec ces questions de gouvernance. Il me paraît difficile de garder les liens entre tous, de permettre à chacun de s'exprimer, de consolider les forces vives, de ne pas être débordés et de cohabiter... Je me sens très peu compétente. Ne serait-il pas possible de trouver des ressources ailleurs pour

fortifier l'équipe? Faut-il ouvrir le groupe ou au contraire le resserrer? Cela m'épuise. D'un autre côté **la Cartonnerie** crée des articulations entre des milieux qui habituellement ne se rencontrent pas. J'aime ça. Il y a ici une humanité et une solidarité que je ne rencontre pas forcément dans le travail en indépendant. À **la Cartonnerie** se côtoient des gens très différents. Bien que le groupe paraisse jeune, il y a là beaucoup de brassage générationnel, de milieux sociaux, qui nous éloignent du stéréotype des jeunes architectes urbanistes engagés, ou des designers de services et autres jeunes experts que je rejoins par ailleurs dans d'autres cadres. Les missions réalisées dans un monde plus conventionnel me permettent toutefois (au-delà des rémunérations essentielles et bien plus valorisantes que celle de l'association)

32 – Je remporte de prendre du recul et de conserver une forme de légitimité³². Je sens que ces connexions extérieures sont importantes pour **la Cartonnerie**, car je les mobilise parfois dans les négociations et au sein des projets pour asseoir notre posture et légitimer nos méthodes souvent méconnues par les institutions locales. Les connexions des différents membres du groupe sont très importantes pour consolider l'assise de notre structure d'intermédiation. L'association est devenue un dispositif tentaculaire puissant et extrêmement fragile, puisque débordé par ses propres connexions.

Il nous semble d'abord qu'il faut passer du temps à mettre au repos les projets événementiels au sein de la DPDP (Direction de la Prospective et du Dialogue Public) sur des questions politiques stratégiques. Il s'agit de construire un lieu ressource, qui pousse à des formes de créativité diverses. Les rencontres en ce lieu doivent permettre à d'autres de s'intéresser davantage aux questions d'urbanisme et d'espace public.

LES TIERS LIEUX COMME RESSOURCES

Dans les locaux en ébullition, stimulées par les derniers projets réalisés, nous imaginons que notre association pourrait devenir un cadre d'emploi. L'association permet une stabilité que je ne trouve pas dans les missions d'indépendante et l'hypothèse d'une structuration m'intéresse.

À cette époque, je suis invitée par une amie d'enfance à présenter notre projet dans le cadre du Grand Ramdam des Tiers lieux Aquitaine. J'ai entendu parler des Tiers lieux, mais je n'ai pas vraiment identifié notre lieu laboratoire dans cette mouvance. Notre hybridité s'inspire d'abord de la forme des lieux intermédiaires que j'ai déjà eu l'occasion d'explorer lors de mes expériences dans le champ culturel. Pourtant, pour ceux qui m'invitent, notre dynamique porte les mêmes valeurs et les mêmes formes d'action. Nos statuts d'indépendants et nos modes de travail collaboratifs se rapprochent de ce nouveau courant. Ils soulignent notre originalité, qui vient peut-être du fait que nous oeuvrons collectivement à la transformation du territoire, là où les autres lieux reposent avant tout sur la dynamique entrepreneuriale.

J'apprends (depuis cette extériorité) qu'à Saint-Étienne se trouve un terreau fertile et que nos voisins de Zoomacom et d'Openfactory sont très actifs sur un plan national, ayant, avec la rédaction d'un manifeste des Tiers lieux, fédérés de nombreux acteurs³³. Saint-Étienne Métropole vient d'ailleurs d'impulser la mise en place d'un nouveau Tiers lieu au sein du quartier créatif : le Mixeur (qui suscite curiosité et controverses : est-il nécessaire de créer une nouvelle structure ex-nihilo?). Les acteurs de ce réseau ont conçu des outils pour penser leurs activités et leurs modèles économiques. Je sens qu'ils pourraient nourrir notre projet à ce stade. Mais je suis prudente : je trouve leurs méthodologies un peu trop standardisées, complexifiant souvent des pratiques courantes (l'organisation d'un «co-lunch» pour un repas partagé par exemple ou encore la généralisation des «Petcha kutchas» comme formes de présentation de projets...). Et puis il y a toujours cette idée de transférabilité des outils, des formes, des processus qui me questionne : peut-on vraiment partager les «codes sources» de nos pratiques? Si je partage toutefois les valeurs liées à «l'open source» et aux pratiques collaboratives, je trouve que dans les faits cela pose question, d'autant plus que ces modèles collaboratifs flirtent parfois avec des logiques d'entrepreneuriat moins vertueuses (ou comment l'économie du «share» peut marchandiser les échanges notamment). Le réseau des Tiers lieux est toutefois à ce moment-là un appui important pour penser la structuration de notre lieu laboratoire, de son modèle économique et de ses fonctions.

L'ÉCONOMIE SOCIALE ET SOLIDAIRE POUR MIEUX ENTREPRENDRE

En quête d'inspiration, nous nous sommes inscrites avec Laurie à des rencontres organisées dans le cadre d'un dispositif mené par Saint-Étienne Métropole pour structurer le domaine de l'économie sociale et solidaire à l'échelle de l'agglomération. Ces séances³⁴ deviennent des temps de prise de recul sur notre quotidien et nous inscrivent dans de nouveaux réseaux. Les acteurs des dynamiques citoyennes et du monde de la culture sont séduits par la manière dont nous travaillons dans l'espace public en bousculant les cadres traditionnels d'intervention. Nous nous rendons compte de l'importance d'apporter des clefs de compréhension des

33 – Antoine Burret, *Tiers-Lieux. Et plus si affinités*, FYP Editions 2014. Antoine Burret et Yoan Duriaux - moteurs dans l'élaboration du Manifeste des tiers lieux - sont tous les deux des figures du mouvement national.

34 – Au sein de ce programme PROCESS, nous assistons à des ateliers autour de la coopération entre structures sur la thématique «culture et international» avec en tête l'opportunité prochaine d'une résidence en Colombie.

stratégies urbaines dans ces milieux associatifs, entrepreneuriaux et citoyens de la ville. De leur côté, ils ont des méthodes, expériences, publics et ancrages éclectiques et riches, ce qui nous pousse à travailler en complémentarité.

Nous essayons de nous faire subventionner par Saint-Étienne Métropole dans le cadre de ce même dispositif pour être aidés du côté de la structuration de notre activité dans le champ de l'économie sociale et solidaire. Le projet proposé consiste à transformer Carton Plein en un tiers lieu dédié à l'espace public, mais aussi en une Accorderie à l'échelle du quartier. Nous demandons 10 000 euros pour pouvoir rémunérer ce travail de consolidation et nous faire accompagner par des personnes ressources identifiées. Refusé! Nous ne rentrons pas dans les cadres! Nous proclamons notre sentiment d'injustice mais rien n'y fait. Nous devons donc continuer à travailler sans soutien.

LE RECOURS À (OU LE SECOURS DE) LA RECHERCHE-ACTION

Le temps consacré à la recherche de structuration permet d'amorcer une écriture renouvelée du projet associatif. Alissone prend par ailleurs en main la mise en place d'un site internet pour donner à voir nos actions avec plus de cohérence que la linéarité du blog. Pour la première fois, Carton Plein se dissocie de **la Cartonnerie** et peut se présenter comme entité propre. Nos projets se ré-agencent en axes de recherche-action, donnant de la cohérence aux projets éparvés.

Nous affirmons progressivement la dimension recherche-action. La question de la recherche me taraude depuis longtemps. Après mon Master j'avais voulu m'inscrire en doctorat mais la rigidité des cadres m'en avait dissuadée. Pour autant, je flirte depuis des années à la lisière des laboratoires de recherche et des universités, et cela m'intéresse de pouvoir dialoguer et travailler ensemble à partir de l'expérience. J'aime l'expérimentation lorsqu'elle est connectée à la réflexion. Avec Carton Plein le terrain est complexe et il nous est difficile de prendre le recul nécessaire chemin faisant. Les livres posés sur la table de chevet demandent une lecture concentrée peu en adéquation avec nos agendas surbookés. Les enjeux sont bien posés : Comment continuer avec plus de distance par rapport à l'action en train de se faire? Comment amener de la réflexivité sur nos pratiques? Comment construire des cadres pour parvenir à se ressourcer intellectuellement et pratiquement?

Pauline Scherer, mon amie sociologue, nous accompagne depuis quelques temps lors d'ateliers de recherche collective. Elle expérimente des outils (récits fictions, frises d'expériences individuelles, formes de lectures...) pour nous inviter à nous mettre en réflexivité en équipe.

35 – Alexia Morvan Nous souhaitons travailler à une «recherche-action impliquée ou participative»³⁵ qui reconnaît aux acteurs non chercheurs la capacité de «réfléchir par eux-mêmes sur les forces qui agissent sur leur situation, quelle que soit l'origine de ces forces (...) et comment cette dynamique peut infléchir l'institution.» Au-delà de nos ateliers de recherche, nous pensons que les regards de nos collaborateurs et partenaires qu'ils soient usagers, membres d'associations ou de collectivités pourraient nous éclairer et poser de nouvelles interrogations. Des formats sont encore à inventer!

35 – Alexia Morvan *Recherche-action, in Dictionnaire critique et interdisciplinaire de la participation*, Paris, GIS Démocratie et Participation, 2013, <http://www.dicopart.fr>

RETROUVER DE LA LÉGÈRETÉ ET LIBÉRER LES TENSIONS

Devant tant d'enjeux et leur complexité, c'est une période où la fête devient un exutoire important. C'est une manière de fédérer le groupe élargi et d'évacuer les frictions. Nous consolidons l'action collective par le corps, et la danse y contribue. Nos booms font trembler chaque semaine les murs de notre immeuble et la boule à facettes illumine les soirées ! Face aux situations difficiles nous apprenons à libérer les tensions. Nous avons d'ailleurs établi au fil de l'action des liens étroits avec certains professionnels des pratiques corporelles : Sabine notre intervenante yoga et Pierre notre ostéopathe et professeur de Qi Gong (dont le cabinet est tout proche et qui nous suit tous de près). Dans le milieu du spectacle, ces pratiques font partie de l'action. Les trainings, la méditation, et tout ce qui permet la connexion du mental au corps en sont un aspect préparatoire essentiel. Le corps nous permet d'aborder le terrain, d'appréhender via la marche les ambiances urbaines, de rentrer en contact avec les usagers en vis-à-vis. Ce n'est pas superficiel ou anecdotique. Le monde de la conception nie souvent cette partie du travail, préférant une approche plus technique, il me semble que c'est pourtant un élément décisif.

Nous testons aussi des actions plus spontanées qui nécessitent peu de préparation. C'est le cas pour une virée nocturne dans les lavomatiques du quartier, ou lors de marches insolites, ou bien lors d'une performance dans les fontaines abandonnées de la ville. Il s'agit encore de se mettre en jeu, ne pas jouer à jouer, mais de jouer vraiment, retrouvant le désir de ville, l'adrénaline de la création collective, la jouissance du temps présent. Dans ce même élan, nous partons en équipe en Colombie relancer **Parcours de jeu**.

Mars 2014. Nous revenons en France emplis de l'expérience vive de ce pays encore en conflit et pourtant en plein boom, plein d'espoir, de gaieté et de débrouillardise qui, malgré ses difficultés nombreuses, consolide pas à pas son processus de paix. L'équipe restée sur place à Saint-Étienne constituée de nouvelles recrues est un peu perdue, mais n'est pas dissoute ! Le Collectif Etc quant à lui a décidé de partir s'installer à Marseille : la cohabitation temporaire n'a pas permis de les convaincre de rester à nos côtés ou même de renforcer la dynamique du lieu. L'attrait du soleil, de l'effervescence, de la Méditerranée ont eu raison de Saint-Étienne ! Pourtant ici, il y a de la place pour agir, des cadres à construire, du travail à réaliser !

Pour les beaux jours, une partie de l'équipe constituée de « nos services civiques », propose l'organisation des **Bistrot du jeudi**, temps d'ouverture publique dans les locaux du **Laboratoire urbain**. Ces bistrot s'adressent aux membres élargis de l'association, permettant de croiser et d'ouvrir l'espace de rencontre et de discussion à tous ceux qui suivent de près ou de loin les actions de Carton Plein. C'est aussi une manière de ramener de l'argent sonnante et trébuchante par la vente de plats et de boissons. Les organisateurs se saisissent à juste titre de la question économique au cœur de nos discussions d'équipe, pensant que l'association doit trouver des ressources, et qu'il faut profiter de sa notoriété naissante et des qualités du lieu. Ces temps plutôt festifs dans lesquels nous imaginons des petites programmations souvent liées à l'activité du lieu permettent de consolider la vie associative et de développer de nouveaux liens. Jusqu'à présent nous n'avons pensé des temps publics qu'en direction du quartier ou sur le site de **la Cartonnerie**, dans le but d'activer les espaces publics ou d'alimenter le projet de conception. Là nous nous retrouvons en arrière-cours. Les bistrot attirent

en majorité des étudiants ou jeunes adultes. Certaines soirées réalisées en partenariat avec d'autres associations amènent des publics spécifiques et créent du brassage. Ces bistrotts marchent bien mais souvent ils me submergent. L'organisation est toujours un peu limite. Les voisins se plaignent parfois du bruit et du mouvement. Je suis partagée. J'aime ce lieu de croisement culturel mais je me sens parfois prise au piège de ces organisations collectives qui rythment chaque semaine la vie du lieu et renvoient une image partielle de nos actions. Avec quelques moyens supplémentaires nous pourrions greffer une vraie programmation, penser une autre forme d'organisation... La précarité du dispositif le maintient dans un format qui ne me convient pas. Comment franchir le cap et développer notre laboratoire ?

ÉPISODE 6 — L'EXPÉRIMENTATION POLITIQUE DE L'ESPACE PUBLIC

LE LABORATOIRE EN PANNE

Septembre 2014. La transformation espérée, à savoir obtenir un conventionnement avec nos partenaires, pouvoir nous salarier et avoir un budget de production pour les projets, n'a pas abouti ! Nous n'arrivons pas à obtenir de soutien stable pour continuer à intervenir dans la ville en articulation avec les projets urbains en cours. L'espace public de **la Cartonnerie** semble figé dans l'abandon. Nous aurions voulu transformer à nouveau le site en s'appuyant sur nos observations et nos essais-erreurs nombreux. Cette démarche ne trouve pas d'écho chez nos partenaires – ce n'est pas le bon secteur ou le bon moment. Après 5 ans de partenariat, l'EPASE ne sait toujours pas comment nous intégrer comme un véritable allié dans le projet urbain. Nos interlocuteurs, préoccupés par le développement de notre structure, nous encouragent à nous détacher de **la Cartonnerie** et de Saint-Étienne pour répondre à des appels d'offres plus classiques et vendre nos services à d'autres territoires. La Cité du design se projette à plusieurs reprises à nos côtés dans des modes de collaboration plus solides. Nos interlocutrices imaginent par exemple que nous puissions devenir lieu de résidence associé, pour accueillir les designers des villes du réseau Unesco. Mais l'institution est aussi fragilisée par le changement de municipalité. L'équipe municipale semble dubitative à l'égard de Carton Plein. Leurs budgets se resserrent et ils font des choix radicaux. En ce début de mandat, notre action leur échappe et ils ne cernent pas encore bien en quoi notre intervention peut nourrir leurs politiques publiques en transformation. Parfois ils nous invitent sur le devant de la scène, d'autres fois ils nous évincent selon un jeu d'attraction-répulsion peu lisible. Pas à

pas (au fil de l'épisode) nous les sensibiliserons à nos actions mais la route est encore longue pour construire ensemble un cadre propice à l'expérimentation.³⁶

En parallèle, les universités nous invitent à intervenir dans de nombreux colloques, à Saint-Étienne, mais aussi au niveau national. Mais il n'y a là encore aucune perspective de soutien financier, en tout cas à court ou moyen terme. Une association n'a pas vraiment sa place dans le milieu de la formation et de la recherche ! Les autres partenaires (DRAC et Région Rhône-Alpes) ne semblent pas pouvoir nous accompagner davantage au vu du faible portage local, sans compter les enjeux de « La politique » avec son lot de réformes territoriales, d'alternances... La survie de l'association repose alors sur du mécénat privé provenant de nos réseaux d'interconnaissance. J'ai l'impression que nous sommes maintenus artificiellement en vie et que le territoire semble rejeter cette petite greffe que nous essayons d'injecter !

Il me semble légitime que notre action d'intérêt général puisse revendiquer quelques crédits relatifs à la mise en œuvre des politiques publiques sur le territoire. Les sommes attribuées aux projets d'aménagement urbains ou aux politiques de développement économique sont sans commune mesure avec nos fonctionnements très économes. Que pouvons-nous faire de plus pour légitimer l'intérêt de nos actions et de notre présence au cœur de la ville en transformation? Pour les institutions publiques, nous sortons toujours des cadres et sommes toujours en décalage! Pourtant nos travaux sont valorisés par nos partenaires, mais personne ne semble enclin et apte à nous soutenir dans la durée et sur le fond. Nos relais institutionnels sont aussi désappointés que nous : ils se renvoient la balle mutuellement, regrettant que nous ne soyons pas davantage aidés par les autres services ou structures. La responsabilité publique est diffuse! Pour ne pas devenir dépendants ou aigris, il nous faut prendre un peu de distance, et pour cela, amorcer le deuil de notre **Laboratoire urbain!**

L'URBANISME COLLABORATIF EN REZ-DE-CHAUSSÉE DE LA VILLE

Pour autant nous ne sommes pas prêts à tout arrêter. Se dessine avec une nouvelle Biennale du design l'opportunité de renouveler la mise en place d'un événement d'envergure. Nous prenons une voie de traverse pour poursuivre notre action locale en renforçant notre position critique et esquissons **Sainté itinéraires croisés**. Nous souhaitons affirmer une dimension politique de l'espace public comme espace de rencontre de l'altérité. «Et si l'espace public devenait le support de l'expression de la diversité culturelle de la ville?» annonçons-nous comme questionnement collectif de départ.

Cet axe de recherche-action s'est esquissé quelques mois plus tôt autour d'un événement culturel. La communauté mahoraise représentée par une jeune association, cherchait un espace pour célébrer et faire connaître leur île, tout juste devenue une Région Française. La Ville les a adressés à Carton Plein ne sachant que faire de cette demande et ne se risquant pas à proposer un espace public plus central. Nous avons accueilli cette manifestation avec intérêt. C'était une fête magnifique soutenue par les chants traditionnels, pour la première fois mise en scène dans l'espace public. Les habitants sont venus timidement rencontrer les organisateurs et membres de la communauté. C'était un beau moment, assez magique, qui reste d'ailleurs gravé dans les mémoires des voisins de **la Cartonnerie** et revient souvent dans les conversations.

Comme il arrive parfois, cela nous a ouvert des questions non pas nouvelles mais propices à développer de nouveaux projets. Pourquoi ces communautés étrangères ne proposent-elles pas plus d'événements culturels dans l'espace public? Pourquoi ne parvenons-nous pas à nous rencontrer dans les espaces et temps publics de la Ville? La Ville ne peut-elle pas davantage valoriser son identité cosmopolite?

Très étrangement, alors que l'on vante l'identité ouvrière de la ville comme socle de solidarité, j'éprouve peu dans ma vie à Saint-Étienne ces échanges culturels, tout du moins davantage dans la coprésence quotidienne que dans l'évidence de la rencontre. Le contexte politique national est celui de la montée de l'extrême droite et les propos racistes ouverts sont très présents dans l'espace public, et dans les conseils de quartier en particulier. Il nous semble vraiment important de tenter de prendre à bras le corps ces questions au cœur des débats politiques locaux. Nous avons envie d'expérimenter un urbanisme participatif qui

s'appuie sur les ressources de la ville dans leurs diversités. Nous voulons aussi tenter d'impulser une dynamique citoyenne à plus grande échelle, qui puisse peut-être se poursuivre au-delà de notre seul cadre associatif et des limites du quartier.

L'EXPÉRIMENTATION DE PLAIN-PIED

37 – La marche Partis chercher les traces de cette diversité culturelle en marchant dans les rues³⁷, nous sommes d'accord sur le fait qu'à Saint-Étienne, la multiculturalité s'affiche en vitrines. C'est vitrine après vitrine que l'on perçoit les traces des migrations constitutives du peuplement de la ville, entre boutiques exotiques, associations culturelles, mais aussi occupations d'habitats précaires aux ornements bigarrés. **Sainté itinéraires croisés** propose d'explorer le quartier en allant à la rencontre des commerçants, mais en s'arrêtant aussi sur la problématique des rez-de-chaussée vacants. Entre les places principales en rénovation, la vacance des boutiques marque le paysage et rend les rues moroses. Nous nous plongeons dans l'enquête en cherchant collectivement les raisons de cette vacance. Au-delà de la démarche compréhensive, nous voulons agir : pouvons-nous trouver des leviers pour changer la situation et transformer la physionomie des rues ?

Nous pensons que cette focale peut permettre de prendre à revers la stratégie urbaine des pouvoirs publics. La vacance, que ces derniers essaient de masquer, peut aussi être saisie comme opportunité forte qui contraste avec d'autres contextes urbains sclérosés. Le projet prend corps avec la présence d'Amélie et de Dominique en service civique qui mettent en place, à tâtons, un processus de recherche-action au long cours. Nous constituons un petit groupe pluriel de chercheurs, de praticiens, d'étudiants pour lancer la réflexion et imaginons sa consolidation au fil du projet. Il nous faut alors rencontrer d'autres personnes ressources que nous identifions en chemin : des bailleurs, des propriétaires, des voisins... En nous intéressant à la sphère privée nous abordons autrement la participation citoyenne. Nos interlocuteurs sont d'emblée concernés. Cela m'interpelle sur la pertinence du levier de l'espace public physique (telle **la Cartonnerie**) comme moteur de dynamiques participatives. Il semble que l'implication habitante dans les espaces publics ne soit pas la même selon les territoires et difficile dans un quartier paupérisé et en déclin comme Jacquard. Les rez-de-chaussée par contre touchent aux questions d'habiter au plus proche des préoccupations des habitants devenant problème à la fois personnel, commun et public.

Les aménageurs en charge de la transformation du quartier Jacquard cherchent eux aussi à enrayer le phénomène de vacance et empêcher la transformation de ces rez-de-chaussée en logements bas de gamme. Leurs modes d'action nécessitent généralement des interventions lourdes et coûteuses avec des opérations sur l'habitat qui concernent des immeubles voire des îlots entiers. Les architectes urbanistes sous contrat avec l'EPASE préconisent aussi des interventions légères : ouvertures de boutiques temporaires, interventions artistiques sur des devantures... Pour autant, ils n'indiquent pas de méthodologie précise pour les mettre en action (qui ? quoi ? avec quels moyens ? selon quelles procédures ? dans quel ordre ?). Il me semble que l'enjeu est bien celui du « comment », de l'articulation entre la vision urbaine et sa réalité, de la pensée du processus à sa mise en œuvre. Notre proposition cherche à amorcer ces transformations à faibles coûts et en nous appuyant sur l'existant. Les outils d'incitation à

l'action portés par les politiques publiques nous semblent pas assez efficaces et il faut trouver de nouvelles formes d'action pour susciter des idées et du mouvement. Nous imaginons un dispositif d'intervention autour de tests en situation.

LE B.E.A.U., UN OUTIL D'URBANISME TENTACULAIRE ET MULTIFORME

Au fil de la recherche-action émerge le **B.E.A.U.** (Bureau Éphémère d'Activation Urbaine) comme outil susceptible de transformer les vitrines de la ville. Nous prenons le temps de l'écriture d'une méthodologie et constituons un groupe de travail élargi. Notre ancrage local génère des collaborations intenses et multiformes. L'enjeu de ce projet tient à sa dimension inclusive, cherchant à créer un espace de réflexion collectif et ouvert. Nous esquissons un cadre : des **Boutiques éphémères** permettent des tests d'activité autour du bureau d'accueil central, le **B.E.A.U.**. Outil pluriel, ce bureau contient une **Agence (hihi)mobilière**, les **Studios Carton** (comme média de proximité), et notre agence de voyage **OVNI**.

Mars 2015. Les **Boutiques éphémères** s'ouvrent au fil des envies et des accords avec les propriétaires volontaires. Fruits de la rencontre entre des aspirations autonomes et notre dynamique collaborative, certaines sont particulièrement innovantes. Une graphiste-scénographe invente au pied levé un travail spécifique sur les enseignes et les façades – et ouvre Typotopy – une boutique outil au service des autres boutiques. Elle transforme le quartier introduisant couleurs, formes, et imaginaires colorés en vitrines. Nous incitons les Archives municipales et les agents culturels de la Ville qui préparent l'exposition « Saint-Étienne cosmopolitaine » autour de l'histoire du peuplement de la ville et ses enjeux contemporains, à ouvrir une boutique éphémère. L'institution publique s'installe hors les murs pendant une semaine renouvelant alors son approche du terrain tout en créant une dynamique collaborative. Très vite s'agglomèrent d'autres chercheurs et acteurs qui travaillent sur la valorisation des musiques migrantes, sur les cafés comme lieux de sociabilité, mettant tous au cœur l'enjeu d'une ville pluriculturelle. Leur présence à nos côtés nous permet de mobiliser l'histoire et le patrimoine immatériel comme ressource pour le dessein de la ville.

À l'image d'un puzzle tous les éléments s'imbriquent : c'est une œuvre de co-création que nous avons fait émerger mais dont les contours nous échappent. Cet événement nous permet de nous connecter aux dynamiques préexistantes et de les mettre en synergie. Il fait l'effet de catalyseur. Nous nous rendons compte de la puissance de ce type d'approche fédératrice et performative. Le **B.E.A.U.** permet l'expression citoyenne, fait émerger des demandes et besoins, et les connecte aux enjeux urbains du quartier. Faire la ville ne s'apparente pas à appliquer des programmes qui viennent d'en haut, mais bien à la construire avec ceux qui la vivent. La démarche est ouverte, croise les champs de l'économie, de l'urbanisme, de la culture ou du social, et mobilise les habitants citoyens pour les considérer comme acteurs de leur vie et des transformations sociales. Le bilan est assez enthousiasmant !

UN CADRE SPÉCIFIQUE POUR RÉFLÉCHIR

Juin 2015. Dans la continuité de nos ateliers de recherche, bousculée par cette nouvelle expérience, j'éprouve le besoin d'écrire, de faire un pas de côté et de raconter notre aventure. Les autres co-pilotes sont aussi avides d'un temps de mise en analyse et de formalisation d'une pensée collective. Pascale Pichon nous y encourage et nous incite à prendre contact

avec François Ménard au Plan Urbanisme Construction Architecture (PUCA) avec qui elle vient de collaborer autour de projets de recherches sur la ville solidaire. Nous nous retrouvons quelques semaines plus tard à la Grande Arche de la Défense monumentale où nous

38 – « Une recherche de plein vent dépeint une situation où le terrain de la recherche ne correspond pas au terrain du chercheur, à savoir à son terrain d'exercice professionnel qu'il délimite traditionnellement avec ses outils méthodologiques. Ce mot-image désigne une pratique sociologique qui échappe à un cadre préétabli. Elle se déroule hors les murs (méthodologiques). Elle s'exerce à terrain découvert. Le chercheur ne devance pas les réalités sociales auxquelles il se trouve confronté. Une recherche de plein vent, Pascal Nicolas-Strat séminaire des Fabriques de sociologie, 3 novembre 2014, Université Paris 8 à Saint-Denis »

éussissons à les convaincre de l'intérêt de la démarche. Nous rentrons in extremis dans leur nouveau programme de recherche consacré au «Hors champ de la production urbaine». Nous allons avoir les moyens de faire ce que nous faisons jusqu'ici toujours entre deux portes. Notre dossier est passé devant un jury qui propose le travail que vous lisez aujourd'hui : un temps de reprise, d'écriture collective et une publication. Dans la foulée, la venue de Pascal Nicolas-Le Strat, sociologue et politologue invité par Pauline Scherer nous met en confiance et au travail. Pascal suit de près des processus de création et pour lui, notre expérience rentre en résonance avec de nombreuses autres expérimentations politiques. Notre recherche collaborative fait de nous un laboratoire de recherche de «plein air» ou de «plein vent»³⁸ dans lequel nous développons des axes de recherche transversaux. D'abord, du côté de la micro sociologie et de l'ethnographie par la recherche de méthodologies d'approches sensibles des espaces publics telle la marche urbaine, la mise en place de protocoles pluridisciplinaires qui, même empruntés à d'autres, trouvent là des formes de mises en œuvre inédites. Pour lui, l'expérimentation en situation de la recherche-action comme outil de capacitation citoyenne (participation, co-conception, etc.) est aussi un axe de recherche en tant que tel. Notre réflexion sur la dimension politique de l'espace public est aussi un champ actif. L'entrée par l'expérimentation et la pluridisciplinarité peut selon lui participer au nécessaire renouvellement des formes, contours, cadres, écritures et méthodologies des sciences humaines aujourd'hui. Ces retours sont pour nous importants dans cette période d'instabilité et de doute. Toujours au bord des institutions nous nous sentons parfois illégitimes, navigant constamment entre envie de gagner en reconnaissance, et celle d'affirmer notre singularité jouant sur notre côté poil à gratter. Selon Pascal, nous avons déjà des sphères de socialisation de notre recherche et il faut en ouvrir d'autres, sans pour autant chercher à rentrer dans les cases existantes. Il trouve intéressant que nos hypothèses soient mises à l'épreuve du réel via l'expérimentation en situation, avec tant de persévérance. Le travail de réflexivité partagée et d'écriture peut alors se réengager ayant trouvé avec le soutien du PUCA un cadre pour cela.

LA CARTONNERIE EN STAND-BY

Septembre 2015. **La Cartonnerie** se dégrade. Le chantier d'aménagement définitif prévu 6 ans auparavant à échéance 5-10 ans ne sera pas amorcé avant 2020. Au-delà de la mauvaise gestion du site (entretien courant, nettoyage jardinage, gestion des graffitis...) la non coordination des acteurs devient source d'incohérences déconcertantes. La Ville rachète à

39 – « Réseau Ferré de France » devenu en 2015 « SNCF réseau »

RFF³⁹ les garages sous les arches du viaduc. Sans même nous prévenir une entreprise intervient pour démolir l'un d'entre eux, repoussant et fragilisant les bacs de compostage adossés. Le chantier est depuis quelques mois arrêté là. L'arche est devenue rapidement un lieu de dépôt d'encombrants, les bacs sont cassés... Doit-on arrêter le compostage? Nous avons décidé de ne plus intervenir sans cadre. Le **Terrain de jeu** se transforme peu à peu et malgré nous en friche délaissée... Le monde entier se désintéresse-t-il du quotidien des riverains du site? De l'énergie mise collectivement sur ce morceau de ville depuis 5 ans?

Nous avons fait le choix de partir du lieu. Tenir tous les bouts du projet avec une reconnaissance mitigée et en dent de scie demande trop d'énergie. Pourtant les effets de notre projet sont de plus en plus visibles. La fin du laboratoire ne se souhaite pas comme un échec mais comme une issue réaliste qui permet de voir émerger d'autres projets. Cinq ans d'ancrage local, le prototypage d'un outil d'urbanisme, un réseau d'acteurs dense sont autant d'éléments forts de ce travail. Il y a aussi tous les jeunes professionnels qui sont passés par l'expérience Cartonnerie et qui essaient des valeurs et manières de penser la fabrique de l'urbain. Et bientôt, nous irons ouvrage en main raconter cette aventure avec un savant dosage d'espoir et de sens critique. Il est important de donner envie de passer à l'action, sans pour autant nier les difficultés et mettre à jour des dysfonctionnements certains.

TRANSFORMER L'ESSAI

Du côté de notre lieu, le **45 rue Étienne Boisson**, un groupe de collaborateurs a décidé de reprendre notre bail. Même si le projet change (et se détache de l'espace public), ils souhaitent poursuivre la mutualisation des locaux et la dynamique collective. L'invention de nouvelles formes d'organisation du travail nous semblent essentielles et ce regroupement y contribue. Nous gardons un bureau au sein de cette nouvelle structure en attendant de trouver du temps et de l'espace disponibles pour réfléchir à la suite.

L'expérience commune se prolonge encore pour les membres du groupe mais aussi pour nos partenaires institutionnels. La Cité du design s'appuie en partie de notre démarche pour mettre en place son nouveau programme Human Cities. La dynamique insufflée lors du **B.E.A.U.** sur les rez-de-chaussée de la Ville devrait alors se déployer sur d'autres secteurs. L'EPASE souhaite davantage intégrer le design, l'art et les approches sensibles dans ses différents projets d'aménagement urbain. Ils nous commandent notamment un temps de présentation spécifique pour l'ensemble de ses chargés de mission. Stéphane Quadrio est devenu responsable de l'aménagement et donne davantage le ton. L'établissement vient de recruter différentes personnes ayant l'expérience et l'envie d'inclure des démarches de médiation dans les processus de renouvellement urbain. Notre expérimentation commune a contribué à ouvrir des voies nouvelles. Différents appels à projets ont été lancés au début de l'année 2016, renouvelant les formes habituelles et intégrant la dimension médiation et la participation au cœur du travail de conception d'une maîtrise d'œuvre hybride. Peut-être les cadres de la fabrique de la ville vont-ils vraiment bouger et intégrer de nouveaux outils, regards et approches pluridisciplinaires? L'EPASE serait même enclin à penser un cadre d'action pour une nouvelle phase de transformation de **la Cartonnerie**. La Ville déciderait de pérenniser le site comme espace public. Craignant que les investissements ne soient pas réalisés, les élus prônent la mise en place d'aménagements non plus temporaires, mais simples et modulables. Cette nouvelle conjoncture nous permettrait alors contre toute attente de réintervenir à **la Cartonnerie** pour transformer l'essai via un nouveau projet d'aménagement.

RÉVEILLER LA SPHÈRE PUBLIQUE

J'ai pris progressivement conscience en situation de la relation entre espace public matériel et politique (que j'ai pourtant étudiée dans les textes d'Habermas⁴⁰). À travers nos interventions dans les conseils de quartier, notre présence sur le terrain, nos interpellations diverses, notre démarche vient questionner la démocratie locale. Cette perturbation demande aux élus d'expliquer leur positionnement et leur choix, mais aussi d'afficher une pensée de l'espace public. Il me semble très important d'occuper cette place. En effet pour garantir le fonctionnement démocratique, les institutions doivent perpétuellement être mises au travail. Il doit exister des espaces de polémique, de critique, de contre-pouvoir. La pluridisciplinarité, au cœur de notre projet, permet justement de réinterroger sous plusieurs angles les choix concernant les espaces publics, qu'ils concernent l'aménagement, l'animation ou le débat public. Mais si « les approches pluridisciplinaires et transdisciplinaires développent des comportements ouverts, afin d'appréhender la complexité des questions et d'apporter des réponses inattendues, prospectives et innovantes⁴¹ », elles déstabilisent aussi. Pour mettre en place nos expérimentations nous avons trouvé des facilitateurs au sein des institutions qui se sont impliqués, quand bien même à la marge de leur structure. Mais est-il impossible pour un projet comme le nôtre d'être pleinement reconnu dans un contexte institutionnel aussi contraint ?

Il me semble de plus en plus que ces questions sont éminemment politiques. Si la sphère publique ne prend pas conscience des qualités des espaces publics, si les dimensions sensibles sont absentes des choix d'aménagement, si les habitants ne sont pas associés aux décisions, si les espaces de critiques sont étouffés, cela pose question ! Cela permet de juger

des conditions de possibilité de la démocratie participative, du soin à apporter au bien public et à la construction du bien commun. Nous défendons à la fois un espace public vivant permettant l'expression citoyenne et accueillant la vitalité de la ville cosmopolite, mais aussi une manière de fabriquer l'espace public ou de le gérer qui soit plus poreuse, réactive. Nous défendons l'importance d'un fonctionnement politique qui permette des allers-retours plus nombreux entre la société civile, les élus, et les institutions ! Le projet de **la Cartonnerie** s'est construit progressivement dans cette optique : créer un espace de confrontation au réel qui permette le débat, le déplacement des postures professionnelles, l'inversion des rapports, l'invention de nouveaux cadres d'action propices à l'évolution des métiers. Il s'agit alors de réduire les frontières entre les mondes, de créer de la porosité et des espaces de créativité partagés.

L'EXPÉRIMENTATION COMME MOTEUR DES TRANSFORMATIONS URBAINES

Au cœur du projet, nous avons testé une forme de recherche ancrée et impliquée dans laquelle l'expérimentation politique et sociale est centrale. Dans notre société en pleine accélération où se diffusent par copier-coller les modèles de développement, il me semble essentiel de revendiquer le droit à l'erreur et de faire l'éloge du doute. Le Marketing territorial cherche souvent à vendre les bonnes pratiques et à afficher ses réussites avant même de les avoir mises à l'épreuve du terrain. La concurrence entre territoires permet peu le dialogue et la coopération. Les travaux d'experts dès qu'ils inspirent l'innovation et la créativité sont survalorisés. Pourtant le réel est complexe, insondable, mouvant... Il n'est pas toujours aisé de trouver les bons outils et leviers de transformations. Concevoir un projet urbain demande

40 – Habermas Jürgen, *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, rééd.

1988 (1962). Habermas décrit « le processus au cours duquel le public constitué d'individus faisant usage de leur raison s'approprie la sphère publique contrôlée par l'autorité et la transforme en une sphère où la critique s'exerce contre le pouvoir de l'État. »

41 – Mastrolucchi Étienne extrait du site internet <https://masterespacepublic.wordpress.com>

de l'humilité, de la persévérance et de la réflexion. Mais surtout, cela demande d'essayer en s'appuyant sur ses erreurs. Je suis plus que jamais convaincue que les solutions doivent être construites *in situ* par tâtonnement avec des regards pluriels et en s'appuyant sur les outils et ressources locales. Notre aventure transdisciplinaire nous a permis de construire du commun, mais aussi de prendre progressivement la mesure de nos compétences individuelles en allant rechercher appuis et complémentarités chez les autres. C'est une manière de coopérer, de transmettre et de grandir collectivement.

J'aime la philosophie du «step by step» : commencer petit, avancer de marche en marche, ne pas avoir peur de ralentir pour consolider une marche ou amorcer un virage. J'ai assisté à une conférence de Rural Studio⁴² à l'école d'architecture de Saint-Étienne il y a quelques années. Cet architecte passionnant nous a présenté son école d'architecture hors les murs et hors norme qui reconstruit, réhabilite, embellit, transforme un village pauvre perdu au milieu de l'Alabama avec ses habitants. Les étudiants y réalisent leurs projets de fin d'étude en situation : l'un travaille à rénover l'épicerie du village, l'autre à façonner un parc de jeu ou encore à reconstruire une maison après avoir passé de longs moments dans le taudis du futur propriétaire. Rural Studio forme des architectes selon le concept «d'architecte citoyen» dont le rôle social consiste à «cultiver» un territoire. Une belle formulation qui laisse entrevoir une vision du métier humble, ouverte et généreuse ! L'intervenant disait apprendre chaque jour avec les étudiants à l'image de ce «maître ignorant»⁴³ que décrit Jacques Rancière. Ces pédagogies alternatives se retrouvent souvent sur des valeurs communes que je partage : l'autonomie, l'action collective, l'esprit critique, le partage de pouvoir et la mise en capacité des acteurs. Elles mériteraient d'être remobilisées pour mieux préparer les professionnels et faire avancer nos pratiques au fil du temps.

L'expérimentation demande en effet des aptitudes et des savoir-faire : travailler en groupe, communiquer, documenter, réagir à l'imprévu, ajuster son objectif, jouer avec les cadres juridiques... Dans ce type de configuration de projet, l'expérimentation demande aussi une responsabilité partagée, un engagement au-delà de la seule délégation de service, une confiance. Car en fin de compte, l'expérience nous montre que les cadres juridiques ne sont pas forcément des freins et qu'il est possible d'en jouer pour mettre en œuvre des processus inédits et des projets sur mesure. Le plus difficile est surtout d'infléchir les modes de fonctionnement figés et conservateurs, de combattre la résistance au changement des organisations, pour construire une vision commune et partagée. Faire de la ville un **Terrain de jeu** commun, c'est ne pas faire des acteurs politiques les seuls joueurs et les habitants les spectateurs, remettant à la police le rôle d'arbitre. C'est rejouer les places, intégrer de nouveaux joueurs, savoir rester dans les gradins, rentrer sur le terrain, devenir entraîneurs... On ne peut plus donner la responsabilité du dessin de la ville à quelques personnalités réunies en catimini autour d'un coin de table. Ils doivent savoir s'exposer, construire un public, créer des groupes conscients, s'engager dans la transformation d'un territoire en faisant valoir ses ressources et la créativité des hommes qui l'habitent. L'aventure Cartonnerie aura été avant tout pour moi une tentative de créer un **Terrain de jeu** commun pour stimuler l'action collective et la puissance d'agir citoyenne.

42 – Conférence
«De la soutenabilité
architecturale de
Rural Studio» de
Rusty Smith en 2014.

43 – Rancière
Jacques, *Le maître
ignorant : Cinq leçons
sur l'émancipation
intellectuelle*,
Fayard, Paris, 1987.

raconter à 4 voix —

alissone p



ÉPISODE 1

AU COMMENCEMENT SAINT-ÉTIENNE

Depuis plusieurs années, je mène un travail d'observation dans la ville de Saint-Étienne. Dans les dessins ou les films que je réalise, les personnes rencontrées deviennent des personnages et s'incarnent dans une forme de fiction, venant bousculer le réel et le questionner. En quête des lieux et des figures qui construisent l'identité de cette ville depuis son cœur frémissant, j'ai passé beaucoup de temps à dessiner dans l'espace public : les passants pressés, les chibanis assis sur des bordures de trottoir transformés en bancs de fortune, cette religieuse dans une cabine téléphonique, les vendeurs du marché Jacquard, les percées paysagères qui font couler la nature jusqu'à la grand'rue. J'ai arpenté la ville à la rencontre de ses commerçants les plus fascinants, le père Chauvet, Madame Lee, Madame Nuances, Germaine du café Jourgeon ; escaladé les crassiers l'été, l'hiver, découvrant leurs crânes chauves sous les émanations troubles des fumerolles ; ramassé des champignons dans le parc du musée de la mine. Je me suis peu à peu constituée le Saint-Étienne dont je ne pouvais plus me passer, le racontant sans faiblir partout ailleurs, créant la possibilité de son réenchantement à travers un récit palpitant et enlevé, à l'image du bonheur que j'avais à y vivre. Le café vert tenu par deux femmes amoureuses au cœur de Beaubrun, l'amicale bouliste de la rue de Charon juste en dessous du cimetière du Crêt de Roch, le marché de la place Albert Thomas. En somme j'ai consacré du temps à éprouver les repères qui font ressentir ce que peut être « habiter » sa ville, en prise avec l'espace public, essayant de trouver les moyens et les formes pour retranscrire ces expériences. Cet attachement profond au territoire stéphanois est le ferment de ma recherche artistique et deviendra le leitmotiv de mon implication dans le projet de **la Cartonnerie**.

UN TROU DANS LA VILLE

Je côtoie Fanny Herbert depuis deux ans sur un projet de jeu interactif qui couvre le territoire situé entre Carnot et Montreynaud. C'est le Sugoroku, développé dans le cadre de la Biennale Design 2008 par Catherine Beaugrand, une enseignante artiste qui a beaucoup comptée dans mon parcours. Fanny travaille pour l'Établissement Public d'Aménagement de Saint-Étienne sur une mission de préfiguration d'un futur espace public. Elle me recontacte à la fin du printemps 2010 pour me proposer une mission d'observation sur le site fraîchement démoli d'une usine de carton à Carnot. Cette proposition s'inscrit dans la continuité de ce que je développe depuis plusieurs années, et m'intéresse tout particulièrement. Je suis en binôme avec Gaëlle une amie des Beaux-Arts avec qui je vais partir en Palestine dans quelques semaines. Pour Fanny il semble intéressant que nous engagions un travail de documentation des transformations du lieu. C'est l'occasion pour moi de me questionner sur la dimension opérationnelle, concrètement transmissible de ce qui va être produit. De mettre ce qui constitue ma démarche personnelle au contact de la commande, et voir ce qu'il en résultera. Nous imaginons un protocole photographique pour repérer les évolutions du site, ses micro-mouvements, ses matérialités, les dépôts sauvages, les variations de lumière. Nous nous inspirons des protocoles photographiques qu'ont pu réaliser des artistes comme Ed Ruscha avec ses 26 gazoline stations, ou les Becher avec leurs relevés de bâtiments industriels. Leur rapport

au territoire me stimule et à leur manière j'ai envie de travailler la question du répertoire, de traverser la forme du témoignage et de la compilation du réel. Dessiner, photographier, écrire : comment rendre compte de ce trou dans la ville ? Quelle distance tant symbolique que physique trouver dans le cadrage engagé ? Prendre des détails ou l'ensemble ? En macro ou en panoramique ?

Avant cette première expérience institutionnelle je n'avais aucune idée de ce que pouvait bien être l'EPA. Malgré mon cursus dans le Master Espace Public, j'avoue que les cours de politiques publiques ont plus été l'occasion de rêves éveillés, décrochant systématiquement au bout des dix premières minutes, que de véritables outils de compréhension de la fabrique de la ville et de ses jeux d'acteurs.

MENER L'ENQUÊTE À PLUSIEURS

En septembre 2010 je rencontre Laurie Guyot, architecte et Sébastien Dégheil, graphiste. Fanny nous propose de travailler ensemble sur une nouvelle mission rémunérée par l'EPA qui prendrait la forme d'une immersion collective dans le quartier et sur le site de la démolition des anciens cartonnages stéphanois. Nous souhaitons produire en équipe une analyse sensible qui prendra la forme d'un journal mural, c'est-à-dire d'affiches monumentales, à l'échelle du lieu (2000 m²), qui devront raconter notre enquête et faire signe dans l'espace. C'est un moment de créativité intense. Nous poursuivons la mise en place de petits protocoles, qui, aussi vite imaginés sont testés et retranscrits. Il y a une vraie fraîcheur dans la manière de mener l'enquête, une légèreté qui repose sur les compétences de notre équipe. Nous avons tous une solide connaissance du terrain, nous sommes chacun à notre manière très engagés sur le territoire et avons une soif de faire naître des formes en créant une approche singulière du site démolit et de ses environs. Le contourner en partant dans le quartier faire des relevés insolites, le circonscrire en le photographiant depuis les fenêtres des voisins, le désherber tout en constituant un herbier, le raconter en interrogeant les stéphanois sur leur mémoire des cartonnages, le rêver en le transformant en un espace propice aux projections.

En parallèle Laurie et Fanny gèrent le chantier de mutation de la friche en espace public (pour l'instant c'est assez difficile à imaginer car des pelleteuses s'affairent à creuser le sol et à emballer la terre, souillée par des années d'industrie, dans des immenses bâches en plastique). Elles enchaînent les réunions avec les architectes en charge du chantier et l'EPA. Il n'y a presque que des hommes, la seule femme présente en dehors de notre équipe est « assistante ». C'est toujours étonnant de voir Fanny et Laurie évoluer au milieu de ces réunions, entre les commanditaires (pantalon repassé, chaussures cirées, veste fluo sur trench gris) et les ouvriers (pantalon et veste à bande fluo, taches de graisses, traces de terre, casque de chantier) chacun jouant son rôle, avec les codes et les attitudes de rigueur. Je réalise à quel point ces métiers gravitent autour de l'espace public, de la construction, de l'aménagement ont une coloration masculine. J'observe la manière dont ces hommes regardent Laurie qui porte une jupe ou Fanny qui va spontanément poser sa main sur leur épaule en riant d'un malentendu : à travers le langage corporel ce sont déjà des jeux de pouvoir qui s'opèrent.

La marge de manœuvre qui nous est accordée autour de la transformation du site est assez réduite, mais cela ne nous empêche pas de faire des plans sur la comète et de multiplier les scénarios d'aménagement pendant des heures. Un sentiment étrange me traverse, l'impres-

sion de ne pas saisir totalement les enjeux de ce projet complexe par le nombre d'acteurs qu'il regroupe, tout en ayant l'intuition que cette mission à laquelle nous nous affairons collectivement est puissante et d'une certaine manière extra-ordinaire, qu'elle va changer quelque chose tant dans mon parcours que dans le tissu de la ville.

LA VIE À CÔTÉ

En parallèle je fais ma première rentrée d'enseignante d'arts plastiques. Je suis stagiaire dans deux collèges de la banlieue lyonnaise. Fraîchement diplômée des Beaux-Arts, je dois trouver un équilibre financier, et je ne m'imagine pas vivre de missions précaires et trop rares à Saint-Étienne. Cette nouvelle situation professionnelle est assez inconfortable car j'ai l'impression de me laisser glisser dans un consensus mou : être enseignante plutôt qu'artiste à plein-temps. Je doute de pouvoir concilier les deux. Ma place la plus naturelle semble être au côté de la petite équipe qui est en train de naître à Saint-Étienne. À cinq nous testons nos complémentarités, chacun apporte ses compétences dans le cadre offert par le groupe où l'on partage et porte collectivement les réalisations. Cette mission annexe sur le site des Cartonnages stéphanois devient presque prioritaire dans ma vie.

LA MAISON DE JACQUELINE

Nous travaillons dans le rez de chaussée d'un immeuble rose appartenant à l'EPA situé en face du site en transformation. On l'appelle «la **Maison de Jacqueline**» du nom de la précédente propriétaire (dont j'ai longtemps pensé qu'elle avait été expulsée par l'EPA qui souhaitait acquérir son bien). Nous cohabitons avec les ouvriers du chantier, tandis qu'une salle est dévolue à l'atelier hors les murs de l'école d'architecture. C'est un atelier qu'on dit «hors norme» : les étudiants ont un espace de travail en dehors du cocon pédagogique, et finissent l'année en prototypant réellement leurs projets en prise avec le territoire.

À cette étape du projet, la maison de Jacqueline joue un rôle secondaire, presque insignifiant, mais au fur et à mesure de l'aventure elle va devenir un vrai personnage, le contrechamp de l'espace public qu'elle surplombe, et dont elle deviendra une sorte de prolongation, un espace de repli mais aussi de réflexion. Cette cohabitation peu courante : ouvriers, étudiants, architectes, artistes, sociologues, jardiniers, est en fait une préfiguration du laboratoire à venir. La maison de Jacqueline va devenir une pierre angulaire de notre ancrage dans le projet de **la Cartonnerie**. Espace dans lequel nous allons par la suite tester des formes de pédagogie alternative, des rencontres improbables entre des personnes en tous genres, des fêtes plus déjantées les unes que les autres, la création de projets multiples et complexes repoussant les frontières de Saint-Étienne, mais nous n'en sommes pas là.

ASSOCIATION

La question de notre statut finit par se poser et Fanny propose que nous adoptions celui d'association. En tant que coordinatrice de la mission, elle se chargera de faire les démarches à la préfecture. Le statut associatif ne m'évoque rien de précis, je ne sais pas vraiment ce que cela engage. Je n'ai jamais milité ou travaillé, ni même fait du bénévolat dans ce genre de cadre et il me faudra du temps pour percevoir le caractère politique qu'il revêtira dans notre cas. Cette dimension, je la recherchais pourtant antérieurement, lorsque j'ai intégré les

Beaux-Arts. J'aspirais à trouver une forme de communauté de pensée qui pourrait me faire vivre un partage d'expérience et de construction politique. Peut-être est-ce un concours de circonstances, à cette époque rien n'est advenu. C'est entre autre à travers Carton Plein que cela s'est construit petit à petit, dans le faire et de manière empirique. Ensemble nous avons le désir commun de partager des compétences disciplinaires, le besoin d'être en prise avec la complexité d'un territoire en mettant en jeu la double casquette de l'habitant et du professionnel, de construire une pensée de l'espace public en tant qu'espace politique à travers son expérimentation.

ÊTRE ENGAGÉ ?

Tout n'est pas simple dans le quotidien du travail d'équipe. L'action collective et son positionnement au cœur de la cité, balbutiante et fragile (puisqu'en train de naître), fait parfois dissensus au sein même du groupe. Au commencement de l'aventure, notre posture n'est pas encore très lisible car nous sommes en marge des pratiques habituelles, prônant la pluridisciplinarité et la prise en compte des usagers dans le processus de réflexion. Nous sommes en train d'inventer des modes d'actions, des formats de travail, c'est excitant, mais aussi très déstabilisant. Nous sommes sur le fil : à l'articulation entre les aménageurs, la ville de Saint-Étienne et la société civile. Agir sur l'espace public ne va pas de soi, tous les regards sont rivés sur cette grande friche : entre attente des politiques et projection des riverains, notre équilibre est périlleux. Nous passons tantôt pour des « collaborateurs » de l'EPA, tantôt pour des « militants », selon que nos actions soient décryptées par le milieu alternatif punk ou Pascale Pichon directrice du MEP et enseignante chercheuse à l'Université de Saint-Étienne.

NOMMER

En équipe nous nous accordons sur le fait que le lieu pourrait assez naturellement s'appeler **la Cartonnerie**, en hommage aux feu Cartonnages stéphanois. Cela me fait penser à tous ces espaces d'art et de culture qui s'implantent sur d'anciens lieux de travail : usines, ateliers, marchés, tout en conservant leurs appellations d'origines (ou l'art de recycler un patrimoine post-industriel en gardant bonne conscience). Ainsi on va voir de l'art aux Abattoirs de Toulouse ou à la Criée de Rennes, faire une résidence aux Bains Douches d'Alençon, bientôt du théâtre à l'Usine (la nouvelle comédie de Saint-Étienne). Un débat s'engage au sein de l'équipe sur la nécessité de nommer ce lieu. Pour certains cela va figer et anéantir son potentiel de liberté et de rêve : lui donner un nom serait une manière de l'institutionnaliser, et donc de fermer l'imaginaire inhérent à sa vacuité. Nous sommes pris dans un paradoxe né de la collision entre notre position de transformateur et le statut de terrain vague auquel nous nous confrontons. Il s'agit d'évaluer notre pouvoir sur cet espace public en devenir pour se positionner avec délicatesse, sans l'étouffer par de trop grandes intentions. Rester dans la finesse et la ponctuation plutôt que dans le surlignage et la mise en lumière écrasante. Mais nous agissons à Saint-Étienne, et dans cette ville en particulier, le terrain vague n'a pas la même résonance qu'à Lyon ou Paris.

« La relation entre l'absence d'utilisation et le sentiment de liberté est fondamentale pour saisir toute la puissance évocatrice et paradoxale du terrain vague dans la perception de la ville contemporaine. Le vide c'est l'absence, mais aussi l'espérance, l'espace du possible ».

De Solà-Morales
Ignasi, *Urbanité
interstitielle*, in
Inter art actuel,
N° 61, 1995.

Nous nous mettons d'accord sur le nom que va porter notre association Carton Plein (oui ça découle aussi de l'histoire du lieu, et ce qui est intéressant c'est que cela va symboliquement nous associer à lui et colorer la suite de l'histoire). Sébastien a défini l'orange et le bleu comme couleurs emblèmes, il créé une typographie spéciale pour le projet, inspirée de l'esthétique du chantier. Tous ces éléments qui sont au fondement de notre démarche vont nous suivre et faire signe tout au long de l'aventure. Ce sont des formes que nous avons esquissées de manière intuitive mais qui vont se consolider au fil des expériences créant une identité forte et reconnaissable. Orange fluo ? C'est Carton Plein !

« Les anciens s'ouvrirent un chemin dans le monde entier par leur chant. Ils chantèrent les rivières et les montagnes, les lacs salés et les dunes de sable. Ils chassèrent, mangèrent, firent l'amour, dansèrent, tuèrent : partout où les portaient leurs pas, ils laissèrent un sillage de musique. Ils enveloppèrent le monde entier dans un réseau de chants ; et, enfin, lorsque la Terre fut chantée, la fatigue les envahit. »

Chatwin Bruce,
*Le chant des
pistes*, Grasset,
1987.

UN COUP D'ÉPÉE DANS L'EAU

Le soir de l'inauguration il y a la ville de Saint-Étienne, l'EPA, les gens de la Cité du design, quelques visiteurs, des voisins et même l'imprimeur du journal mural, curieux de voir à quel exercice nous nous adonnions. Un petit buffet est installé sous une arche éclairée et les gens importants font leur discours, mais ce soir là personne ne mentionne Carton Plein. Ainsi tout le travail effectué revient à l'EPA qui réalise en quelque sorte une opération de communication par procuration. Leur action revêt le temps d'une soirée une couleur locale et circuit-court, qui redore temporairement leur image souvent dépréciée ici (les habitants réagissant vivement aux opérations de démolitions et aux travaux d'envergure qui obstruent les trottoirs et perturbent la circulation). Il neige, il fait un froid glacial, tout le monde doit avoir le cerveau plus ou moins engourdi, car personne ne réagit. Fanny accompagne les visiteurs vers le journal mural, en proposant des sortes de visites guidées avec tout l'enthousiasme qui la caractérise. Elle explique très bien notre démarche, et paraît avoir un train d'avance dans sa maîtrise des enjeux. Fanny ne semble pas choquée par cette non reconnaissance de notre travail. De mon côté je suis à la fois surprise et outrée par cet oubli que j'interprète comme un geste de mépris.

Longtemps j'ai pensé que le lieu n'avait pas été inauguré et que cette petite fête institutionnelle n'avait eu aucun effet symbolique sur sa naissance. Qu'il était arrivé petit à petit, se métamorphosant tranquillement sous les yeux de tous, comme une mauvaise herbe qui grandit entre deux pavés sans qu'on s'en aperçoive. Petite plante qui deviendra problématique lorsqu'elle ne sera plus déracinable à la main.

APPRENDRE À REGARDER

Après cet événement intense et l'agitation frénétique de la Biennale, toute l'équipe est crevée. L'hiver stéphanois bien rude est là. **La Cartonnerie**, gris sur gris ressemble à la lune, les crottes de chien envahissent le site, le journal mural se décolle emportant avec lui des morceaux de mur. Il y a bien quelques graffitis qui apparaissent, *Ganja mec du square, Et frère*, timides et maladroits ils nous attendrissent. La cage de foot tracée avec la même bombe noire sera une préfiguration des potentiels usages à venir. Fanny rassemble les troupes au début de l'année 2011 pour une reprise du travail autour de l'aménagement de **la Cartonnerie**. Un matin, une montagne de bordures de trottoir arrive sur le site, déposée là par l'EPA qui réhabilite la place Jacquard à quelques pas d'ici. C'est une crise diplomatique, un petit traumatisme, et ma première réaction est vive ! L'EPA ne semble pas comprendre ce que nous tentons de faire ici, ils nous tirent dans les pattes, sabotent l'énergie déployée en entreposant leurs rebuts. Mais, n'étant pas une interlocutrice directe de l'EPA, je ne suis pas tout à fait dans le vrai, et mon impulsivité me joue souvent des tours. En réalité, déposer ces bordures était une manière de contribuer à ce que nous souhaitons développer pour **la Cartonnerie** : la mise en œuvre du réemploi et du circuit-court, à ce détail près que personne ne nous avait prévenu de ce joli cadeau ! Ainsi les règles du jeu ne sont pas claires pour tous les joueurs, et cela restera souvent. Comment communiquer clairement quand il y a autant de personnes impliquées et dans des champs disciplinaires aussi variés ? Nous passerons de longues heures à essayer d'écrire ces fameuses règles du jeu, à les afficher, à les expliquer. Aujourd'hui encore le succès de cette entreprise est difficile à évaluer.

Toujours est-il que la montagne de bordures est là, et qu'il va falloir rebondir. Deux faces lisses, deux faces granuleuses, à bien les regarder elles sont magnifiques. Toutes taillées à la main, elles font parties des matériaux nobles qui ont façonnés nos villes. Extraites de leur trottoir, ces bordures prennent l'allure d'un jeu de Mikado archaïque. Avec une mini-pelle on aurait pu les disperser et créer un jeu énigmatique : Stonehenge à Saint-Étienne. En équipe nous décidons plutôt de réutiliser ces blocs de pierre pour créer des jardinières avec l'aide de Matthieu Benoit-Gonin, le jardinier qui a rejoint nos rangs. Ce « faire avec », cette capacité à s'adapter et à composer à partir du réel est une caractéristique de notre mode d'action. Apprendre à regarder, à considérer les petites choses, celles qui ont fini par disparaître car trop familières, est la première étape de notre processus de travail. Au-delà de ce « faire avec » il s'agit de secouer les choses en présence, de les saisir à bras le corps pour permettre leur possible réenchantement.

CE N'EST PAS DE « L'AMÉNAGEMENT »

L'épisode deux correspond à une seconde phase de transformation du site. Notre association est sollicitée par des étudiants de l'école d'architecture qui aimeraient organiser une partie de leur festival Musitecture sur **la Cartonnerie**. Laurie se ressaisit de cette proposition en esquissant la possibilité de faire construire une scène qui pourrait ensuite rester comme un ouvrage structurant du lieu. Quand elle parle de notre travail, Laurie soutient que les actions de Carton Plein ne relèvent pas de l'aménagement dans le sens où elles sortent des schémas

classiques (avec dessins, détails, maîtrise d'œuvre, entreprise, suivi de chantier, etc.). Cela me fait réagir intérieurement et m'aide à comprendre les enjeux de notre projet à travers un autre prisme. Par exemple Laurie s'évertue à tout concevoir en réversibilité car le site doit être reconstruit à court terme. Depuis sa posture d'architecte elle tient tout un pan technique, pratique et opérationnel qui, bien qu'il m'échappe complètement, est absolument indispensable à la réussite de nos actions. Dans notre cas il semble important de réfléchir aux mots que nous utilisons au quotidien car ils sont teintés de sens, véhiculent une certaine idée de la manière dont la ville se construit traditionnellement. C'est probablement la raison pour laquelle nous avons rapidement inventé des termes afin d'enrichir le vocabulaire existant, développer notre identité propre et ainsi parler de nos méthodologies ! Des mots colorés, des acronymes rigolos, des expressions excentriques pour dire l'univers de recherche et d'action qui constitue Carton Plein.

Pour réaliser cette **Scène-sol** (voici un terme inventé !) nous décidons d'utiliser la suite du budget de l'EPA que Laurie et Fanny avaient pris soin, dès le début, d'échelonner dans le temps pour accompagner les différentes transformations de ce site voulu toujours changeant. En parallèle Sébastien propose de réaliser une fresque sur le grand mur pour poursuivre la dynamique signalétique : cela relance le débat autour de l'identité du lieu. Finalement on écrit « **la Cartonnerie** » sur le mur : ça y est le cap est franchi. La fresque de Sébastien est magnifique, toujours dans cette idée de développer le vocabulaire du chantier, elle est constituée d'une série de panneaux peints en 3D qui ont chacun leur usage. Ainsi la fresque compose avec la matérialité pré-existante du mur, ses différentes tonalités de gris, et plutôt que de le recouvrir vient subtilement jouer avec lui. Quand je regarde les personnes évoluer devant cette fresque un glissement s'opère entre réel et fiction. Ce décor donne aux visiteurs l'air de déambuler dans un dessin animé, de sortir d'une case de bande dessinée. L'effet est saisissant : l'ambiance du lieu est toute bouleversée ! Le site est de plus en plus beau, accueillant et hospitalier. Il est maintenant repéré par de nombreuses populations différentes, des nounous, des boulistes, des étudiants qui viennent pique-niquer, des enfants, des jeunes qui se retrouvent le soir, chaque moment voit son lot d'usagers défiler. **La Cartonnerie** fait partie des espaces publics vivants et institués de la ville.

OÙ EST CE QU'ON JOUE ?

En parallèle, nous commençons à nous intéresser à la question du jeu (il me semble que dans la commande de l'EPA il y a la création d'une aire de jeu pour **la Cartonnerie**). Très rapidement cette dimension me passionne. Ayant grandi à la campagne mon imaginaire de jeu est très lié aux grands espaces, à la matérialité sauvage de la nature, la terre, le bois, l'exploration, la fabrication de cabanes. Aussi la capacité à jouer en ville, autant pour l'enfant que l'adulte me fascine. Comment pratique-t-on l'urbain de manière ludique ? Cette question est particulièrement intéressante car elle soulève l'intégration du jeu dans la fabrique de la ville et sa prise en charge par les pouvoirs publics. Cela induirait qu'on ne peut jouer que sur ce qui a été dessiné et conçu pour, or à **la Cartonnerie** nous observons justement des pratiques ludiques très variées. Sans aire de jeu traditionnelle les enfants s'amuse, mais leurs parents réclament des infrastructures adaptées. Paradoxe ? Nous partons donc en équipe à la découverte de l'offre de jeu proposée par la ville de Saint-Étienne pour pouvoir réfléchir

sur le cas de **la Cartonnerie**. Ensuite nous organisons une expérimentation le temps d'une après-midi : il y a des enfants du quartier, des voisins, quelques amis et sympathisants. Nous testons le fait de pouvoir rendre autonomes les participants : qu'ils réussissent à créer leur propres règles, leurs propres dispositifs ludiques, parce que nous ne voulons pas nous résigner à l'installation d'une aire de jeu stéréotypée, prédéfinie sur catalogue. Nous sortons des tas d'affaires sur le site, du bois, des pneus, des tissus, des cartons, etc. Au départ la surprise est entière, l'émulation de la nouveauté opère, mais très rapidement les enfants abandonnent ce qu'ils ont commencé et attendent qu'on fabrique pour eux. Ils se positionnent en consommateurs plutôt qu'en acteurs, trop conditionnés par un environnement normé et codifié.

Charlotte Nordmann,
Liberté surveillée,
Anthologie Aires de jeux d'artistes, infolio, 2010.

« On se prend parfois à rêver d'une ville où les aires de jeux ne seraient pas nécessaires. Dans une ville habitée, où les adultes investiraient les lieux publics, y resteraient, y parleraient, y feraient des choses, dans un monde où l'espace ne serait pas partout privatisé, et organisé autour du transport automobile, où la ville serait assez pénétrée par la nature pour permettre aux enfants d'y trouver matière à manipuler, à découverte et à construction, où il n'y aurait pas besoin d' « aires de jeux ». »

Dans l'équipe je sens que tout le monde est plutôt joueur, il y a une vraie connexion avec la force créatrice de l'enfance. Néanmoins le côté bordélique de l'après-midi est déstabilisant et interroge la notion de participation habitante en révélant la nécessité d'être vraiment outillée pour la faire advenir. À travers cette action anodine c'est toute la mécanique de la construction de la citoyenneté qui est questionnée. Amener les habitants à devenir acteur de leur quotidien ne va pas de soi, et les embarquer dans nos réflexions et nos recherches sur la possibilité de développer différemment sa ville non plus. Un vrai débat se met en place au sein de l'équipe. Nous sommes d'accord pour dire que notre présence envahissante sur le site a repoussé certains usagers qui n'ont pas osé venir. Se pose donc la question de notre légitimité à débrider l'espace. Comment gérer notre présence au site et évaluer notre impact sur ses usages ? Cela participe aussi d'un amalgame qui nous colle à la peau : « **La Cartonnerie** appartient à Carton Plein ». Or **la Cartonnerie** est bien un espace public, c'est-à-dire un espace qui n'appartient à personne en particulier pour pouvoir être utilisé par tous. Apparaît ici la fragilité de la définition d'un lieu dont le statut peut déstabiliser et être incompréhensible : « temporaire, expérimental, au paysage toujours changeant ». Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire pour un habitant lambda, dans un contexte de quartier paupérisé, en bordure de boulevard urbain, poche nécrosée (expression inventée par Victor Levy et Denis Delpire, nos camarades belges, lors de leur première venue à Saint-Étienne) entre le centre-ville et le tout nouveau quartier créatif ? **La Cartonnerie** est une grande friche vide, dépourvue des codes traditionnels de l'espace public (bancs en bois, aire de jeu, sol en caoutchouc) Tout ici est différent, et notre action est de faire que cette différence devienne un atout, une force. Cela nécessite un vrai travail de médiation avec la population : parler, rencontrer, expliquer nos choix. Par exemple ce sol en stabilisé : il peut apparaître pauvre en terme de qualité de revêtement, mais justement, le fait qu'il soit malléable, que les enfants puissent le creuser, le modeler, en fait un matériau noble en terme de créativité et d'emprise sur la ville.

ÊTRE ENGAGÉ II

On entend parfois dire qu'on est une association de «bobo intellos». Une partie du milieu associatif stéphanois continue de nous regarder d'un sale œil, avec pas mal d'a priori, probablement du fait de notre positionnement revendiqué, à l'articulation entre les acteurs institutionnels de la fabrique de la ville et la société civile. Cette oscillation, et cette difficulté à définir nos actions depuis l'extérieur tient au fait que nous sommes en train d'inventer et d'affirmer des formes excentriques. La dimension politique et militante propre à notre projet n'est pas là où on pourrait l'attendre. Nous avons choisi d'expérimenter la possibilité de travailler avec l'EPA et la ville plutôt que contre. Cela demande de développer une forme de pédagogie pour réussir à emmener ces acteurs institutionnels dans nos modes de penser la ville et l'espace public; avec tous les échecs et incompréhensions inhérents à la collision de modes de pensée et d'agir, mais aussi avec tous les déclics et la confiance qui ont ouvert la voie à des expérimentations extraordinaires. C'est la posture politique que nous avons décidé de porter et de construire avec Carton Plein, sur le projet de **la Cartonnerie**. Sans ce cadre d'action qui nous offrait la possibilité d'expérimenter cette posture de médiateur, d'articulateur, nous aurions envisagé les choses différemment. Probablement certains d'entre nous auraient poursuivi leur engagement dans divers mouvements alternatifs stéphanois, développé leur côté pirate, travaillé les actions coup de poing, les affichages sauvages très présents sur les murs de Saint-Étienne, les événements de soutien aux squatts. Dans notre aventure il s'agit de rester lucide et de ne pas se faire manipuler ou instrumentaliser. Mais tout l'intérêt du projet de **la Cartonnerie** réside bien dans ce positionnement politique qui, tout en permettant de développer un regard critique sur les institutions partenaires, nous a permis de réaliser concrètement des choses tout contre elles et de voir les lignes des grands projets urbains dans lesquels nous nous sommes inscrits se plier, légèrement, très légèrement, mais tout de même s'infléchir de quelques centimètres, c'est déjà beau !

« () pour changer la ville, il faut nécessairement exercer un pouvoir collectif sur les processus d'urbanisation. La liberté de nous faire et de nous refaire en façonnant nos villes est à mon sens l'un de nos droits humains les plus précieux mais aussi les plus négligés. »

Harvey David,
*Le capitalisme
contre le
droit à la ville,
Néolibéralisme,
urbanisation,
résistances,
éditions
Amsterdam, 2011.*

EXPÉRIMENTER L'EXPÉRIMENTATION

Nous avons réussi à négocier avec la ville et l'EPA l'installation du module de jeu conçu par les étudiants de l'atelier **Hors les murs**. La structure est très belle, ses conditions d'existence sont liées au statut du lieu : sa qualité expérimentale et la veille que nous réalisons sur le site. Au cours de l'été cette structure, au-delà d'être un véritable **Terrain de jeu**, devient un outil d'observation des usages. C'est réellement passionnant de voir les enfants l'utiliser et petit à petit la démonter pour fabriquer d'autres choses : des tremplins, des cabanes. Le fait même que ces jeunes usagers puissent la modifier participe d'un partage de la créativité. Les garçons terribles en font un perchoir, sorte de navire échoué sur un banc de sable et s'approprient complètement le site. Ce projet raconte à sa manière le pouvoir et l'intérêt d'être dans l'expérimentation. Cette installation de jeu découle d'un processus de création qui l'inscrit dans un lieu. Sa forme est le résultat d'un travail de terrain prenant en compte les problématiques d'usages, d'usagers, d'espace, de temporalité, de matériaux, etc. Mais

cette proposition n'est pas un aboutissement en soi, puisqu'elle va elle-même s'inscrire dans un nouveau processus de transformation, se déconstruire pour modifier le paysage du lieu et ses usages, et potentiellement se réinventer pour donner corps à de nouvelles formes. Ainsi **la Cartonnerie** devient petit à petit le lieu propice à l'expérimentation du processus et à la mise en mouvement de l'espace qui se reconstruit en permanence sur lui-même.

À L'AUTRE BOUT DE SAINT-ÉTIENNE

Le film que j'ai tourné en Palestine avec Gaëlle, «À l'autre bout du paysage», est projeté à **la Cartonnerie**. La programmation du film en plein air est l'occasion de tester une autre configuration du lieu : un écran est installé sur le pignon, nous sortons toutes les chaises et les bancs, de nombreuses personnes viennent assister à la séance, dont Amal et sa famille. C'est un moment très intense pour nous. Amal est une femme palestinienne exilée à Saint-Étienne qui a participé au film. Depuis notre retour de Palestine nous étions à la recherche d'une personne à même de faire la traduction des images et des entretiens réalisés sur place. Nous avons besoin d'un interprète. De fil en aiguille, menant l'enquête, nous avons découvert l'existence de quelques exilés palestiniens à Saint-Étienne. Il s'est avéré que plusieurs d'entre eux travaillaient dans des stations essence de la périphérie. C'est un périple qui s'est dessiné : de station en station, un nom griffonné sur un papier, on nous renvoyait de Total à Esso, d'Agip à BP. Nous avons fini par trouver Amal, biologiste de formation, en haut du boulevard du 38^e régiment d'infanterie, caissière d'une station essence qui n'existe plus aujourd'hui. Elle a tout de suite accepté notre proposition, permettant ainsi au film d'advenir. Projeter «À l'autre bout du paysage» sur **la Cartonnerie**, avec Amal, sa famille, ses amis, a créé la possibilité de rendre visible dans l'espace public une certaine facette de la ville : sa pluriculturalité. C'était une manière de rendre tangible ces liens qui se sont créés entre l'ici et l'ailleurs à travers des rencontres et mettre en lumière ces fils ténus, tendus entre Saint-Étienne et Der Amar, Abat Jaber, Shuafat en Palestine. Cette question de la ville cosmopolite deviendra dans quelques temps une pierre angulaire de notre travail de recherche.

Corentine rejoint nos rangs, elle est un nouveau prisme dans notre équipe. Venant du milieu de la médiation culturelle et du montage de projet elle apporte ses compétences d'urbaniste pirate.

PRENDRE DU RECUL

C'est l'été 2011 à Saint-Étienne. Comme chaque année la ville far west se vide. Les tumbleweed poussés par le vent dévalent la grand'rue tandis que les personnages emblématiques, habituellement noyés dans la masse, jouent de manière estivale le premier rôle. Je pars en résidence à Charleroi, une ville aujourd'hui très pauvre, qui a laissé derrière elle ses mines fermées et ses usines rouillées sur des centaines de kilomètres. Même si Charleroi n'est pas encore engagée dans une reconversion aussi affirmée que Saint-Étienne, le rapprochement entre les deux villes est déroutant : les passerelles spatio-temporelles entre ces deux cités ouvrières sont ouvertes. Pour cette résidence la dimension du jeu comme manière d'être à la ville s'est imposée naturellement. Prolongation directe des questionnements qui nous traversent à **la Cartonnerie** ce prisme m'a permis de capter l'identité de cette ville

tout en guidant mes déplacements. Comment les enfants et les adultes composent-ils avec ces espaces de friches industrielles omniprésents? Comment dans cette ville, au contexte urbain bien particulier, s'inscrivent ces espaces de jeux génériques, identiques à ceux d'autres villes dont les réalités sont pourtant si différentes? C'est une véritable connexion avec la recherche de Carton Plein qui s'opère, recherche que je me réapproprie dans mon travail personnel. Partir arpenter une autre ville, découvrir ses interstices, écouter la manière dont elle se raconte, comprendre comment elle se pratique, voici les prémices d'un film à venir. Les images et les entretiens seront réalisés en deux semaines d'immersion, intenses et fortes en rencontres. C'est l'esquisse d'une méthodologie de travail qui a grandi avec l'expérience de **la Cartonmerie** et qui va continuer de m'habiter : arriver dans un lieu, partir marcher avec ma caméra, m'arrêter, discuter, faire des images en connivence avec des personnes qui se font passeurs sur un territoire. Partir à Charleroi questionner l'identité de la ville et le jeu dans l'espace public a été l'occasion de prendre du recul sur les expériences stéphanoises. Faire un pas de côté pour mieux y revenir.

ÉPISODE 3

EXPÉRIMENTATION ET PÉDAGOGIE

À la rentrée 2011, Sébastien quitte la ville : il part s'installer à Toulouse mais souhaite continuer à s'investir dans le graphisme de l'association. Gaëlle quitte le groupe, elle est trop en désaccord avec ses propres convictions politiques. Laurie s'éloigne aussi du projet car elle souhaite réaliser sa HMONP (sixième année d'architecte). De l'équipe initiale ne reste plus que Fanny, Corentine et moi. Les forces vives sont éprouvées. Nous décidons, pour sensibiliser les publics, de travailler avec les écoles du secteur et les universités de la ville. Plusieurs projets s'enclenchent ou se poursuivent avec l'École nationale supérieure d'architecture de Saint-Étienne (ENSASE), l'École supérieure d'art et design Saint-Étienne (ESADSE), le BTS design Honoré d'Urfé. C'est une période un peu difficile car je me sens déconnectée de la création plastique et de la fabrication concrète. Notre énergie se porte ailleurs, nous inventons les cadres d'actions qui permettent à d'autres (étudiants, enfants, enseignants) de créer des modules de jeux, des formes graphiques, ou des temps d'expérimentations pédagogiques sur l'espace de **la Cartonmerie**. C'est à la fois frustrant et riche : tout en étant éloignée de l'action, j'apprends énormément de ces différentes rencontres. Nous sommes en train de développer un pan important de notre recherche : la pédagogie.

«Enseigner ce qu'on ignore, c'est tout simplement questionner sur tout ce qu'on ignore.»

Ce n'est pas toujours simple et valorisant car notre positionnement n'est pas très stable et notre légitimité à agir sur **la Cartonmerie** pas toujours bien suivie et comprise par la ville. De plus la dimension expérimentale, inhérente à une prise de risque, n'est pas toujours simple à défendre. Il faut alors accompagner ce projet qui se complexifie considérablement et se mettre en jeu avec les nombreux acteurs qui se connectent et qui ont chacun leurs intérêts à défendre. Notre intervention à Bruxelles lors d'un workshop que nous animerons en mars 2012 à l'École d'Architecture de La Cambre Horta nous permettra de réinvestir ces

Rancière Jacques,
*Le maître ignorant :
Cinq leçons sur
l'émancipation
intellectuelle,*
Fayard, 1987.

recherches pédagogiques mais aussi de découvrir un autre fonctionnement. La possibilité d'une connivence forte avec le gouvernement qui, à Bruxelles, prend à bras le corps la question du jeu dans l'espace public et l'implication des universités comme source de créativité. Et surtout, ce qui bouleversera durablement nos modes d'action : la rencontre avec Victor Levy et Denis Delpire, leur manière d'enseigner et d'aborder l'architecture et la ville.

QUI DÉCIDE POUR LA CARTONNERIE ?

L'association Poto Carrés souhaite organiser un contest de graf sur le site de **la Cartonnerie**. Ils s'étaient tout d'abord adressés à l'EPA qui les a naturellement renvoyés vers nous. Ma première pensée : encore un coup foireux de l'EPA ! C'est un nouveau quiproquo qui s'engage autour des aspirations des uns et des autres pour **la Cartonnerie** : ce qui est perçu comme une opportunité par l'EPA ne l'est pas forcément pour nous. Une polémique s'installe au sein du groupe : faut-il ou ne faut-il pas accueillir ce festival ? Est-on légitime pour statuer, sachant que **la Cartonnerie** est un espace public qui ne nous appartient pas et sur lequel nous n'avons pas vocation à faire de la programmation ? Ma première réaction est de penser « non il ne faut pas les accueillir » car le graffiti est une pratique connotée, un langage qui est associé à la friche, au délaissé urbain, or ce que nous essayons de faire pour **la Cartonnerie** c'est bien de sortir de ce registre. La démarche que nous défendons est l'agir *in situ*, tel que Buren a pu le conceptualiser, c'est-à-dire d'intervenir et de penser des formes à partir et dans le sens de ce qui est préexistant, avec les usages et les problématiques du lieu. Mais nous sommes liés à la nécessité de créer un paysage en mouvement, en lien avec la commande de l'EPA. Voir apparaître une nouvelle fresque sur les murs semble en adéquation avec cette dynamique. Finalement, nous arrivons à un consensus mou : nous accueillons le festival en essayant de poser quelques conditions. Nous passons beaucoup de temps avec les organisateurs à essayer de leur expliquer notre démarche. En vain puisque le résultat s'avère être aux antipodes de tout notre processus de sensibilisation : une accumulation de petites « œuvres » sans relation les unes avec les autres et sans rapport avec le lieu. Les règles du jeu fixées d'un commun accord ne fonctionnent pas non plus, puisque tout au long de l'événement les organisateurs s'évertuent à grappiller et grignoter les espaces que nous souhaitions conserver tels quels. L'investissement du lieu par les graffeurs, très nombreux, en force sur le site, le transformant à la vitesse grand V crée un moment de violence pour l'équipe, mais aussi pour certains habitués des lieux. La journée se termine mal, les enfants, habituellement associés aux événements se sentent spoliés, certains essayent de voler des bombes aux graffeurs, qui se mettent alors à les poursuivre, entraînant la descente des grands frères. Nous échappons de justesse à une bagarre générale. Evidemment nous tentons de temporiser, de calmer les esprits, de parler aux usagers que nous connaissons. Je me demande aujourd'hui si jouer toujours le consensus de l'apaisement est une bonne chose ? Si nous les avions laissé se foutre sur la gueule, peut-être les organisateurs auraient-ils réfléchi à leurs modes d'interventions ? Peindre, transformer les espaces a un impact fort sur la vie des gens qui les vivent au quotidien. Mais cette dimension n'a pas été prise en compte par les Potos carrés qui ont eu du mal à évaluer la portée d'un tel événement sur un espace public, trop habitués à peindre cachés derrière des usines désaffectées ou de manière vandale.

Dans la tradition underground et rebelle inhérente à la pratique du graffiti, je me questionne sur l'intérêt de venir s'afficher sur le terrain glissant de la récupération et de l'instrumentalisation politique et institutionnelle. Il y a ici un contresens politique de fond qui s'incarne dans le petit événement vécu à **la Cartonnerie**, et qui marque une dilution des repères. Beaucoup de gens adorent les graffitis. Tout ce potentiel «subversif» canalisé et intégré à l'aménagement urbain, ça fait vibrer, et l'EPA en première ligne (ils iront même jusqu'à publier le travail d'Ella et Pitr, petites stars locales du graffiti stéphanois). Le vocabulaire du graffiti est beaucoup plus efficace et reconnaissable que les propositions que nous pouvons faire, qui au lieu de surligner se contentent d'accompagner, de faire advenir, de révéler le plus en délicatesse possible et en attention.

C'est une page qui se tourne à **la Cartonnerie**. Sébastien est déçu par la nouvelle allure du site et la disparition de sa fresque. Certains graffs sont très violents, les usagers sont choqués. Survient alors ce à quoi personne ne voulait croire (et surtout pas moi!) : la colonisation des murs par les autres graffeurs de la ville! **La Cartonnerie** est devenue LE spot de graffs de Saint-Étienne. Avant l'événement Poto Carrés, il n'y avait jamais eu aucun graff sur les murs monumentaux de cet espace public. C'est dire à quel point l'activité des graffeurs locaux est limitée et contrainte à des lieux déjà repérés. Aucun d'entre eux n'avait eu l'audace de venir s'afficher à **la Cartonnerie**!

Nous avons négocié avec l'EPA qu'ils repeignent après l'événement, cela prendra des mois et des mois. Suffisamment longtemps pour institutionnaliser **la Cartonnerie** comme lieu incontournable du graffiti à Saint-Étienne.

HERVÉ DIT RÉAN FÉLINE, UN NOUVEAU CAMARADE DE JEU

Il est de ces nombreux personnages qui peuplent le film de Saint-Étienne. Ces présences légèrement décalées qui colorent et font l'humanité de cette ville. Travelling sur le boulevard urbain : enchaînement d'une station essence, d'un bâtiment de verre et de béton, une vieille dame accrochée à une poubelle fait une pause, derrière elle un graffiti dit «laisser les murs propres», le feu est vert, le paysage continu de défiler, un grand mur d'enceinte en mâchefer, là un homme grand court, il tient à bout de bras un immense carton peint de motifs chamarrés qu'il semble utiliser comme des ailes, il décolle, s'élève dans un bon, puis disparaît, happé par les bosquets de la maison de retraite de Jacquard.

C'est Réan Féline, il expérimente, il cherche son public.

AILLEURS EST ICI

En juin 2012 nous accueillons la fête de Mayotte sur le site de **la Cartonnerie**, c'est l'occasion pour cette communauté de sortir des gymnases de la périphérie pour valoriser et faire découvrir leur culture sur la place publique. C'est un moment particulièrement émouvant : **la Cartonnerie**, espace public bigarré, un peu étrange, assez indéfinissable devient propice à accueillir ce genre de manifestation, miroir de la pluriculturalité de Saint-Étienne. La maison de Jacqueline est transformée : au milieu des effluves de bananes frites et d'épices, des enfants s'amuse tandis que leurs mères se préparent à rejoindre l'espace public, maquillées et coiffées. Sur la **Scène-sol** des danses rituelles se succèdent. Les femmes sont alignées par ordre de taille, elles portent les mêmes robes traditionnelles, répétant des gestes ancestraux

au son de la musique. Assise non loin de là, une femme porte un pagne brodé où les motifs fleuris côtoient un motif François Hollande. Alignés le long du grand mur, des petits stands permettent aux visiteurs de découvrir la vie à Mayotte, de tester des masques de beauté aux relents de bois de santal. À l'arrière plan, sous une tente sensée les protéger du soleil, l'équipe de foot des 13-16 ans s'est entassée pour déguster un plat traditionnel. Le stabilisé prend des airs de plage, le klaxon du train résonne tout à coup comme la corne de brume d'un bateau. Cette après-midi à **la Cartonnerie** est un voyage : c'est le dépaysement en bas de chez soi.

ÉPISODE 4

UNE AGENCE DE VOYAGE IMPROVISÉE

Depuis la rentrée de septembre 2013 nous travaillons sur **Parcours de jeu**, un projet d'envergure qui aura beaucoup de visibilité lors de la Biennale du design. Deux groupes de jeunes designers et graphistes sont en résidence dans notre structure pour réaliser des installations ludiques dans le quartier. Il semble nécessaire d'inventer un dispositif qui permettra de faire le lien entre leurs réalisations disséminées de rues en rues, tout en faisant signe au milieu du foisonnement de propositions qui vont voir le jour lors de la Biennale. Ainsi, pour accompagner leur travail in situ, nous créons l'univers de l'Agence de voyage. La première performance est quelque peu improvisée car nous n'avons pas beaucoup de temps pour anticiper les choses. L'équipe se met en scène de manière plus ou moins spontanée, l'appréhension est grande car nous nous aventurons en terre inconnue, repoussant les limites de nos champs disciplinaires. Le dress-code est simple et efficace, jupes noires, talons, vernis à ongle, casquettes de pilotes achetées sur internet, rouge à lèvres, et pour harmoniser l'ensemble je découpe des foulards dans un tissu orange. L'équipage est prêt, Réan Féline, notre chef de bord est parfait dans son rôle. Pour nous entraîner un peu nous partons faire des actions pirates dans les salles d'exposition de la Cité du design. Petit à petit chacun glisse dans son personnage, les tenues y sont pour beaucoup et nous permettent de nous identifier à Brenda, Kelly, Alyson, et Laura nos doubles hôtes de l'air. La gestuelle, les codes, le langage, tout se met en place avec un naturel déconcertant. Armées de mégaphones nous faisons des annonces pour les prochains départs de la croisière que nous avons imaginée à travers le quartier. Les visiteurs sont séduits par ces apparitions incongrues, ces perturbations inattendues du déroulé de leur journée. Nous en détournons un certain nombre des billetteries de la Biennale pour les emmener visiter les méandres du quartier Jacquard qui prend soudain des airs de côte méditerranéenne. Slogans percutants, jeu de mots, reprise du contenu du projet, tout se mélange dans une joyeuse déambulation où nous ne manquons pas d'arroser chaque espace inauguré. Nous sommes en train de tester une autre dimension du jeu, une nouvelle manière de l'aborder à travers la performance physique et le jeu d'acteur. Nous expérimentons une nouvelle approche très stimulante qui nous permet de faire se rencontrer lors de cet événement des visiteurs lambdas, les représentants de la Cité du design, l'EPA Un mélange des genres qui nous plaît particulièrement : Vous rêvez de rêver ?

« () les opérations imageantes sont des opérations venant d'une énergie désirante, fictionnelle, qui se met au service d'un monde autre, sans que l'on sache nécessairement à quoi ce monde ressemblera. A qui demande : « qu'est ce que vous proposez d'autre ? », nous pouvons répondre qu'il est justement de la nature de la création donc de tout événement de ne pas être prévisible, d'être un saut comportant les risques de l'inconnu. Mais ce saut peut être orienté, il a le droit de désigner, d'indiquer son horizon. »

Mondzain
Marie-José, *Le courage des corps*, Revue *De(s) générations* n°24, corps, postures, procédures, 2016.

JAMAIS PERDANT

Les visiteurs peuvent se rendre de manière autonome dans le quartier à la recherche des installations des designers grâce à un jeu de piste que nous avons conçu sous forme de dépliant. C'est à la fois un jeu, à la fois un outil de communication sur le projet, bref un objet multifacette comme nous en avons l'habitude ! Sauf que juste avant l'inauguration de la Biennale nous recevons les dépliants et réalisons trop tard qu'il manque le logo le plus important : celui de la Biennale ! De quoi s'attirer les foudres institutionnelles sur plusieurs générations ! Mais c'est sans compter les ressources inépuisables de Carton Plein : ni une ni deux nous faisons fabriquer un tampon avec le logo Biennale du Design oublié et nous tamponnons 2 000 dépliants à la main ! C'est une petite usine de tamponnage stéphanois qui se met en place dans le bureau, une course de relais improvisée qui fait basculer une situation critique en un moment intense de rigolade.

DÉJOUER LA CENSURE

L'agence de voyage et son côté loufoque nous aura aussi permis dans ce projet d'aborder la censure de la ville que nous avons dû encaisser le lendemain de l'inauguration de la Biennale. En effet les phrases inscrites sur un mur le long du boulevard urbain, extraites d'entretiens réalisés lors de l'immersion des designers, ont été karcherisées par les services techniques. Alors que nous travaillons main dans la main avec la Ville, la Cité du design, et l'EPA depuis plusieurs mois, les informations ne sont pas remontées jusqu'au cabinet du maire. Il nous semble alors plus que nécessaire d'engager un travail de médiation, tant pour les designers, très affectées par l'incident, que pour le public, en réparant symboliquement la disparition. L'agence de voyage est parfaite dans ce rôle. Les phrases sont remises en scène lors des marches urbaines. Réan Féline, en capitaine digne et solennel, fait résonner les mots disparus dans la ville depuis le trottoir d'en face. Écouter cette absence devient extrêmement émouvant. Ces phrases anonymes soudainement révélées puis, plus soudainement encore, anéanties par les karchers de la mairie, prennent une dimension précieuse et délicate. Le public est silencieux, seul persiste le bruit des voitures sur le boulevard urbain.

Il semble intéressant de se questionner sur le processus de traduction opéré à partir du matériau brut « entretien ». Comment ces designers sont-ils passés du travail de terrain, d'enquête, à la forme finale d'œuvre, exposée aux yeux de tous ? Et c'est tout l'intérêt et la difficulté de ce projet en particulier : travailler une matière sensible et complexe, la parole habitante. Extraire une citation induit un travail de coupe et amorce déjà une forme de disparition. Livrer un extrait comme une forme autonome pose la question de l'appauvrissement : fait-il toujours sens hors de son contexte ? Il est alors légitime de se demander si ces phrases ont été

reçues dans la complexité de pensée à laquelle elles appartenaient ? Cette forme imaginée, issue d'une soustraction, était-elle la meilleure manière de parler de la richesse des données collectées lors de l'immersion ?

UN FORMAT POUR « FAIRE ENSEMBLE »

Au début de l'été, nous imaginons un format d'intervention que nous nommons **Tous Dehors!**, c'est un cadre qui nous permet d'inviter des complices à travailler avec nous autour d'une problématique ciblée, ici les abords de la médiathèque de Carnot, voisine de quelques arches. Sans pression extérieure et sans enjeu institutionnel (puisque nous n'aurons pas la subvention de la ville escomptée pour cet événement), je sens l'équipe beaucoup plus relâchée que lors de la Biennale. Cela débride la créativité et favorise l'expérimentation. C'est un moment d'émulation collective très intense, où nous inventons des méthodologies de travail qui persisteront longtemps après. Nous arrivons à coupler une reprise des données déjà collectées avec des petites expérimentations qui se déploient depuis **la Cartonnerie** jusqu'à la médiathèque, alimentant en direct le travail de réflexion. Chaque participant trouve assez naturellement sa place, entre les bibliothécaires, les passants, les enfants du quartier et notre équipe élargie, c'est un grand moment de partage et de plaisir. Sans financement dédié nous travaillons avec les matériaux en présence : des livres issus du désherbage dans les rayons, les restes de tasseaux et de scratches utilisés lors du workshop **Viaduc Fertile**, des tissus récoltés au marché jacquard. Passés entre les mains de notre équipe ils participeront à révéler les potentialités du pourtour de la médiathèque.

MONTÉE EN PUISSANCE

L'épisode 4, avec les projets « **Parcours de jeu** » et « **Viaduc Fertile** », dans la complexité d'acteurs, de lieux et d'énergie qu'ils ont engagé, caractérise la montée en puissance de notre projet associatif. Pour moi cette année marque un véritable changement d'échelle dans le type de projets menés. Un changement d'échelle pas vraiment anticipé et pour lequel nous n'avons pas forcément réussi à consolider l'équipe, humainement et financièrement. Humainement parce que nous sommes entourées de jeunes professionnels, en formation post-étude ; et financièrement parce que les filles n'arrivent pas à se tirer un salaire à la hauteur de leur investissement. Cela crée des temporalités de projet très lourdes, avec des phases de découragement où porter l'ensemble devient difficile. Mais au final, il y a toujours un moment de grâce qui pointe lors de la restitution publique, qui va galvaniser autant les participants que l'équipe. Cette apothéose, avec l'ivresse qu'elle distille longtemps après, vient recouvrir et atténuer les moments difficiles qui finissent par se diluer. Alors, comme lavé de toute difficulté, vierge de toutes expériences conflictuelles, le projet repart. Il est comme porté par l'énergie, le courage, et la croyance en ce que nous faisons. L'événement nous a comme régénéré. Cela peut être considéré comme un défaut de fonctionnement, mais peut-être est-ce la mécanique même de notre association.

De mon côté j'ai du mal à avoir une vision globale de l'évolution du projet de **la Cartonnerie**. Les différentes relations entre les structures, les jeux d'acteurs, les liens entre les actions. Il faut dire que je suis moins présente au quotidien, moins engagée au jour le jour que ne peuvent l'être Fanny, Corentine et Laurie.

ÉPISODE 5

PIRATES DE SAINT-ÉTIENNE

Les événements phares de l'année sont passés, un vent de légèreté et de folie souffle sur le tarmac de **la Cartonnerie**. Probablement galvanisées par les actions du **Tous Dehors!** à la médiathèque et son lot de débordements occasionnés, nous sentons le besoin de nous répandre dans la ville de manière libre et loufoque. Une action pirate se prépare autour des fontaines stéphanoises, ces petites bornes discrètes en voie d'extinction qui font pourtant l'hospitalité de l'espace urbain. De nouveaux personnages inspirés d'un article de Réan Féline sont en train de naître : les Naiades. Leur rôle est simple : en quête des points d'eau gratuits de la ville, elles s'installent le temps d'une prise de vue photographique. Mais qui dit personnage dit costume et mise en scène. Me revient en tête une scène du film *Holy Motors* de Leos Carax, où Eva Mendes pose lors d'un shooting publicitaire sur une tombe du père Lachaise. Elle est vêtue d'une robe hyper fluide dont le tissu animé par un ventilateur donne un effet liquide : c'est exactement ce qu'il nous faut pour les Naiades ! Direction le marché Jacquard et ses vendeurs de tissus synthétiques. La citation n'est pas directement visible, mais l'esprit est là ! La petite troupe quitte **la Cartonnerie** pour une journée de dérive photographique. Chacun d'entre nous tient son rôle. Il y a la maquilleuse accessoiriste qui peaufine les mises en scène, Harry T. Bone, le photographe artiste colérique, l'équipe technique pour sécuriser les scènes de shooting, et les modèles avec leurs lunettes noires et manteaux de fourrure, qui se dévêtent pour révéler leurs toges de satin sur les différents lieux précédemment repérés. L'illusion est totale, de nombreux passants s'arrêtent, nous questionnent, demandent l'autorisation de poser avec les mannequins. C'est l'occasion d'attirer leur attention sur ces petites fontaines publiques dont l'état se dégrade par manque d'entretien et de volonté politique : elles s'ébrèchent, se cassent, se désossent, puis finissent par disparaître faute d'usage. L'heure n'est plus à l'abondance, mais plutôt à la restriction. C'est ce qui nous interroge : Mais où vont aller les mains sales, les laveurs de tapis, les assoiffés, les chercheurs d'eau, si la ville se sépare de ses fontaines ? Les Naiades sont autour de ces bornes en perdition comme la rumeur d'un temps mythologique révolu. Ces déesses des cours d'eau, des mares, des bassins, joueuses et court-vêtues réapparaissent le temps d'une prise de vue habiter les fontaines stéphanoises. Cette perturbation du réel attire les passants qui viennent à nous spontanément, ils sont beaucoup plus réceptifs que si nous étions allées les aborder frontalement pour évoquer la problématique de l'accès à l'eau pour tous en ville. C'est un retournement de situation qui s'opère grâce à une approche décalée, qui fait événement, et donc stimule les curieux, les sensibilisant de manière détournée sur leur quotidien. En janvier nous poursuivrons sur cette dynamique pirate en organisant une performance dans les lavomatics de Saint-Étienne pour commencer une année festive et incongrue ! Ce sera une nouvelle occasion de se mettre en jeu dans la ville, de bouleverser les codes et d'embarquer avec nous les amis et collaborateurs. L'idée est très simple : nous avons le temps d'un cycle de lavage pour transformer le lavomatic en un espace de fête. Une fois la machine terminée, il s'agit de disparaître sans laisser de traces.

MOUVEMENT DE FOND

À **la Cartonnerie** ça bouge beaucoup : en septembre 2013, le collectif Etc vient s'installer pour une résidence au long cours, six mois au deuxième étage de notre **Laboratoire urbain** pour écrire un livre autour de leur expérience du tour de France. Nous venons de récupérer les clés du dernier étage et toute l'équipe fait des travaux d'aménagement. Je m'installe à Lyon, ville voisine honnie des stéphanois ! Je suis moins présente et une nouvelle équipe se dessine. Fanny a exprimé l'envie d'ouvrir le projet à d'autres acteurs afin de trouver un nouveau fonctionnement, une nouvelle gouvernance. Perruche, Dominique, Amélie, Wilhem rejoignent le groupe. Avec Corentine, nous faisons le trajet depuis Lyon, mais la distance et le décalage qu'elle implique pour le projet nous met en difficulté. Le fait de ne plus partager le quotidien du lieu et l'ancrage sur le territoire me fait réfléchir sur ma légitimité à poursuivre l'aventure de **la Cartonnerie**.

Toutes les questions inhérentes au fonctionnement de ce **Laboratoire urbain** naissant ne nous empêchent pas de poursuivre les projections, et cette fois c'est à l'étranger que nous souhaitons partir expérimenter. C'est la naissance du projet « **Terrain de jeu import/export** », nouveau cadre d'action pour sortir de Saint-Étienne et aller se nourrir ailleurs, parcourir d'autres villes, d'autres espaces publics. C'est aussi l'occasion de prendre du recul sur ces trois années d'ancrage stéphanois. Ce nouveau projet est un véritable écho à la manière dont je travaille ma production cinématographique.

LES PETITS À CÔTÉS

Les gens à accueillir, les cafés à faire couler, les plombiers à appeler, les rendez-vous institutionnels à caler, les machines à faire tourner, le balai à passer, les courses à faire, la bouffe à préparer, les crottes de chien à ramasser, les voisins à rassurer, les tiers lieux à inviter, les factures à payer, l'EPA à relancer, les anniversaires à souhaiter, les étudiants à accueillir, les conférences à aller donner, les powerpoint à fabriquer, les murs de **la Cartonnerie** à repeindre, les déchets à ramasser, les réunions à organiser, les dossiers de subvention à remanier, les impressions à aller chercher, les nouvelles factures à payer, la comptabilité à ne pas foirer, le chat de la voisine à enterrer, les enfants à occuper, la matériauthèque à ranger, les chambres à faire, les résidents à accueillir, le compost à aller vider.

ENRICHIR NOTRE VOCABULAIRE

Au mois de décembre nous testons le format **Tous Dehors!** mais cette fois à la Manufacture avec Benoit, un membre du Collectif Etc et notre nouvelle équipe élargie. Pour mon anniversaire j'ai reçu une boîte de moustache d'urgence, et j'arrive à **la Cartonnerie** avec cet accessoire chic et décalé. Ça y'est un nouvel univers vient de naître : tous à poil pour **Tous Dehors!** Il s'agit maintenant de récupérer les chapkas et les manteaux les plus touffus pour constituer un nouveau costumier.

Je viens d'investir dans du matériel vidéo, j'ai acheté une bonne caméra et un pied. À partir de ce moment clé, la vidéo deviendra un médium privilégié de Carton Plein. Pour faire la synthèse de ce **Tous Dehors!** nous réalisons une série de vidéos plus loufoques les unes que les autres où sérieux et humour se font du pied. Décliné sous différentes formes, teaser, support pédagogique, communication, documentation des actions, l'outil filmique fera signe

et augmentera notre vocabulaire formel, pour devenir incontournable dans notre manière de travailler. Si les recherches de Carton Plein ont longtemps nourris ma recherche de cinéaste, c'est maintenant le cinéma qui vient nourrir la grammaire de Carton Plein.

Pendant les vacances de Noël, je réalise le site internet de l'association. C'est un tournant dans notre histoire car ce site permet de détacher Carton Plein de **la Cartonnerie** qui a déjà son propre blog et ainsi de rendre plus lisible nos actions, nos formats de travail, et notre **Laboratoire urbain**. Peut-être est-ce aussi l'occasion de mettre un terme à l'amalgame qui nous colle à la peau depuis le début et rétablir la réalité : Carton Plein et **la Cartonnerie** sont deux choses différentes ! Il s'agit aussi de valoriser notre travail et de lui donner plus de visibilité, d'engager un travail de clarification pour communiquer plus clairement sur ce que nous faisons.

AFFIRMER DES MÉTHODOLOGIES

L'hiver stéphanois se déroulera sans nous puisque le début de l'année 2014 est marqué par notre départ en équipe pour la Colombie. Voici venu le temps de se dégourdir les jambes sur un autre **Terrain de jeu**, de s'essayer à d'autres passes, dans d'autres paysages, à la rencontre de nouveaux complices. Pendant ce temps à Saint-Étienne, Corentine (qui est rentrée la première) et le Collectif Etc reçoivent le club des aménageurs de France dans nos locaux. Nous leur envoyons une petite vidéo bien gratinée où nous nous mettons en scène en train de fumer des cigares et manger des bananes tout en nous adressant à eux. Une manière d'affirmer notre humour et notre regard critique sur ces institutions encravatées. En effet dans le monde de l'aménagement urbain, et notamment dans les EPA de France il n'y a quasiment aucune femme sur les postes les plus importants. Nous pointons ainsi le décalage entre nos réalités, mais à travers la mise en scène, le costume et la théâtralisation. Ce film était la possibilité de leur poser des questions directement, frontalement, sans respecter les formes habituelles, car mis à distance par le médium vidéo. C'était comme envoyer une missive filmique, réalisée en quelques minutes, aussitôt tournée, aussitôt montée. Un moyen de percuter autrement les aménageurs, de les emmener avec nous sur d'autres territoires, où ils ne maîtrisent pas totalement les codes. Nous leur proposons un degré supérieur de mise en scène, dépassant leur propre mise en représentation professionnelle. Notre capacité à jouer, à détourner les codes, à nous mettre en scène contient un potentiel subversif fort, et nous sommes en train de le faire monter en puissance, de l'expérimenter de plus en plus précisément. Nous formalisons la performance comme méthodologie.

LE CONTRE-CHAMP DE LA CARTONNERIE...

Juste avant l'été 2014 nous apprenons que la nouvelle municipalité de droite, (mais au fond qu'est-ce que ça change?) veut transformer **la cartonnerie** en parking ! Très drôle ! En même temps ils ont été élus sur un programme particulièrement simple : rendre le centre-ville aux voitures. Qui dit voiture dit parking, et comme pour eux « **la cartonnerie**, ce n'est ni fait, ni à faire » la solution est vite imaginée ! En même temps c'est vrai que le site ne fait plus vraiment envie. **La Cartonnerie** est dans un état végétatif depuis quelques mois. Nous n'avons plus vraiment de soutien ni de la Ville, ni de l'EPA et avons beaucoup de mal à rêver encore cet espace public. Nous sommes à bout de force, et dans l'incapacité de proposer des

transformations de qualité. Aussi la maison de Jacqueline devient l'espace de repli qui nous permet de nous projeter encore. Les **Bistrats du jeudi**, les ateliers de construction animés par Perruche, Amélie, Dominique et Wilhem sont des espaces temps stimulants, qui attirent de nouveaux publics, ramènent de nouvelles forces. Le départ du Collectif Etc au printemps a laissé un grand vide dans l'immeuble, vide qui nous permet néanmoins l'aménagement de l'espace de résidence. Avec Corentine, nous entreprenons de retaper le dernier étage pour pouvoir accueillir des gens de passage, des collaborateurs et autres complices, afin d'ouvrir notre dynamique associative et stimuler notre vie stéphanoise par ces nouvelles rencontres. Une manière de créer un cadre propice à l'enrichissement de notre pratique. En binôme nous sommes à l'aise sur cette dimension de la fabrication et de la décoration. Nous sommes maintenant Marie et Claire Idées, deux nouveaux personnages à mi-chemin entre Valérie Damidot (je ne présente plus) et Hermann Warm (chef décorateur du Cabinet du Docteur Caligari). Nous redoublons d'ingéniosité, bricolage, lessivage, peinture, chaque chambre a son identité et son histoire. Il y a la Balimba (nom du village d'Adjim notre premier résident dessinateur) la Manu (en référence à Manufrance et Manue, une membre du Collectif Etc qui l'a habité), la Tropicale, l'Internat, la Stéphanoise. La dimension de l'accueil qui a toujours été très présente dans l'équipe s'incarne dans un nouveau pan de notre **Laboratoire urbain** à travers la résidence.

Début juillet les filles veulent organiser une semaine de travail pour repenser le fonctionnement de l'association. Mais le voyage en Colombie a donné lieu à une nouvelle intuition de film, et mon envie profonde est de partir à Cali retrouver les imprimeurs avec qui nous avons travaillé, pour tourner un film avec eux. Depuis notre retour je ne pense qu'à ça. C'est de nouveau une ramification du projet Carton Plein qui va donner vie à un projet de cinéma. Je décide de partir quand même, au risque de rater la restructuration, mais il faut parfois réussir à faire des choix forts. Toujours là pour soutenir les projets satellites de ses membres, Carton Plein deviendra co-producteur du film à venir : Una luz en la pared.

VOUS AVEZ DIT LOUFOQUE ?

Dans cet épisode il me semble que nous avons développé le côté loufoque qui était en préfiguration dans l'épisode 4 avec la naissance de l'agence de voyage. Nous avons affirmé l'humour et la mise en scène de soi dans des personnages incongrus, à la fois comme un langage qui nous reliait au-delà de nos différences disciplinaires, mais qui permettrait aussi de faire le lien entre tous. Demander un autographe aux Naiades, trinquer dans un lavomatic, embarquer avec l'agence de voyage et bientôt décoller en pleine rue dans un avion imaginaire implique que le spectateur, peu importe sa provenance (EPA, Ville, simple visiteur, passant égaré), décide de jouer et rêver avec nous. Participer à une action Carton Plein c'est comme regarder une partie de catch : le spectateur accepte tacitement les règles proposées, avec tout le bluff et la fiction qu'elles impliquent pour partager un espace de création.

ÉPISODE 6

TOUJOURS CRÉER DES FORMES

Septembre 2014, les Journées du patrimoine approchent. Dans cette aventure je me suis occupée entre autre de la professionnalisation de notre agence de voyage : il est temps de passer un cap, d'enfiler de vrais costumes ! Nos rôles sont de plus en plus précis, nos personnages d'hôtesse montent en puissance. Ma tante styliste nous confectionne des robes sur mesure. Le résultat est incroyable, instantanément notre agence prend de l'assurance ! Les passants nous questionnent : ils pensent que nous faisons partie du personnel en grève d'Air France, engagé au même moment dans des luttes sociales. Nous réalisons quatre performances sur deux jours qui sont très appréciées. L'organisation de notre équipe est au sommet. Nous sommes en train de tester un véritable outil de médiation autour de nos études urbaines qui tissent subtilement des approches différentes, qu'elles soient urbanistiques, littéraires, artistiques, sociologiques ou architecturales, mêlant le vrai, le faux, travaillant le réel depuis la fiction. À plusieurs voix, avec nos compétences nous embarquons les voyageurs dans nos problématiques, avec à la fois du fond et de la légèreté. Nous avons intuitivement produit une sorte de scénographie urbaine, envisageant la ville comme une matière à révéler, en rebondissant sur ses surfaces, en interaction avec ses habitants. Elle n'est plus un décor mais une expérience à vivre : l'espace public est travaillé, et le temps d'une marche, transfiguré par des personnages qui se font guides à travers des strates d'histoire, de politique, d'architecture. Nos marches urbaines sont conçues comme de longs travellings, rythmés par des creux, des accélérations, l'apparition de personnages, révélant des ambiances particulières, accentuant les bandes son de la ville. Ces scénographies urbaines en mouvement sont une forme qui fait signe, elles incluent et composent en direct avec les interactions qui surviennent, perturbent le quotidien et engendrent des situations de rencontre par la césure qu'elles induisent dans les rythmes de la ville.

« Il est peut-être plus intéressant de travailler aujourd'hui à l'invention des formes de représentation et de performance qui permettront de formuler de manière sensible, et sans excès de pathos, les enjeux d'une coexistence des êtres et des processus vécue et pensée au sein de la plus grande dispersion, pleine de faux raccords, d'intermittences et d'angles morts. »

During Elie,
*Plaidoyer pour
un art dispersé,
Zones urbaines
partagées,
Synesthésie
éditions, 2008.*

SE COLTINER LE SITE DE LA CARTONNERIE À L'HEURE DE LA BIENNALE

Avec Corentine nous essayons de réactiver le site de **la Cartonnerie** qui s'est totalement dégradé, recouvert par des vagues plus puissantes les unes que les autres de graffeurs dégourdis et prolifiques dans l'énergie qu'ils déploient à peindre le site. Pendant ce temps là, le projet **OVNI** (écrit sur un bout de table tard dans la nuit), se métamorphose progressivement en un autre acronyme : le **B.E.A.U.** qui voit le jour dans des conditions encore plus ardues ! En effet la Biennale rejette notre première proposition dans la gare de Carnot, tandis que l'EPASE se repositionne en proposant de développer l'idée sur le quartier Jacquard : de la complexité dans les tuyaux. Ce qu'il faut retenir c'est que depuis le début, nous essayons de travailler le territoire lié au viaduc qui inclut l'espace public de **la Cartonnerie**, afin de coller au projet urbain initial. Sauf que les forces institutionnelles sont mouvantes, les zones

d'interventions se redéfinissent au fil des mandats et des directeurs, et la zone Viaduc à l'heure de la Biennale n'a plus tellement d'horizon. Je suis contente de ne pas m'en occuper car c'est une négociation permanente : en tête de peloton l'EPA plutôt joueur débloque des fonds à condition que la ville s'engage dans la course, tandis qu'un revirement de situation pointe du côté de la Cité qui reprend du terrain en nous finançant mais via un workshop (et oui, la Cité ne soutient pas sans contrepartie). Résultat du match, nous sommes finalement intégrés dans le In de la Biennale, sans toutefois bénéficier de l'argent normalement alloué à ce type de programmation puisque le workshop est commandité par Human Cities. L'EPA quant à lui jouera le jeu après d'âpres négociations, où nous réussissons en partie à leur faire accepter nos méthodologies.

Des événements autour des murs de **la Cartonnerie** sont organisés une fois par mois. À force de persévérance des liens se tissent avec des graffeurs habitués du lieu. C'est un travail de longue haleine pour un résultat presque invisible, mais nous ne voulons pas lâcher l'idée que notre laboratoire est intimement lié à cet espace public et que, malgré nous, il est notre vitrine. On ne peut donc pas le laisser à l'abandon, et la prise de soin doit être effective. Ces nouveaux **Chantiers créatifs** collectifs autour des murs sont une manière de renouer avec nos anciennes méthodologies pour tenter de réinjecter de la diversité, sortir du graff en inventant d'autres formes qui questionnent directement cette pratique invasive.

Au milieu de ces nombreux projets, Fanny et Laurie parlent de plus en plus fréquemment d'arrêter **la Cartonnerie**, de quitter le **Laboratoire urbain**. J'ai du mal à l'entendre car ce sont mes derniers ancrages à Saint-Étienne. J'essaye de temporiser, j'ai en tête les multiples revirements de situation vécus depuis notre création. Mais rien n'y fait, l'idée est là, elle germe et fait son chemin.

PRENDRE DU REcul

Nous partons toutes les quatre le temps d'un weekend pour réfléchir tranquillement à la possible fin de **la Cartonnerie** et à la suite de notre aventure collective. Ce moment hors les murs m'a permis en quelque sorte de faire le deuil du **Laboratoire urbain** et d'activer la suite de ma trajectoire artistique, en formulant ce que je devais de ma construction interne à l'aventure Carton Plein, ce à quoi j'étais prête à renoncer et ce que je voulais garder bien vivant. J'ai le sentiment profond que ma pratique de cinéaste repose sur les valeurs que nous avons développées ensemble dans l'action collective. Je la conçois aujourd'hui comme un espace de partage où les gens qui s'embarquent dans l'aventure cinématographique la nourrissent et s'en font co-auteurs. La place de l'expérimentation est aussi prédominante. Il y a vraiment l'intuition que le film doit se construire de l'intérieur, à travers les rencontres et les matérialités des espaces traversés. Ce «faire avec», cette capacité à partir de choses simples pour les sublimer, particulièrement expérimentés avec Carton Plein, se déploient aujourd'hui dans mon travail de cinéaste. Comment composer avec les forces en présence et entraîner l'ensemble vers le cinéma? J'ai le sentiment que le fait même de faire un film doit questionner l'écosystème de sa production. S'il a nécessité un décor, comment ce décor peut-il ensuite s'intégrer dans le quotidien? Comment l'acte de faire un film peut-il venir modifier la vie, travailler depuis le cinéma une forme de transformation du monde?

Il me semble que ces questionnements sont intimement reliés à l'expérience de **la Cartonnerie**, qu'ils ont été centraux dans notre processus de conception de l'espace public.

MÉTAPHORE FOOTBALLISTIQUE

Fanny en numéro 10, la place d'un Zidane ou d'un Messi, qui organise le jeu, le construit, le distribue. C'est le milieu de terrain, celle qui réalise la liaison entre l'attaque et la défense, celle qui a une vision globale et fine du jeu. C'est l'endurance même, celle qui parcourt le plus de chemin au cours d'un match, et sur qui repose bien souvent la réussite de l'équipe. Elle peut éventuellement mettre un coup de boule en finale.

Corentine, elle, serait l'équivalent d'un Vahirua, ou d'un Ribéry, l'ailier de débordement, celui qui mange la ligne, qui bouffe la craie. C'est elle qui déstabilise sans arrêt le système en place pour troubler l'équipe adverse. C'est le joueur plein d'énergie, incontrôlable, explosif, dribbleur, toujours dans l'effet, le superbe et le panache de telle manière que plus personne ne comprend ce qu'il est en train de faire de la balle. Son jeu est inimitable et irremplaçable, il pimente et colore les matchs.

Laurie est peut-être plus un milieu offensif, elle est en charge d'organiser le jeu en arrière. Son rôle dans l'équipe lui permet d'exploiter au mieux ses compétences, car le milieu offensif doit maîtriser son registre technique et tactique pour être véritablement efficace. C'est une bonne passeuse qui offre des occasions de but aux autres, ce qui la laisse souvent dans l'ombre. Elle a globalement une très bonne lecture du jeu, et comprend rapidement les failles du dispositif défensif adverse grâce à sa grande sensibilité.

Moi je me considère plus comme le libéro, le joueur libre sur le terrain, exempt de tout marquage qui peut se joindre à l'attaque comme participer au jeu offensif. C'est le joueur qui s'adapte en permanence et accompagne le jeu là où on a besoin de lui parce qu'il n'a pas de place très définie.

Pas de défenseur dans l'équipe, ni de gardien, ce qui nous a valu un nombre mémorable de buts de l'EPASE, la Ville. Mais comme pour l'ASSE c'est probablement aussi ce qui nous rend attachant!

LA CARTONNERIE : LÂCHER PRISE

Il faut se faire une raison, le site de **la Cartonnerie** est devenu secondaire. Par manque de moyen et d'intérêt de la part des pouvoirs publics, nous ne pouvons plus lutter. Sans réel soutien, chaque intervention de notre association ressemble à un pansement vite arraché. Cet espace public nous dépasse complètement, il s'est autonomisé dans une direction qui ne nous plaît pas particulièrement. La présence du graff étant d'une certaine manière excluante, réduisant les autres pratiques par sa persistance, **la Cartonnerie** a vu son champ des possibles se réduire pour devenir non pas un espace public ouvert à tous, mais avant tout un spot de graff anarchique et crade. Ramasser les bombes abandonnées par les graffeurs, veiller à ce que les reliques des anciennes installations des étudiants ne deviennent pas dangereuses, voilà le genre d'activités qui nous relient encore à ce site qui nous a vu naître. C'est terriblement pathétique. Nous sommes envahies par un immense sentiment d'impuissance. Le flou est total quant à son devenir. Parking? Maison Borloo? Espace public? Pour la Biennale, l'énergie collective est dynamisante et nous arrivons, avec l'aide de quelques complices

(graffeurs notamment !) à réaliser plusieurs fresques qui font signes à l'échelle du quartier, reconnectant **la Cartonnerie** au reste de la ville en la positionnant comme une porte d'entrée monumentale. Réan Fénine nommera ces fresques des « graffs d'intérêt généraux ». Joli retournement de situation !

APOTHÉOSE COLLECTIVE

Un miracle se produit ! Pour la première fois nous arrivons à créer les conditions nécessaires pour que chacun des 35 membres de l'équipe (au plus fort de l'événement) arrive à trouver sa place dans le projet et à participer activement et en autonomie aux actions du **B.E.A.U.** à l'aise dans ses compétences, sollicité au bon endroit. C'est comme si nous avions réussi à coupler l'énergie pure et désintéressée du premier **Tous Dehors !** à la médiathèque aux enjeux institutionnels et financiers que représente un événement Biennale. Avec cette expérience nous sommes arrivées à nous coordonner et à partager les tâches de manière à faire qu'un tel événement, avec autant de personnes impliquées, autant de pressions extérieures, soit un moment de grâce intense. Mais cette réussite n'arrive pas de nulle part, il y a des précédents. Une forme de mémoire des expériences passées qui resurgit pour consolider l'écosystème en train de se construire. Les différentes méthodologies imaginées par l'équipe pour mettre en marche une production collective ont permis à un groupe d'advenir, ce qui n'est pas une évidence d'autant plus que les horizons variés d'où proviennent à chaque fois les participants ne facilitent pas les choses.

TRANSMUTER : LE FILM DE NOTRE VILLE

Tous les amis sont sur la **Scène-sol**, costumés et maquillés, prêts à affronter le froid d'une nuit qui s'annonce longue. Leur coeur monte dans le noir, ils disent les définitions de **la Cartonnerie** récoltées par Réan Fénine et le Collectif X. La troupe se met en route en direction de la Cité du design, guidée par les annonces au mégaphone. Les hôtes ont changé de tenue : à la place des robes ajustées elles portent des combinaisons de ski et des chapkas. Arrivée le long des bâtiments gris et froid du quartier créatif, une course s'improvise. Dans un élan désordonné les corps colorés se mettent en mouvement, des cris et des rires éclatent de toute part, venant ricocher sur les parois glacées de la Platine. La prochaine étape est à deux pas. Place Carnot, Olivier du Collectif Mu, dernier résident en date du feu laboratoire, présente son travail d'investigation sur Saint-Étienne. Les coupes de champagne se remplissent, c'est l'heure de trinquer, direction la gare de Carnot. Tous les voyageurs composent des tickets **OVMI** puis se lancent dans un training tout en gravissant les escaliers labyrinthiques. Un loup et une sorcière apparaissent au détour de la montée, ils sont menaçants, réclament des bonbons. En haut des marches, suspension au dessus de la ville. Flo architecte danseur, ancien stagiaire Carton Plein, s'emploie à faire répéter à la troupe une chorégraphie alambiquée. Le train a du retard, une boom s'improvise. Tous debout dans le TER, la contrôleur arrive, elle ne peut rien faire face au nombre impressionnant de voyageurs déguisés. Descente au Clapier, le trou dans le grillage a été refermé, impossible de se rendre au pied des crassiers. Déviation par le city stade qui surplombe Tarentaize, vue imprenable sur les mamelles de la ville. Quelques lueurs dans la nuit, un texte de Jean-Christophe Bailly, Saint-Étienne. Tous les acteurs assis écoutent, les fesses mouillées par l'herbe synthétique

détrempée. La marche reprend, descente sur Beaubrun. Réan Féline déclame quelques vers. Ravitaillement chez «la voleuse», pause devant la Comédie, dégustation dans des verres en plastiques. Décollage pour la rue de la ville. Là, hommage aux récits fictifs écrits pour les Journées du patrimoine autour des petites boutiques vides. Rue Praire, les têtes se lèvent car le ciel s'éclaire soudainement. Place Dorian, écoute de l'invisible Furan qui coule avec ardeur. Nouveau décollage jusqu'à l'Hôtel de ville. Performance géante, les corps des participants écrivent LOVE sur les marches avant l'ultime décollage vers la zone hors contrôle.

C'est le film de notre ville, scénario qui s'écrit depuis cinq ans avec les nombreux passeurs du territoire, et nous sommes en train de le jouer le temps d'une nuit, comme un cadeau à nos amis et à notre cité. L'enterrement du **Laboratoire urbain** est un enterrement mexicain, l'occasion de rendre hommage à toutes ces rencontres, tous ces lieux et ces personnages qui nous ont fait vibrer. Nous avons imaginé cette dérive loufoque comme une célébration collective d'une fin et d'un à venir.

PRODUIRE DU NON QUANTIFIABLE

En écrivant et en regardant tout ce que nous avons produit, sur **la Cartonnerie**, dans la ville de Saint-Étienne ou ailleurs, ce qui me frappe c'est l'aspect non mesurable de nos réalisations. Nous n'avons rien laissé de pérenne, de palpable, de visible à long terme. C'est ce qui fait notre force mais aussi notre fragilité, parce que nous sommes ainsi difficiles à qualifier, à cerner. En marge des propositions classiques, déconstruisant en permanence le cadre de la commande, nous revendiquons haut et fort la notion de processus comme méthodologie. La diversité et le maillage des différentes actions et pistes de recherche que nous formulons et expérimentons décontenançant nos interlocuteurs, nous sortent des cases prédéfinies, et nous rendent insaisissables, car en dehors des schémas habituels.

Nous ne travaillons pas nécessairement une matière solide, nous travaillons des relations, des agencements, des rencontres. Ainsi ce qui est issu du rapprochement de nos compétences et champs disciplinaire est inqualifiable, ce n'est ni de la sociologie, ni de l'architecture, ni de l'urbanisme, ni de l'art. Peut-être est-ce tout cela à la fois? Nous essayons de penser nos interventions dans un rapport étroit au contexte urbain, dans une forme d'adhérence au monde. Le travail que nous développons est en prise directe avec le lieu dans lequel il s'inscrit et relève le plus souvent d'une pratique de l'in situ. Tout le pari est de réussir à bousculer et décaler dans le quotidien les perceptions et les certitudes pour permettre à un autre régime sensible et un autre récit d'advenir. Nos interventions modifient l'espace public, interfèrent avec la mémoire des lieux et, au mieux, réussissent à créer de nouveaux repères qui seront parties prenantes de la construction de l'identité de la ville. Nous produisons non pas des formes mais des signes qui marqueront, rendront visibles une certaine mémoire, une histoire singulière, en générant une autre déambulation, en allumant d'autres points sur une carte non plus objective mais sensible de notre ville. Nous essayons d'impulser du mouvement et d'emmener les habitants, touristes, passants avec nous dans un univers mis en scène qui nous permet de transcender la réalité. Découvrir de nouveaux territoires, mettre en mouvement les corps dans l'espace dans une forme d'itinérance elle-même propice au réenchantement du quotidien, telle est notre aspiration.

Ce texte a été écrit sur la toile cirée de la cuisine du 1^{er} étage de la dite **Maison de Jacqueline** au **45 rue Étienne Boisson** à Saint-Étienne, sur la mezzanine de la rue des Fantâsques à Lyon, sous les majestueux platanes de la place des Danaïdes à Marseille, à 1600 m d'altitude face au Mont Charvin, au pied des vignes à Chantemerle-les-Grignans et, connecté au paysage animé du train reliant Lyon à Saint-Étienne.

baudrand

Hybride ou couteau-suisse : depuis quelques années c'est ainsi que je tente de définir mes multiples pratiques professionnelles, ma manière d'appréhender le monde et mon évolution dans celui-ci. C'est ainsi que j'essaie de nommer ce mouvement dans lequel je me sens en permanence.

Au sein de Carton Plein, je deviens tour à tour graphiste, bloggeuse quotidienne pour raconter la vie du site de **la Cartonnerie**, militante au conseil de quartier pour impliquer le projet sur son territoire, tricoteuse de liens, décoratrice, coordinatrice, productrice... Je partage mon temps entre Lyon et Saint-Étienne et, travaille, collabore, expérimente, débat, co-construit avec Ali, Fanny, Laurie, Hervé, Sara, Damien, Guillaume, Dominique, Amélie et tant d'autres qui gravitent autour de cette spirale. Expériences, valeurs partagées ou compétences, qu'est-ce qui déterminent au final cet équipage ? À chaque épisode de l'association ou étape emblématique du lieu, les projets s'organisent différemment et les cartes sont rebattues. Les actions-recherches ou les recherches-actions se définissent, se redéfinissent, s'arrêtent ou se modifient, s'écrivent le soir, le week-end, par téléphone, dans le train.

ÊTRE LÀ, AU BON ENDROIT

Alors qu'est-ce que ce projet qui me tient en haleine depuis cinq ans ? Certainement le lieu d'une de ces « petites utopies réalisables »¹ dont parle Yona Friedman et à laquelle j'aspire. C'est un processus au long court fait d'épisodes. Une histoire rythmée qui se déroule avec des points de tension et des joies collectives, des creux de vague, où les petites choses du quotidien pouvant paraître anecdotiques amorcent et dessinent au final des projets plus ambitieux. Des projets aux multiples entrées – l'art, la culture, l'urbanisme, l'architecture, la sociologie – portés par une équipe plurielle et protéiforme – des bénévoles, des acteurs, des professionnels – se déploient au cœur des enjeux urbains d'aujourd'hui avec une manière de faire qui étonne, qui dérange ou interroge. Peut-être est-ce notre capacité à mêler les échelles depuis les relations de voisinage jusqu'aux négociations avec les « grands » décideurs des villes ?

Les actions culturelles, installations plastiques, débats politiques, performances, études ou programmations urbaines, entretiens sociologiques prennent ainsi forme, se déterminent selon les objectifs et nécessités des projets. Ces modes de faire se modifient ou s'inventent aussi en fonction des intuitions, des opportunités, des recherches des unes et des actions des autres...

Loufoque et sérieux, décalé mais précis, laissant la place aux surgissements et à l'improvisation, nous empruntons différentes postures. Les costumes, cravates-moustaches et multicasquettes, créent du trouble. C'est bien ça la « pâte » Carton Plein ! Difficile parfois pour les institutionnels, partenaires mais aussi pour les proches de suivre ce projet multifacette... Pourtant, c'est là sur le terrain que les projections et dynamiques collectives peuvent émer-

¹ - Yona Friedman, *Utopies réalisables* (nouvelles éditions), Éditions de L'Éclat, Janvier 2000

ger ou s'inventer et peut-être aussi que les cadres politiques peuvent être repensés. Ici, j'ai l'intime conviction d'être au bon endroit vers un changement de paradigme et des mondes possibles, vers une fabrique de ce que l'on appelle « le commun ».

AU COMMENCEMENT

Un souvenir imprécis d'une discussion avec Fanny Herbert et une architecte, connaissance de longue date, qui évoquait en 2010 un « projet en cours de définition, en négociation » sur l'espace public stéphanois et qui aurait à voir avec une forme d'exploration sensible dans un quartier en lien avec des aménageurs.

J'étais alors une jeune-vieille étudiante de 30 ans au sein du Master Espace Public : Archi-

2 – Que je tecture, design, pratiques² implanté à Saint-Étienne. J'avais décidé de reprendre mes études après la naissance de mes deux enfants et une dizaine d'années d'expériences professionnelles d'actions artistiques et culturelles auprès d'artistes plasticiens, de la piste ou de la scène, de concepteurs lumière sur des territoires urbains ou ruraux (Fête des lumières à Lyon

3 – LALCA me Hostellerie de Pontempeyrat autour des arts vivants dans la Loire).

La notion d'espace public comme espace de partage, de débat, de friction possibles entre des domaines artistiques, des acteurs et des publics étaient au cœur de mes questionnements et de l'écriture de mes actions. Je tentais d'insuffler un dépassement des cadres parfois figés par des pratiques disciplinaires pour en construire de nouveaux plus transversaux. Par exemple, je travaillais à la rencontre entre un artiste paysagiste et un circassien pour explorer de concert la notion de gravité. À cette période, ayant également fait face à certains écueils dans les échanges avec les élus, je m'interrogeais sur leur vision de l'art. En effet, comment l'art pouvait-il questionner les dynamiques de leur territoire d'élection ? Comment pouvait-il être un support à la construction de celui-ci via la représentation, la projection, l'imaginaire ? Il me semblait pertinent de cultiver le débat que ces propositions pouvaient susciter. Enfin, le travail en équipe et la forme de gouvernance étaient aussi au centre de mes préoccupations. Prendre du recul. Au cours de cette période de reprise d'études, je suis en stage au sein de l'association Local à Louer – Compagnie d'architectures (LALCA)³ dans laquelle je m'investirai par la suite pleinement. Partir de l'immersion, de la connaissance fine du terrain pour faire émerger des réflexions puis des projets adaptés au contexte, *in situ*, dans l'objectif d'enrichir et de développer les territoires : voilà des programmes et modalités de faire qui me semblaient justes ! C'est dans ce cadre là que je rencontre Fanny Herbert, sociologue mais surtout chercheuse tout terrain.

LES FRICHES STÉPHANOISES

Début d'été 2010. Fanny m'invite pour mener une expérimentation nommée « Les **Occupations minutes** » avec un groupe de participants, explorateurs de l'urbain. Rendez-vous donné un matin au Café des Sports de la Place Carnot, lieu incontournable de Saint-Étienne dont les publics d'habités changent soir et matin selon les jours de marché ou les matchs des Verts de l'ASSE ! Un cercle de personnes se retrouve là, plus ou moins connectées ou connues les unes des autres.

Durant une journée nous arpentons la ville et ses collines, les interstices du quartier du Crêt-de-Roch et de Jacquard. Les friches traversées créent de nombreuses surprises, des respirations dans ce tissu dense. Nous nous installons quelques minutes sur ces espaces et le temps d'une mise en scène : CLIC-CLAC, une pose, un cliché photographique à 360°. Inventaire de ces lieux laissés à l'abandon et de leur devenir imaginaire. Projections éphémères avec comme outil des caddys et autres petits mobiliers roulants, des accessoires pour naviguer de lieu en lieu, des cartons, un parasol, une ribambelle d'objets et de jeux à déployer, installer et démonter rapidement. C'est pour moi la première prise de contact avec la terre retournée du site de cette friche industrielle qui deviendra **la Cartonnerie**. Je me souviens de ce vaste espace et des bandes d'asphaltes laissées le long des murs du site telle une promenade dessinée pour en faire le tour. Ici, on creuse des trous dans la terre, on mime un feu de camp, on joue au badminton, on pose les transats ! Il fait chaud, on transpire ! CLIC-CLAC !

Septembre 2010. Lyon, Atelier des Fantasques⁴. Fanny nous informe avec l'équipe de LALCA d'une **Mission exploratoire** qui fait suite aux «**Occupations minutes**» et qui serait financée par l'Établissement Public d'Aménagement de Saint-Étienne. La mission proposée par Fanny a été validée par son interlocuteur mais reste sans cadre ni engagement formel et financier. J'ai le souvenir d'un scepticisme partagé. Quelques mois s'écoulent sans nouvelles directes. L'association Carton Plein naît. De loin, je suis les avancées du projet.

ÉPISODE 2 — JANVIER 2011 À AOÛT 2011

SAINT-ÉTIENNE, TERRE DES POSSIBLES

Mai 2011. Fanny, alors présidente et coordinatrice de Carton Plein, me sollicite pour l'aider à la production⁵ du projet «Terrain de Jeux».

Je repose les pieds en terre stéphanoise. Heureuse. J'aime cette ville, ses espaces à l'abandon, en friche, ses formes atypiques des années 60-70 qui lui donnent une ambiance de film de science-fiction : la passerelle ronde à l'entrée de ville rue de la Montat (qui aujourd'hui est malheureusement détruite), l'ascenseur du Crêt de Roch. J'aime l'ambiance de Terrenoire et son bassin de Janon, cet ancien site de refroidissement pour les forges face au grand paysage du Parc du Pilat où, en pleine ville, se retrouvent des pêcheurs la journée puis des jeunes cherchant des lieux pour se retrouver, tranquilles, la nuit. J'aime ce petit Paris où se juxtaposent les immeubles carrelés à ceux plus bourgeois aux moulures, têtes de méduses et consort. Ses paysages de crassiers et de verdure, de neige selon les saisons, qui apparaissent entre chaque percée d'immeubles. J'aime cette ville pour les gens qui l'habitent, qui me parlent et échangent de manière spontanée, m'interpellent pour réécrire leur liste d'achats dans le tramway, me surprennent par leur ouverture, leur diversité, leur curiosité. J'aime cette ville, son énergie, son accueil, ce qu'elle me raconte et me donne à voir et j'en prends toute conscience, moi qui vis dans une ville que je ressens comme «empêchée». À Lyon, les interstices ouvrant des possibles sont déjà des «en cours» d'aménagements, figés. Les dents creuses sont des biens rares et peuvent difficilement être autogérées par l'habitant. Alors, pour trouver des marges de manœuvre, certains ont cassé des brèches dans le bitume pour planter des graines et tenter ainsi de prendre place.

4 – C'est l'espace-atelier que j'occupe à Lyon où je développe d'un côté LALCA et de l'autre, des réponses à des appels d'offre avec deux autres co-workspaces graphistes comme des actions de médiation en architecture ou d'identités visuelles.

5 – La production désigne le travail relatif à la recherche de moyens financiers : fonds publics (subventions des collectivités locales, de l'État) ou privés (dons, fondations).

C'est dans cet état d'esprit que j'arrive à **la Cartonnerie**, en plein **Chantier créatif**. Une fresque de jeu mais aussi des panneaux d'informations dessinés par le graphiste de l'équipe de Carton Plein sont en train d'apparaître sur un des grands murs. Le site a bien changé mais garde cet « esprit des friches ». Il me paraît vaste : un sable recouvre l'ensemble du sol, des petits plots rythment de manière aléatoire l'espace. Les arches du viaduc ferroviaire, ouvrage d'art en pierre de taille, le délimitent du boulevard et participent à cette impression de grandeur. Un mur pignon triangulaire qui devait supporter un toit, laisse la trace de l'ancien bâtiment des cartonnages stéphanois et, de l'activité de l'homme. Le site est ouvert côté rue Boisson. Un train passe au-dessus de nos têtes.

Ça s'agite, ça s'active ! Je lance un bonjour. Tout le monde est bien concentré sur sa tâche et occupé par la dynamique du chantier ! Je ne sais pas comment je suis annoncée et prends

discrètement contact avec chacun. Il y a Laure, une designer et étudiante du MEP⁶ en stage ; Alissone, artiste rencontrée lors des **Occupations minutes** reconnaissable de son pas décidé ; Laurie, architecte que je retrouve après notre année d'étude commune dans le MEP mais je la connais peu ; Gaëlle, vidéaste rieuse que j'entends râler sur le mauvais rangement de l'atelier peinture et Sébastien, graphiste, au parlé direct et à l'humour corrosif.

Je m'installe dans le bureau de Carton Plein situé au rez-de-chaussée du **45 rue Étienne Boisson**. Des tables triangulaires un peu hautes ; un ordinateur au sol récupéré d'une association locale traîne ; sur un mur crépi, des frises synthétiques racontent les expérimentations et les épisodes passés ; une maquette en carton occupe la surface d'un bureau ; posés ça et là des dossiers où l'on peut lire « exploration », « Journal mural », « entretiens avec les services techniques » ou encore « cartes de la ville ». Ma mission est claire : aider au montage du dossier de subvention pour la Fondation de France. Je récupère l'ensemble des éléments, élabore et écrit le bilan et les projections à venir.

1^{er} juillet 2011. Je reviens pour finaliser le dossier : premier coup d'envoi d'une longue série ! Dans le même temps, un workshop est organisé pour la Cité du design « Human Cities » interrogeant la place des jeunes dans l'espace public. Première rencontre initiatique au pied du grand mur de **la Cartonnerie** avec Alissone : pinceaux en main, les doigts couverts de colle, nous composons une mosaïque avec de nombreuses photographies d'enfants jouant dans la ville, fruit d'un travail d'observations de l'équipe et affichons des citations inspirantes. Quelques heures passent et me voici co-animatrice d'un atelier sur le jeu et leurs différents modes d'apparition dans les espaces publics avec une vingtaine de personnes venue de différentes régions du monde. Installés sur une table au milieu du site de **la Cartonnerie**, un grand parasol orange nous protège – un peu – du soleil tapant de ce début d'été. Nous partageons nos visions, nos pratiques et les normes en matière de jeu dans les espaces publics des différents pays des participants. L'exemple belge nous apparaît plus avancé avec ses typologies d'aires de jeux pensées en séquence dans la ville selon les caractéristiques des espaces. Quelques pré-adolescents du quartier viennent nous interroger puis repartent sur leurs vélos vers l'espace jardinage pour planter, arroser avec l'animateur jardin de l'équipe.

Ils s'improvisent ensuite serveurs en proposant à tous des sirops. Un joyeux mélange où tout s'articule de manière naturelle. Je me sens à l'aise dans cet espace de réflexion et d'action hors-norme, à la fois convivial et productif, en prise directe avec la vie.

ÉPISODE 3 — SEPTEMBRE 2011 À JUILLET 2012

«Saint-Étienne Carnot, deux minutes d'arrêt!» Sortie du train, j'embrasse d'un coup d'œil le grand paysage du Pilat et descends les nombreux volets d'escaliers aussi étroits qu'interminables de cette gare suspendue. Niveau 0, la ville. Je chemine le long du viaduc et remonte vers l'est : la médiathèque, des parkings sauvages, des branchages en cours de décomposition, une échoppe ouverte stockant des légumes, un bout de plancher. Travelling d'intertices à l'abandon, la ville ordinaire. Je passe enfin sous le ventre de l'éléphant de pierre et redécouvre **la Cartonnerie**. Sous le soleil du matin, elle semble une véritable oasis avec son jardin luxuriant, son sable et ses murs à la couleur poudreuse, son cèdre du Liban aux reflets bleutés la dominant depuis la copropriété voisine. Des fruits et des légumes ont poussé en pagaille : courgettes, tomates, plantes aromatiques et haricots d'Espagne. Certains ont apparemment déjà été glanés. Une dame âgée traverse le site avec un petit garçon. Elle s'arrête devant une jardinière et montre du bout de sa canne un tournesol devenu géant. Le jardin expérimental semble autant nourricier que pédagogique!

J'arrive au **45 rue Boisson**, une lettre sur la table stipule que nous avons obtenu une subvention de la Fondation de France : 10 000 euros. C'est assez fou qu'après à peine un an d'existence, ce projet trouve déjà l'adhésion et le soutien!

AU CŒUR DU PROJET

C'est peut-être à ce moment là que je deviens habitante de Saint-Étienne deux jours par semaine accueillie tantôt chez Alissone tantôt chez Fanny. Cette position du dedans-dehors ; de l'habitant et de l'étranger me correspond. À la recherche d'un quotidien sans routine, d'un dépaysement permanent.

La passation de la coordination par Fanny se transforme plutôt en collaboration étroite. Nous travaillons sur les cadres de financement, sur la stratégie à développer avec tous nos partenaires : les institutionnels, les aménageurs et les structures scolaires. J'élabore avec le graphiste les supports de communication pour les rendez-vous mensuels. Laurie a commencé sa HMONP⁷ et s'y consacre à plein temps. Avec Alissone, commence le travail d'équipe autour de différents projets pédagogiques plus ou moins élaborés au printemps précédent avec les structures éducatives locales⁸. Par ces ateliers de sensibilisation à l'espace public et l'implication de chacun de ces établissements, il s'agit de tisser des liens et d'encourager de nouveaux publics à prendre place sur **la Cartonnerie**. Nous souhaiterions également faire émerger de ces expérimentations des attentes et besoins, des envies comme autant de matières à projets pour penser des aménagements à venir car à cette étape du projet, l'équipe de Carton Plein était sensée imaginer voire concevoir des jeux pour le site. Cette demande initiale de l'EPASE s'est rapidement transformée en commande d'une étude «sur le jeu, ses usages et pratiques à l'échelle de la ville et de l'espace Gachet», espace voisin de **la Cartonnerie**.

7 - L'Habilitation à Maîtrise d'œuvre en son Nom
Propre est la fin du parcours d'étude de l'architecte pour pouvoir exercer en libéral ou en société. En France, l'architecte professionnel devra également s'inscrire à l'Ordre des Architectes.

8 - Déjà cités dans les autres récits, il y a le BTS Design de produit du lycée Honoré d'Urfé, l'école maternelle Montaud et primaire Vittone toutes proches de la Cartonnerie, le collège Tézenas Dumoncel, le laboratoire Hors les murs de l'École d'architecture, et enfin une classe de l'École d'arts et de design.

PREMIERS PAS AVEC L'EPASE

L'EPASE avait apparemment d'autres priorités que l'espace de **la Cartonnerie** si bien qu'il n'a pas renouvelé son soutien comme nous l'attendions. Il nous propose toutefois une mission plus adaptée à ses besoins en cours. De la déconvenue naît une opportunité : par ces quelques moyens financiers, nous valorisons nos recherches effectuées sur le jeu dans les espaces publics et commençons également à nous déplacer dans le quartier.

Cette étude m'interroge sur la relation que nous entretenons avec ce partenaire. Au fil du travail de terrain et de l'analyse sur cet îlot Gachet mis en regard du projet urbain à venir, nous constatons que les transformations sont déjà bien dessinées et que l'EPASE ne prend

pas en compte la multiplicité des usagers et l'ensemble des dynamiques⁹ saisies par notre

étude : Alors, quel sens donner à une commande si tout est joué d'avance ? Nous livrons le diagnostic en avril 2012 et sans surprise, il ne sera pas suivi. Entre opportunité et prise de position, nous tâtonnons.

Nous apprenons, dans cet enchaînement d'événements, que notre interlocuteur privilégié de l'EPASE qui a fait naître et accompagné le projet de Carton Plein depuis son origine, change de mission vers le site du quartier créatif de la Plaine Achille. La nouvelle recrue ne semblera pas comprendre nos actions et ne saura ni soutenir ni défendre nos demandes.

C'est la chargée d'opérations sur le secteur qui tient du bout des doigts le fil de notre histoire commune. La relation avec l'EPASE et son soutien oscillera dans le temps ; tout est question de personne, de confiance et de conviction partagée.

IL N'EST POINT DE PETITS ÉVÈNEMENTS...

Chaque événement qui naît sur le site expérimental et temporaire de **la Cartonnerie** habite et fonde son histoire, apprivoise ses publics, impacte sa forme et son ambiance, oriente son avenir.

Deux événements marquent simultanément le site en ce début d'automne 2011. Radio Dio, radio locale et militante stéphanoise « libre, sauvage et impertinente » fête ses 30 ans et déplace pour l'occasion son antenne sur **la Cartonnerie**. Elle organise des ateliers de découverte autour du monde de la radio et un espace forum invitant de nombreuses associations alternatives à partager leur engagement avec le public. Le site est investi de toute part. Nous retrouvons les jeunes usagers dans cette ambiance conviviale et bon enfant et poursuivons avec eux notre enquête sur le jeu. Munis d'enregistreurs, de grandes feuilles de papier récupérées du reprographe voisin, nous les questionnons sur leurs pratiques et leurs règles. Du *loup touche-touche* à la *cuisine-tambouille* chaque entretien ouvre à un vaste monde ; des histoires de jeu s'inventent dans l'instant, simplement. À quoi serviront toutes ces données récoltées ? Au-delà de l'aménagement futur, nous ne le savons pas toujours mais comprenons, apprenons puis analysons comment le jeu résonne en chacun de nous. Certains enfants courent sur le muret qui sépare le site de la rue, il devient naturellement un bel espace de jeu. D'autres récoltent dans les bacs avec Mathieu le jardinier les graines séchées des amarantes. Celles-ci pourront être semées au printemps prochain.

Le deuxième événement s'avère plus problématique par ses conséquences. Proposé par l'association locale les Potos Carrés, un contest de graff saisit définitivement le site. **La Cartonnerie** sous les bombes voit son visage se transformer avec ses murs couverts de têtes de mort

et de corps décharnés. On cherche le panier de basket devenu invisible dans ce brouhaha de motifs. Les mamans nous confient apprécier la gamme de couleurs mais moins les représentations « un peu dures » à leur goût. Le site devenu spot de graff à l'échelle de ville accueille de nouveaux usagers venus d'ici et d'ailleurs. Ils investissent ses surfaces sans se soucier de ceux qui les regardent et les vivent au quotidien. Une tension est désormais palpable. Il n'aura fallu que deux jours pour que ce milieu naissant encore fragile perde son équilibre et change de statut de manière irrémédiable.

SEMER DANS LE QUARTIER ET FAIRE ENSEMBLE

Tout au long de cette année scolaire, **la Cartonnerie** devient surtout un support pédagogique pour de nombreux écoliers et étudiants qui viennent ici expérimenter, inventer, apprendre autour de la notion d'espace public. Tous ces projets ont pour ambition de faire se rencontrer les élèves, les professeurs et les différents membres de l'équipe autour d'un cadre commun qui favorise l'enrichissement des pratiques et des connaissances. Sur le papier, ceci est bien beau mais dans les faits, je me souviens combien il est parfois difficile de mobiliser les directeurs, les institutrices et certains professeurs. Ces projets restent en périphérie des programmes d'apprentissage et nécessitent de fait un engagement important des enseignants. Si les projets apportent curiosité et ouverture culturelle aux élèves, il faut néanmoins un temps périscolaire important pour les organiser. Alors, ces projets construits en lisière de l'école peuvent-ils amener vraiment ces petits habitants à cultiver la valeur du « vivre ensemble » ?

Pendant l'hiver, les ateliers se déroulent au chaud puis, dès les beaux jours, ceux-ci prennent place sur le site de **la Cartonnerie** qui devient un véritable laboratoire de plein air. Une cinquantaine d'élèves arrivent en essaim, petite troupe chapeauté de mille couleurs sous le soleil de printemps. Des grands jeux collectifs leur permettent d'éprouver physiquement l'espace en le parcourant sur toute sa surface. Puis, par groupe, ils se répartissent entre l'atelier jardinage et l'atelier maquette sur le jeu. Ce dernier est installé sur la **Scène-sol** offrant un beau belvédère. Munis de paille, de bouts de bois, de cartons, chaque élève élabore une construction et met en scène un Playmobil autour de verbes d'action : glisser, se cacher, grimper. Les fréquents allers-retours entre **la Cartonnerie** et le hall de la **Maison de Jacqueline** sont l'occasion d'échanger avec les enfants autour de la frise d'images encollées sur les murs racontant les différents temps forts de la construction du site : le chantier de dépollution, la **Scène-sol** et ses qualités d'usages, les jardinières avec les bordures de trottoir de la Place Jacquard, l'événement des graffitis etc. Ces grands rassemblements d'enfants sont toujours des moments de grâce où les rires aigus résonnent, la vitalité se répand. Des passants s'arrêtent, surpris par cette installation intempestive. **La Cartonnerie** prend des airs d'école buissonnière. Nous percevons que certains enfants connaissent déjà bien ce lieu, venant ici le soir après l'école pour jouer avec leurs parents. « C'est un espace public ouvert à tous ! » ont retenu quelques-uns d'entre eux.

Fin juin 2012, lors du rendez-vous final, les enfants et leurs parents expérimentent et inventent, ensemble, *in situ*, des jeux à échelle 1 en carton : un toboggan à double pente prend appui sur les plots de dépollution et accueille les plus petits par sa faible hauteur, des cabanes installées au milieu du site protègent du soleil et des regards des parents, des

marches permettent de grimper autour des arbres. Ces constructions éphémères révèlent les qualités et potentiels du site. Chacun peut s'interroger sur son implication possible dans la création et dans le prendre soin de son cadre de vie par ces expériences concrètes de construction, de mise en jeu et de mise «en corps» sur le terrain.

2011, c'est aussi la rencontre avec de nombreux voisins de **la Cartonnerie**, quelques-uns très impliqués lors de chantiers et d'événements, d'autres que je qualifierai de simples usagers du site.

Il y a Christian, fan de mobylette, qui offre son soutien lors des chantiers et qui arrive toujours sur son 31 avec un paquet de Robusta pour nous payer le café! Il me parle régulièrement de ses trocs au sein du «Système d'Échange Local» où il a capitalisé déjà un grand nombre de «charbon» pour mettre son savoir-faire au service d'autres. Sa présence se double d'une écoute et de sa participation aux réunions. Il aime passer nous voir et finira même par installer un temps son atelier de mécanique dans la cour.

Il y a aussi Marcello, le voisin du boulevard, qui surveille le site de l'autre côté des voûtes. Avec son chien Pacha, il devient en quelques mois, par ses présences régulières et quotidiennes sur le site, médiateur-canin et gardien du lieu faisant la chasse à ceux qui ne ramassent pas leurs déchets. Pacha sensibilise les petits et grands enfants à la cohabitation homme-animal ; il est adopté et devient lui aussi médiateur! Marcello prend son rôle très à cœur. À chaque rencontre de **la Cartonnerie**, il ouvre le débat et ne se gêne pas pour exposer avec véhémence son point de vue sur l'état du site si peu entretenu par la Ville. Il se voit ainsi offrir en main propre une pince de ramassage de déchets! Aujourd'hui, Marcello a dû se séparer de Pacha et depuis, on ne le voit plus.

Il y a Marius qui habite un autre quartier. Il se fait progressivement une place parmi nous. Nous l'avons connu autour de la transformation et de l'aménagement provisoire d'une dent creuse située à quelques mètres de la gare de Châteaureux par un collectif d'architectes fraîchement sortis de leurs études, le Collectif Etc. Marius, après le départ de ces constructeurs nomades, nous rend régulièrement visite. Il participe aux différents **Chantiers créatifs** ou de jardinage. Il arrive sur son scooter, avec son blouson bleu à bandes réfléchissantes, son tee-shirt fétiche de «chef de chantier», sa gueule cassée et son franc parlé et nous propose ses services!

Il y a Vincent et Caro, voisins adhérents des premières heures. Vincent passe régulièrement et partage avec nous ses envies de programmations événementielles sur le site : projection cinéma en plein air, mur d'escalade sous les arches du viaduc. Même si ses idées ne prennent pas forme, il devient membre du conseil d'administration de l'association et suit nos aventures.

Il y a aussi tous les enfants du quartier, Ahmal, Chaza, Anis : des filles et des garçons, âgés de 6 à 8 ans, toujours prêts à nous donner un coup de main pour les barbecues mais aussi agiles pour mettre sans dessus-dessous le jardin en notre absence! Des enfants que nous verrons grandir! L'un d'eux, élève au collège situé à deux pas, a même réalisé une bande dessinée au sujet de **la Cartonnerie** : le site est en destruction par des engins de chantier puis des

habitants munis de drapeaux sont mobilisés devant l'Hôtel de ville enfin, la réalisation de jeux sur l'espace de **la Cartonnerie** se réalise. Ce scénario nous interpelle : avons-nous motivé sa posture militante ?

Tous ces voisins et habitants deviennent proches. De relations hésitantes en confidences personnelles, des formes de trocs et d'entraides s'instaurent de manière spontanée : une aide à la rédaction d'un CV contre des coups de main et autres services pour nous aider à l'organisation du lieu ou à l'aménagement du site. Prise dans la gestion quotidienne du projet, je trouve parfois difficile de rester à l'écoute et en accueil même si cette disponibilité paraît essentielle pour saisir les envies, les dynamiques présentes dans le quartier et partager ensemble et, dans le temps l'idée d'un « pouvoir d'agir ».

MENER L'ENQUÊTE PAR LE JEU ET LES USAGES ET APPRÉCIER LES QUALITÉS DU SITE

La question du jeu déjà présente dans les différentes actions menées par Carton Plein devient tangible pour moi lors d'une rencontre avec la voisine assistante maternelle que tout le monde dans le quartier appelle « nounou », habitant en face de **la Cartonnerie**.

Une fin d'après-midi, celle-ci me demande « pourquoi n'y a-t-il pas de jeu ici ? ». Alors, je regarde sa petite fille en train de gratter le sol avec ses doigts, faire des sillons et glisser le sable de sa main à la terre et lui réponds : « Mais, regardez nounou, elle joue ! » Le lendemain, je la retrouve en fin d'après-midi avec une batterie de boîtes en plastique, pots de yaourt et petites cuillères.

Ce sont les enfants qui nous apprennent : leur imaginaire jaillit de manière spontanée, les éléments du quotidien se transforment en une forteresse d'aventure et de dépaysement. La surprise peut apparaître à chaque pas et le jeu s'improvise avec tout !

Perchés sur le premier prototype réalisé par l'atelier **Hors les murs**, installé en juin sur le site de **la Cartonnerie**, « nos » jeunes tout feu tout flamme, ces grands oubliés de l'espace public que sont les adolescents, avaient révélé ce belvédère en démontant petit à petit au fil de l'été les planches en bois de la construction afin de pouvoir atteindre son sommet. Depuis cette nouvelle tour de contrôle, ils pouvaient à présent surveiller les lieux. Grande qualité d'adaptation de l'objet à l'usage ! Ils investirent par la suite les garages situés sous les arches du viaduc mais aussi tous les espaces promontoires possibles poussant aux sensations fortes ! Le jeu et ses pratiques est l'un des prismes d'observation du site, en témoigne le grand nombre d'articles écrits à ce sujet sur notre blog, journal de bord qui raconte au jour le jour **la Cartonnerie**. Nous consignons et collectons les qualités de l'espace (autant matérielles que sensorielles) et les activités qui apparaissent au gré des saisons : la construction d'un igloo, l'apprentissage du vélo, les dinettes avec les fruits du jardin, les dessins réalisés avec un bout de bois dans le sable, les parties de foot entremêlées par les courses des plus petits, les grimpeurs sur les tuteurs des arbres, la pétanque, le badminton, les chorégraphies et les siestes sur la **Scène-sol**, retrouvailles d'amoureux cachés derrière les murets, les chiens qui gambadent et, le graff.

Des actions, des observations, des discussions, des réactions ; **la Cartonnerie** devient un terrain de recherche et d'expérimentation permanent. Par cette présence, Carton Plein génère aussi des petits déplacements dans les pratiques de ses habitants. L'espace par sa multiplicité d'usages et d'usagers qui cohabitent est vivant, habité, hospitalier.

TRAVAILLER : L'ÉQUIPE ET SA FORME

Notre organisation implique que je me retrouve souvent seule dans les locaux de Carton Plein. Il fait un peu froid en hiver mais les moments où toute l'équipe se rassemble permet de passer outre. Certains s'éloignent vers d'autres horizons professionnels, d'autres arrivent. Les tâches que j'effectue sont multiples : je suis souple selon les besoins et premières nécessités. Je suis la seule « assimilée salariée permanente » de Carton Plein avec une base minimum fixe d'un mi-temps par mois. Ce mi-temps se transforme rapidement en semaines complètes, soirées et week-ends. La masse de travail à gérer est exponentielle et l'éloignement de l'équipe nécessite de s'ajuster au calendrier et emploi du temps des uns et des autres. Comme dans d'autres structures dans lesquelles j'ai pu m'investir, vie professionnelle et personnelle sont étroitement liées. C'est une démarche entière de tous les instants, et un équilibre parfois difficile à trouver. Ici, je cherche à créer un cadre d'épanouissement car travailler, oui, mais *avec plaisir* !

À cette étape, l'association nécessite pour se développer une équipe plus stable, plus nombreuse, plus présente et professionnelle, pour mener à bien les projets de manière sereine. Mais comment intégrer d'autres personnes ? Comment rester un vivier composite et hétérogène ? Comment créer l'alchimie nécessaire à la constitution d'un groupe ? La gouvernance est fragile et se construit pas à pas entre des décisions prises de manière individuelle et leurs mises en jeu collective. Des rendez-vous chaque mois, instance de travail collectif pour échanger, permettront de ne pas couper le fil avec les personnes ressources.

S'IMPLIQUER DANS LA VIE DU QUARTIER

C'est au cours de cette période que je m'introduis dans les conseils de quartier, haut lieu institutionnel d'informations, de débats et de réflexions sur la vie de quartier. Participer au conseil permet de suivre les projets d'aménagements et d'amélioration en cours présentés par l'EPASE et la ville. Il est important pour nous de saisir ici des éléments de compréhension des enjeux urbains annoncés par les aménageurs car, malgré notre foi en une relation privilégiée et de confiance avec l'EPASE, il faut se mettre à l'évidence que nous ne sommes guère tenus au courant des nouveaux enjeux urbains qu'ils projettent. Là, il faut tendre l'oreille pour glaner les quelques décisions politiques parmi les expositions des problèmes individuels des habitants qui débordent en permanence du cadre de l'ordre du jour.

Notre première intervention fût de haute voltige dans ce gymnase de l'Amicale transformé pour l'occasion : des tables placées en ligne accueillent les « représentants » et font face à des rangées de chaises pour les « spectateurs ». La discussion nous amène à interroger les budgets « d'investissement » ou « fonds de participation » des habitants¹⁰. Le bilan de l'utilisation des budgets participatifs réalisé par une technicienne laisse entrevoir que 80 % de la somme dédiée au quartier n'est pas utilisée. Notre question naïve amène des réponses imprécises et timorées : « C'est que l'on ne peut pas tout financer ! » nous répond-on. Un murmure interrogatif traverse la salle et un débat houleux s'installe entre nous et la tribune dont le maire fait partie exceptionnellement. Tout porte à croire que l'on dérange avec nos questions !

L'élue référente, après cette intervention, ne tarde pas à m'appeler en direct sur mon téléphone pour nous inviter à déposer des « fiches » pour nos demandes d'investissement pour le site afin que celles-ci soient proposées au vote des habitants au prochain conseil.

Entre posture professionnelle et engagement militant, de nombreuses personnes et structures s'interrogent sur Carton Plein, son projet associatif, ses missions, ses prises de position fortes. Le représentant des habitants, lui aussi siégeant à la tribune, est toujours enthousiaste à nos propositions. Il devient un allié et soutient nos interpellations en affirmant la nécessité d'une transparence et d'une écoute des acteurs par les politiciens. Marion Carel dans son ouvrage évoque le terme d'«artisan de la participation» pour nommer ceux qui tentent de traduire ces langages utilisés par les administrativo-politico-techniciens afin de rendre compréhensibles ces rouages, souvent obscurs ou faussement compliqués qui mettent à l'écart les habitants des réelles délibérations et décisions. Peut-être en suis-je un ?

De discussions individuelles sur un bout de trottoir dans le quartier ou sur le site de **la Cartonnerie** à la production de confrontation lors de réunions de quartier où nous mettons naturellement ou volontairement les pieds dans le plat, nous tentons d'inciter autant que de faciliter les échanges, de créer des débats constructifs où chacun peut prendre place et devenir acteur de la cité.

11 – Marion Carel
«Faire participer les habitants? Citoyenneté et pouvoir d'agir dans les quartiers populaires»,
Gouvernement en question(s)
ENS Editions, 2013, p.176-177

TRANSMETTRE : LA PÉDAGOGIE EN ACTE

Mars 2012. L'équipe de Carton Plein est invitée par l'atelier UB27 de l'École d'Architecture de La Cambre Horta à Bruxelles pour animer un workshop d'étudiants. Je n'y participerai pas ayant fait le choix de me reconnecter avec ma vie familiale. C'est ainsi par la réitération des méthodologies transformées et réinventées selon les contextes et les projets qu'une transmission de l'expérience s'opère au sein de l'équipe et que les valeurs se définissent collectivement. Cette expérience bruxelloise est la première reconnaissance institutionnelle de notre travail sur le jeu : il l'assoit désormais comme un axe fort de recherche, d'action mais aussi comme un outil méthodologique de Carton Plein.

Dans la foulée, début juillet, nous sommes sollicités également pour former les techniciens de la Ville et de Saint-Étienne Métropole ; c'est Cap design. Il était tout à fait intéressant de noter les réserves premières des techniciens que nous embarquons avec nous dans l'observation des aires de jeu. Je me souviens de l'un d'eux, urbaniste de formation qui m'avait dit : «Aller observer sur le terrain et questionner les usagers? Mais on le fait au quotidien!» La poursuite de l'atelier avait cependant fait changer son discours du tout au tout, révélant un décalage entre les mots et le faire, les évidences et la pratique. Nous affirmons l'expérimentation comme une méthodologie, un processus de travail au long cours et non comme un cadre exceptionnel. C'est pour nous une manière de travailler, d'avancer sur nos pratiques en évitant que celles-ci ne se figent. Les certitudes sont à mettre de côté.

ACCOMPAGNER DES EXPÉRIMENTATIONS SUR LA CARTONNERIE. JUSQU'OU?

Je regarde le ciel, allongée sur une partie enherbée de **la Cartonnerie**. Mes pieds calés contre le petit muret du site et, munie de gants, je suis prête à tirer sur les filets de la **Prairie suspendue**. Imaginé par les étudiants architectes du laboratoire **Hors les murs**, ce projet souhaite offrir une zone de repos et de détente aux usagers (la tête dans les herbes hautes, à l'ombre des arbres) tout en éloignant nos amis les quadrupèdes. Le chantier a pris beaucoup de retard en raison de la complexité de sa réalisation technique. Les étudiants cherchent des solutions mais de vraies compétences de constructeur doivent être mobilisées.

Je sollicite nos réseaux de connaissance pour trouver une solution viable et rapide. Nos deux stagiaires du MEP balisent le muret au couleur du chantier par des bandes de peinture rouges et blanches pour signaler le caractère expérimental de la réalisation et rassurer ainsi les services techniques de la mairie. Un voisin nous encourage de son balcon du 4^e étage. Des passants s'arrêtent et nous donnent des coups de main le temps de quelques minutes. Les quelques adhérents actifs viennent nous aider notamment Marius. Ensemble nous viendrons à bout de cette installation. Celle-ci terminée sera une réussite en termes d'usages. Petits et grands investissent le lieu : sautillent, se prélassent, se rassemblent dans ce hamac géant. L'équipe de Carton Plein organise son suivi avec des tours de veille pendant le temps estival. Elle effectue régulièrement de petits rafistolages d'urgence, se sentant encore un peu seule à porter la responsabilité d'un tel objet expérimental. L'installation, pratiquée de manière intense, ne résistera que peu de temps et sera hélas vite dégradée. Et, comme à la fin d'un tour de magie, disparaîtra sans prévenir, enlevée par les services techniques de la ville, au mois de janvier suivant.

La Cartonnerie fait figure d'espace public inédit. L'implication régulière des différents techniciens pour la mise en œuvre des projets éphémères d'étudiants et la rencontre avec certains habitants lors des temps ouverts conduisent à des échanges peu ordinaires entre tous. Certaines personnes sont devenues ressources pour Carton Plein : le chargé de mission du cadre de vie de la ville, la responsable d'opération de l'EPASE sur le quartier Jacquard, attentifs à nos questionnements. Recevoir leur avis et conseils est enrichissant et même s'ils ne sont pas toujours aussi réactifs que souhaité, le dialogue est possible.

Une forme de gestion tacite, sans cadre, s'installe par ce rôle d'intermédiation assumée par l'association même si le lien entre les différents interlocuteurs s'avère difficile à maintenir. Notre rôle de veilleur, de facilitateur s'est confirmé peu à peu mais ce type d'action et de posture associative peuvent-ils être pérennes sans cadre défini ou mis en commun avec les administrateurs de la ville ? Nous tentons à de nombreuses reprises de repositionner le site afin que lui soient redonnées des qualités d'urbanité pour tous. Nous ne trouvons pas d'oreilles suffisamment attentives.

ÉPISE 4 — DE SEPTEMBRE 2012 À JUILLET 2013

«Alors ça pour du orange, c'est du orange !» C'est la couleur élue par les usagers et par les enfants sondés lors des différents ateliers et qui est train d'être apposée par les ouvriers de l'entreprise URSO – située à quelques rues d'ici – pour recouvrir les murs de **la Cartonnerie**. Il est certain qu'en remettant les pieds sur le site en cette rentrée de septembre, une sensation de vertige m'avait submergée. Entre les graffs et les propositions de jeu peintes par l'équipe : une vraie cacophonie de signes, de couleurs, maquillait les murs. Ce monochrome orange réaffirme leur monumentalité par le contraste qu'il provoque avec les matières du site et le ciel stéphanois. Ce recouvrement, nous l'espérons, permettra d'apaiser le site mais aussi peut-être d'«endiguer» les graffs par ce geste, sous cape, «d'autorité». Même si nous savons par avance que cette nouvelle page pourrait en attirer plus d'un, nous testons et négocions cette «remise au propre» auprès de l'EPASE. Et chaque demande, aussi petite soit-elle

pour des aménageurs qui détiennent pourtant d'importants moyens financiers, se négocie et s'argumente fermement ! Rien n'est acquis et, comme l'EPASE aime à nous le rappeler, ce n'est plus de leur ressort d'agir mais celui de la ville qui en est le gestionnaire. J'avoue au passage ne pas comprendre cette réticence d'intervention alors même que **la Cartonnerie** sera l'image choisie pour les vœux 2013 de l'EPASE et qu'elle sera, par ailleurs, un lieu fortement médiatisé sous les projecteurs de la Biennale ! Bien conscientes de ce jeu d'acteurs, nous jouons souvent de ruses pour arriver à nos fins !

FÉDÉRER À LA CARTONNERIE PAR LE JEU

Octobre 2012. Nous poursuivons nos expérimentations autour du jeu et, dans ce cadre, invitons un vidéaste, Marcelo Valente, qui travaille avec la compagnie des premières heures des arts de la rue, Komplex Kapharnaüm, pour nous aider à imaginer et créer des grands jeux à projeter sur **la Cartonnerie**. Un petit nombre de personnes qui aura bravé le froid et l'humidité stéphanoise se rassemble sur l'espace à la nuit tombée : des adhérents réguliers de l'association mais aussi des passants qui s'arrêtent le temps de quelques parties. Trois rétroprojecteurs répartis en face du grand mur posent le décor de cet espace récréatif inhabituel. La couleur orange du mur éclate sous la lumière. Un premier jeu simple s'invente tout naturellement par l'exploration du procédé technique des ombres chinoises : un jeune du quartier s'amuse avec l'ombre de sa main devenue immense avec des éléments du site. Un «Jungle speed» nous met au défi de parcourir l'espace à la poursuite d'un totem mobile. Un «Dessiné, c'est gagné!» recouvre de dessins éphémères les grands murs. Un morpion forme au fil des parties une composition graphique de symboles désordonnés encollés sur les murs, seule trace qui restera de cette soirée. Par ces jeux, le site apparaît d'autant plus grand que nous nous révélons tout petit au pied de ses murs. Nous prenons conscience de l'importance d'intervenir à sa mesure.

Quelques jours suivants, nouveau **Chantier créatif**. Nous encollons à présent au-dessus de la **Scène-sol** des règles de jeu collectées auprès d'enfants sur des papiers grand format imitant les formes d'un puzzle : «À quoi tu joues? Quel est ton jeu préféré? Quelle est sa règle?». Cet affichage construit avec les enfants et adressé à tous, invite à se rappeler que de multiples jeux sont possibles en dehors de ceux standardisés et normés. À la Cartonnerie, nous appelons à la créativité car il s'agit bien de mettre au cœur le jeu comme un processus constructif de chacun qui «n'apprend pas des recettes : il développe des aptitudes»¹².

RESTER AU CŒUR DES ENJEUX URBAINS

Deux projets d'envergure sont mis en œuvre dès l'automne 2012 jusqu'au printemps 2013 grâce au temps fort de la Biennale du design : **Parcours de jeu** et **Viaduc Fertile**. Ceux-ci nous donnent l'occasion de réaffirmer notre volonté de nous positionner au cœur du projet urbain. Le cadre de l'exposition «Empathicity, Making our city together!» est idéal à la fois pour poursuivre nos actions qui mettent au cœur du processus la co-construction avec les acteurs et les habitants du quartier mais aussi notre recherche sur le jeu.

La démarche de mise en place de micro-installations sur l'espace public que propose **Parcours de jeu** nous permet de reprendre contact avec les aménageurs et plus particulièrement avec notre interlocuteur privilégié de l'EPASE. Nous le rencontrons avec son directeur

¹² – Caillols Roger,
*Les jeux et les
hommes, le masque
et le vertige, Paris,
Gallimard, 1967, p.322.*

général adjoint pour échanger sur notre proposition à venir et la reconduite de notre bail du 45 de la rue Boisson. Un joli tableau à la limite de la caricature se dessine avec notre équipe féminine en négociation « alerte » face aux aménageurs du sexe opposé ! La bureaucratie mâle des décideurs se révèle au plus haut point. Notre action est financée et reconnue plutôt pour sa valeur de faire-valoir communicante dans ce cadre Biennale – il s'agit donc d'apposer le logo de l'EPASE « en grand et en gros » sur tous les supports de communication ! – que pour sa forme de production urbaine innovante – qui de notre côté, nous paraît

renouer avec les aménagements produits lors de l'Atelier Espace Public³. Nous acceptons donc cette valse mais réalisons rapidement qu'il sera nécessaire à l'avenir d'en changer le tempo pour ne pas se faire marcher sur les pieds !

Pierre Charbonneau,
urbaniste conseiller
de Michel Thiollière,
Sénateur Maire de
Saint-Étienne et
Président de Saint-
Étienne Métropole
dont la mission
était « la définition
l'organisation, le suivi
et la cohérence de la
politique urbaine de
la ville en lien avec la
politique culturelle ».

LA CO-CONSTRUCTION EN ACTE

Repérés lors de notre étude sur le jeu, les interstices et délaissés urbains choisis par les équipes comprennent des espaces publics de différents types : rues, places, parvis. C'est en participant au conseil de quartier Jacquard que j'apprends que l'un des sites choisis par un de nos duos en résidence est un espace en voie d'aménagement par les services techniques de la ville. Celui-ci est signalé comme « problématique » car identifié en zone régulière de dépôts de déchets. La Ville cherche à trouver une solution concrète et durable via un aménagement. Alors qu'une première proposition composée d'un bout de gazon entouré de barrières parisiennes et d'un espace canin, sorte d'aménagement « post-it » de 1 mètre par 1 mètre est mise à l'approbation des habitants présents, j'interpelle l'assemblée sur le projet de nos designers, Laure et Sébastien, qui s'intéresse à ce délaissé du quartier. Je leur précise

Ces ateliers ont permis notamment d'aménager à moindre coût de nombreux espaces publics dans toute la ville et d'impliquer de jeunes créateurs stéphanois (architectes, artistes, designers, paysagistes) sur leur territoire.

qu'un temps d'immersion par l'équipe aura lieu d'octobre à novembre avec leur « **Ambulante** », outil déployé sur l'espace permettant de collecter les regards des habitants voisin ou passants et d'interroger leur projet. Ils formaliseront une proposition semi-pérenne ou pérenne prévue pour le mois de mars ! Aussi, « Pourquoi ne pas faire converger ces projets ! » m'exclamais-je alors. Une belle occasion pour créer les cadres d'une collaboration et d'une mutualisation autour d'un espace entre les designers et les services techniques, pour penser collectivement « économie de moyens » (avec un financement croisé de l'EPASE, la Cité du design et la Ville via ses services techniques) mais surtout pour inciter à la rencontre des savoir-faire ! Alors que l'élue animatrice du débat s'agace encore de cette prise de parole intempestive de ma part, je m'attache à ne pas relâcher mon flot de parole jusqu'à une possible mise en débat de ma proposition. Appel au vote. Mises en suspend du projet en cours des services techniques ou attente d'une présentation de projet par les designers ? En quelques minutes, les doigts se lèvent à la majorité pour l'attente !

Par la suite, les designers travailleront en étroite collaboration avec les services techniques de la Ville mais aussi avec Laurie appelée en appui pour ses compétences d'architecte rassurant ainsi au passage nos partenaires ! Son sens aigu du détail et son attention au choix des matériaux sont autant de qualités qui donneront, sans nul doute, de la valeur ajoutée au projet. Belle conclusion quelques mois plus tard car la réalisation sera primée en Chine et fera l'objet de nombreuses conférences montrant les réussites du design collaboratif de Saint-Étienne !

Être à l'écoute et créer des leviers par l'implication, le concernement et l'intérêt, me semble aujourd'hui les conditions nécessaires à prendre en compte pour penser et co-construire la ville de manière ingénieuse et durable!

Un autre projet inauguré pendant la Biennale symbolise aussi cette fertilité du «faire ensemble». C'est la «**Rue banc**», assise collective végétalisée réalisée par des élèves de 1^{re} année d'un BTS design qui prendra place sur le site de **la Cartonnerie**. De la phase de prototypage rapide de mobiliers en carton testés par des enfants du quartier en octobre 2011 au vote d'un des projets par les aménageurs et les habitants en mai 2012 ; de la demande et du vote d'un financement par les enveloppes d'investissement des conseils de quartier en septembre 2012 au traçage de l'emplacement de l'assise avec de la farine en mars 2013 : ce furent deux ans d'échanges et de rencontres régulières, de rebondissements, de formation, d'expérimentation, de réflexion et d'action commune avec tous ces acteurs réunis : aménageurs, techniciens municipaux, entreprises locales, habitants, élèves et nous, association.

LE JEU POUR RETROUVER LE SENS DU COMMUN

Au fil des mois, le travail collaboratif entre l'équipe de Carton Plein et les deux équipes de designers se distend, tous débordés par l'ampleur des propositions à tenir. L'équilibre est difficile à trouver pour Carton Plein entre l'accompagnement et l'autonomie de ces équipes, entre la responsabilité d'un commissariat local à assumer et cette volonté de mettre en place une autogestion des projets. Ici aussi, dans les formes et manières de travailler, nous expérimentons! L'action collective n'est pas innée et il est dur de maintenir des échanges constructifs, simples, basés sur la confiance.

À quelques jours de l'inauguration du **Parcours de jeu**, je prends à bras le corps le problème et organise une «réunion de crise» pour crever les différents abcès : les «on dit» glanés entre deux portes, les loupés, les incompréhensions, les quiproquos. Nous clarifions ensemble le cadre d'action de chacun et retrouvons le sens d'un projet à mener en commun. Un voyage imaginaire se dessine : Carton Plein se met en scène, prend le rôle d'un équipage de croisière et met en lumière le long de cette balade urbaine ludique les réalisations des deux équipes artistiques. Hervé Agnoux dit Réan Féline, artiste des rues est notre capitaine de bord. La présence d'Hervé dans cette aventure est évidente. Je ne sais d'ailleurs plus quand notre collaboration a commencé. Sa démarche artistique avec ses «dérives de rues»¹⁴ [14 – http://drivrsdu.fr](http://drivrsdu.fr) . Information promotionnelle : N'hésitez pas, Hervé est toujours prêt à vivre des projets aussi décalés que sérieux sur les espaces publics!

– nourrit notre approche. Petit à petit, il s'est rapproché de nous, intéressé par la question et l'investissement de l'espace public, et s'est fait une place. Il joue ce rôle de ciment réparateur du lien : à chaque halte devant les installations, il portera la voix des deux groupes et lira des textes choisis ou écrits par eux. Certains s'attacheront à décrire le processus de création et de mise en œuvre de l'installation, d'autres s'attarderont sur la place du jeu dans la ville. D'autres textes enfin dénonceront les limites de cet espace-projet collaboratif dont la fameuse censure¹⁵ ! L'équipage est aussi composée d'hôteses. Alisone, notre chef de cabine, incarne son personnage avec une facilité jubilatoire : au fil de la balade, elle révèle le quartier aux passagers nombreux en mettant leurs sens en éveil, et improvise, scande des slogans appelant la reprise des autres membres de l'équipage : «*Make our city together!*» «*Together!*» [15 – À découvrir plus en détail dans le texte de Fanny Herbert!](#)

Nous embarquons le public dans une histoire alternant description du réel, inauguration des installations et récits fictionnels. Dans un même mouvement, nous parlons de l'identité du quartier, cherchons à décaler les regards, à transmettre son histoire singulière, sa vie ordinaire, ses potentiels et, à ré-enchanter Saint-Étienne !

À l'heure du bilan, **Parcours de jeu**, qui a disposé d'une couverture médiatique importante, ne nous apporte pas la reconnaissance que nous attendions de la part des aménageurs concernant notre travail de programmation urbaine. Difficile de modifier l'étiquette d'« animateur » derrière laquelle ils se réfugient régulièrement ! De notre côté, nous voyons bien que ces petits aménagements ont fait émerger des formes intéressantes apportant des solutions concrètes pour les gestionnaires des espaces publics mais aussi redonnant, par touche spatiale, de l'hospitalité au quartier.

Ce projet marque une étape importante dans notre développement. Entre le site, **la Cartonnerie** et l'association, Carton Plein, entre l'espace public et ses recherches, deux entités distinctes s'affirment dont l'une commence à se déplacer et à agir, ailleurs, à une autre échelle.

ÉPISODE 5 — DE SEPTEMBRE 2013 A JUILLET 2014

À peine arrivée, il faut agir ! « Allo, Saint-Étienne Bonjour ? » « Nous avons trouvé un chat mort graffé sur **la Cartonnerie** ! » Le site se dégrade de plus en plus. Après un été caniculaire et, sans avoir pu mobiliser assez de personnes pour les arrosages comme l'année précédente, le jardin paraît asséché. Des gros sacs de chantier à « plantation » qui avaient été installés pour créer de nouvelles poches de verdure et de fraîcheur s'affaissent ; ils deviennent des supports « à hauteur » pour nos amis les chiens. Les jeunes fruits des jardinières mûrissent au côté des déjections. Le site devient occasionnellement un salon de toilette laissant choir les pelures mortes sur le site qui s'envolent de-ci-de là. À chaque acte individuel contraire à l'idée d'un espace ouvert à tous et à ménager par tous, nous traversons la rue et amenons la discussion : « Pensons collectif ! ». Malgré la compréhension des usagers et passants rencontrés, ce travail de médiation à échelle humaine devient épuisant !

Nous alertons régulièrement les services techniques et les élus référents du quartier sur les besoins de moyens pour entretenir le lieu car il dépasse largement les possibilités de nos enveloppes et cadres d'action définis avec eux. Nous avons rétabli notre position d'association et faisons désormais des demandes d'occupation du domaine public auprès de la Ville lors de l'organisation de nos événements sur le site afin de signifier que nous ne sommes pas plus privilégiés que d'autres. L'implication régulière de l'EPASE à nos côtés pour quelques travaux sème certainement un peu le trouble amenant au final à un vide critique de gestionnaire. Le jeu de la patate chaude commence !

GARDER LE CAP ! DÉCALAGES, VIRAGE DE BORD ET LÂCHER PRISE : LA GOUVERNANCE

Tout se bouscule en cette rentrée 2013. Laurie a démissionné de son agence d'architecture stéphanoise et retrouve l'équipe ! Son retour annonce un nouvel élan pour l'action collective et pluridisciplinaire. Ali habite désormais comme moi à Lyon.

Je suis là, investie, et pourtant tout semble se décider devant moi. Des réunions se succèdent sans souvenirs précis. Je ne parviens pas à questionner et à donner de la voix. Une période de doutes commence : comment collaborer, partager, construire ? Un choix s'est opéré sans discussion : faire avec ceux qui sont là, à Saint-Étienne. Ancrage et engagement sont mis en tension. L'écriture du projet à quatre n'est donc pas une évidence. Je m'interroge sur la force de notre groupe et sur la dimension pluridisciplinaire que nous défendons. Où s'arrête-t-elle ?

De nouveaux réseaux sont ouverts : ceux de l'économie sociale et solidaire, des tiers-lieux. Je ne comprends pas toutes ces stratégies qui devraient nous apporter d'autres moyens financiers. Depuis Lyon, seule la boîte mail collective me permet de saisir des bribes de ce qui se trame.

L'ébullition du lieu avec tous ces nouveaux occupants demande du temps. Des nouvelles directions sont prises, notamment l'élargissement de la gouvernance de l'équipe à de nouveaux résidents : Hervé, Guillaume, Dominique, Amélie et Wilhem. Nous ne prenons pas le temps de mesurer et de définir des règles du jeu pour organiser plus clairement la gestion du lieu. Toutes les vannes sont ouvertes, l'équipe est multiple. Je lâche prise et deviens « accompagnatrice ». Je continue mon rôle du suivi des finances, difficilement car celui-ci ne peut se détacher d'une vision du projet et de ses orientations stratégiques.

Aller au bout de cette voie stéphanoise. Malgré cette période délicate, je décide de laisser le temps faire son œuvre et me suis alliée à mon amie la patience : cette transformation était nécessaire et inévitable liée à la reconfiguration de l'équipe et du lieu. Nous expérimentons cette forme de nébuleuse d'habitants au **45 de la Rue Boisson**, chacun impliqué à sa manière, libre ou plus dirigé, dans le projet de Carton Plein. Le chantier de l'action collective est en cours et se dessinera de lui-même, chemin faisant.

LA FOURMILIÈRE : LE LABO URBAIN

Une fourmilière active se forme : Hervé établit son atelier au rez-de-chaussée, face au site de **la Cartonnerie** : un bureau posé au milieu de la pièce, et c'est parti ! Le Collectif Etc s'installe en résidence ; ils aménageront une grande salle au rez-de-chaussée appelée désormais la « Salle du désordre » où s'enchaîneront les réunions la journée, les dîners et les apéros parfois prolongés. Le 2^e étage est aussi investi, ce sera leur chambre-dortoir habillée par quelques constructions en tasseaux et de nombreux meubles dégotés d'une vieille colonie de vacances en Auvergne. C'est le festival du sac de couchage !

Laurie et Fanny disposent leur bureau pour leur mission personnelle et pour Carton Plein au 1^{er} étage. Guillaume dit « Perruche », architecte et musicien, organisateur du festival de musique stéphanois Musitecture, souhaite devenir le programmeur culturel et artistique du site de **la Cartonnerie**. Ce nouveau résident gonflé d'une énergie positive et motivée s'installe dans le bureau avec vue sur le site qu'il partage avec la partie administrative de Carton Plein, c'est-à-dire les dossiers et moi-même ! Une semaine de chantier intensif permet de rendre le **45 de la rue Étienne Boisson** optimisé, accueillant, vivant. L'inauguration est prévue début octobre. Les constructeurs et leurs 20 bras, l'ensemble des petites mains du lieu permettent d'agir efficacement. Des peintures sont appliquées du sol au plafond du rez-de-chaussée au 2^e étage, une signalétique dans le hall rend lisible les différents espaces : des indications pour aller dans les bureaux, les ateliers, la résidence, le nom Carton Plein est

apposé sur le fronton de la porte. Les fameux éclairages publics stéphanois, suspension historique en voie de disparition sont installés dans le hall et prolongent ainsi symboliquement la rue stéphanoise : le **Laboratoire urbain** devient concret !

Les projets s'enchaînent. La tête dans le guidon. Je suis le rythme et m'engage autant que faire se peut. De **Tous Dehors!** sur le site de la manufacture plaine Achille à **Terrain de jeu Import/Export** à Cali en Colombie, nous nous déplaçons dans la ville et vers d'autres horizons.

EXPLORER LE NOUVEAU QUARTIER CRÉATIF DE SAINT-ÉTIENNE : TOUS DEHORS! À LA MANU

10 minutes de marche et nous voici au cœur du nouveau quartier dit « créatif » de Saint-Étienne où nous sommes sollicités par l'EPASE et la Cité, me semble-t-il, dans le cadre d'une commande pour activer l'espace public avec et pour ses habitants (étudiants, employés des entreprises) et ce, afin de trouver des pistes d'aménagement et/ou de programmation d'activités du site. Nous déroulons et jouons notre principe actif **Tous Dehors!** testé cet été à la médiathèque : une équipe pluridisciplinaire se rassemble, un costume nous unit pour décaler et attirer l'attention : moustaches et manteaux de fourrure malgré la chaleur exceptionnelle de cet hiver ! Nous invitons d'autres acteurs de la cité à venir participer aux perturbations créatives à nos côtés !

Rachid, entraîneur de football de l'amicale laïque de Chapelon arrive, son filet de ballons dans le dos et ses 30 jeunes joueurs. Avec le froid, les terrains de foot situés sur les collines de Saint-Étienne gelés et recouverts de neige deviennent impraticables. Une coïncidence heureuse : l'entraînement se déroulera sur le parvis de la Cité du design et révélera le potentiel de cet espace ample malgré son dallage ondulant ! Rachid habite depuis 30 ans dans la rue longeant le site de la Manufacture. Il me confie ne jamais avoir foulé le sol de cet espace depuis son ouverture et son renouveau « design ». Cette confiance témoigne qu'un travail de porosité des espaces physiques et mentaux est encore à mettre en œuvre face à ces frontières historiques et sociales : pour une ville appropriée !

LE LABORATOIRE URBAIN : UN ESPACE D'EXPÉRIMENTATION INDIVIDUEL ET COLLECTIF

Un rassemblement est organisé autour des « Nouveaux Jardins urbains » proposé par Guillaume pour inviter les usagers à transmettre leurs envies de transformation du site et de participation à des futurs chantiers. Le public est présent, les élus, en phase pré-électorale, aussi ! Même si j'ai l'impression de vivre un éternel recommencement, une énième injonction à la participation, autour de la conception et la construction d'aménagements pour **la Car-tonnerie**, je le laisse expérimenter son projet et accompagne sa dynamique. Il me semble en effet important de maintenir cette occupation éphémère du terrain et d'insuffler cette idée du « faire ensemble ». Un groupe de personnes de différents horizons s'implique et se réunit régulièrement dans les locaux avec Sara, la maître-compostière du lieu, des étudiants d'art et de design, une artiste. Le projet est ambitieux : des constructions en roseaux laissent présager de belles architectures et s'enracineront peut-être dans le temps ! Après deux jours de **Chantier créatif**, le groupe se heurte rapidement aux difficultés de la construction

collective et s'essouffle. La Fondation de France n'a pas suivi, les moyens sont trop faibles pour agir. Au final, quelques petites constructions se greffent autour des jardinières permettant de solutionner temporairement le conflit d'usages entre les chiens et les plantes. Dominique, Amélie et Whilhem en service civique accompagnent aussi cette dynamique et nous proposent de mettre en place des temps festifs et conviviaux dans notre cours du **45 rue Boisson** : les **Bistrots du jeudi** ! Ces temps nous offrent un cadre pour faire connaître et partager les recherches et actions de Carton Plein en toute simplicité et créent de nouvelles connexions avec d'autres acteurs à l'échelle de la ville, s'ouvrent à de nouveaux publics d'étudiants et de curieux ! Le **Laboratoire urbain** crée son réseau, se dynamise. Les voisins, eux, ne sont pas présents.

CUMBIA AVEC LE CLUB DES AMÉNAGEURS

Janvier 2014. Alors qu'une partie de l'équipe est encore à Cali en Colombie, j'accueille le Club des aménageurs et nous nous entassons dans la fameuse «Salle du désordre». Le directeur adjoint de l'EPASE, via le Collectif Etc en résidence, nous propose de présenter notre projet à un cercle qui réunit collectivités locales, maîtrise d'ouvrage, représentants d'aménageurs publics (établissements publics d'aménagement, sociétés publiques locales d'aménagement), mixtes (SEM) ou privés, pour prendre la mesure de leurs expériences et réfléchir ensemble à des solutions, en fonction des problématiques qu'ils ont su repérer. Pour l'occasion, l'équipe de Carton Plein a réalisé, en exclusivité, un petit film à leur intention : celui-ci présente notre démarche, nos méthodologies en «action» mais aussi nos questionnements du moment sur la fabrique de la ville. Quels rôles et responsabilités ont ces maîtrises d'ouvrage qui façonnent la cité de demain ? Où se situe leur engagement politique ? Quels regards portent-ils sur nos structures souvent qualifiées de marginales mais qui se révèlent de plus en plus nombreuses et actives dans les paysages de l'action et du ménagement urbain ? Et quels moyens leur donnent-ils pour agir ? Quelles villes souhaitons-nous ? Agir ensemble ? À côté ? Nous constatons collectivement que notre association, malgré la volonté de ses membres, n'arrive pas à trouver un espace et un cadre de collaboration avec les aménageurs. Cette rencontre ne produira d'ailleurs aucune suite concrète pour Carton Plein avec ses partenaires stéphanois cependant elle renforce l'assurance, pour notre équipe, d'être positionnée sur la juste voie alternative d'articulation entre délibération et contre-pouvoir.

CHANGEMENTS TOUS AZIMUTS

Début avril, l'équipe est de retour de Colombie. Le **Laboratoire urbain** se réorganise après le départ du Collectif Etc vers de nouvelles aventures marseillaises. Nous mettons ainsi à disposition notre espace de résidence à des structures culturelles et artistiques locales et accueillons aussi des artistes pour collaborer à nos côtés autour de nos objets de recherches. David Suissa, un chanteur-compositeur et Damien Sabatier, musicien, nous proposent de poursuivre une expérience menée presque un an auparavant à la Médiathèque de Carnot lors du **Tous Dehors** ! Une première enquête rapide avait révélé la grande diversité culturelle des stéphanois. Il s'agit ici d'aller un peu plus loin dans cette intuition. L'objectif est simple : collecter les musiques préférées des habitants via des micros-trottoirs puis créer un événement fédérateur autour d'une «Compile du quartier» et l'interprétation live de certains des

morceaux. La médiathèque nous suit dans cette aventure – non sans questionnements – et co-produit cette création hors-norme. Une brigade d'enquêteurs composés de l'équipe de Carton Plein, des musiciens et des « médiathécaires » s'installent sur le parvis de la médiathèque. Les langues se délient facilement : souvenirs d'orchestres venus de tous horizons, récits de traversées de ville pour se rendre au bal, ambiance de rues, points de vue sur les espaces publics et leur vitalité d'hier et d'aujourd'hui prolongent le questionnement initial. Des chants s'improvisent. Nous récoltons un patchwork de musiques aussi étonnantes et diversifiées que leurs auditeurs. *Saint-Étienne cosmopolitaine!* Cette action culturelle préfigure la recherche-action **Sainté Itinéraires Croisés** à venir, un projet en conduisant naturellement à un autre, nous menons en continu notre enquête qui devient, comme le définit John Dewey, une « démarche organique et culturelle de l'être en quête de la solution à l'obscurité de son environnement, de sa situation, à un moment précis de son développement ou, si l'on veut, de son histoire »⁶.

16 – Dewey John
Logique, Théorie de
l'enquête, traduit par
G. Deledalle, Paris,
puf, 1967, p. 17.

Nous aiguisons nos points de vue sur la ville et ses politiques publiques au fil de notre histoire écrite avec son territoire et, nos modes de faire s'affirment et produisent dans le temps une forme de douce résistance. En effet, à l'heure du marketing territorial, quelle identité de ville souhaitons-nous construire pour Saint-Étienne ?

La mairie de Saint-Étienne a basculé à droite. Nouvelle équipe municipale, nouveaux enjeux.

SE DÉTENDRE COLLECTIVEMENT SUR LE SITE DE LA CARTONNERIE

Munis de pinceaux fins, biseautés ou plats, de petits panneaux de bois, de fonds de pots de peinture amassés depuis quelques années dans notre matériauthèque, l'équipe, assise autour de tables disposées sous notre grand barnum orange, se prépare pour un **Chantier créatif** singulier. Une graphiste, Emmanuelle Guyard avec qui nous souhaitons partager nos recherches et questionnements autour du *Street Art* nous propose de prendre le temps de réfléchir ensemble sur la question du droit à la paresse : « Qu'est-ce que je ferais si j'avais plus de temps libre ? » L'équipe est réunie, quelques voisins intéressés par la proposition s'installent, des enfants aussi. Contrairement aux autres chantiers, celui-ci ne se donne pas pour objectif de questionner le site et son devenir en termes de transformations urbaines⁷.

17 – Ces matières
collectées sont
déjà nombreuses
et mériteraient
d'être finement
analysées mais nous
ne savons qu'en
faire aujourd'hui
puisque elles ne
trouvent pas de cadre
formel pour une
réalisation concrète

Il n'est pas non plus la tentative de fédérer des habitants ou groupe d'habitants autour du jardin. La logistique de ce **Chantier créatif** est légère. Cette proposition nous invite à être la simplement, pour vivre en ce lieu, l'apprécier à nouveau, le partager avec d'autres. L'événement prend l'allure d'une manifestation silencieuse et se termine par le dépôt de multiples pancartes avec leurs revendications au pied des grands murs : « Regarder l'herbe pousser », « Des projets, en l'air », « Je t'ai eu », « Arrêter de courir après »... Chacun se retrouve mais aussi, prend le large, depuis **la Cartonnerie**.

ÉPISE 6 — DE SEPTEMBRE 2014 À OCTOBRE 2015

Traverser les arches de **la Cartonnerie** est toujours un moment que j'apprécie : Quelle surprise ? Quelles traces des jeux des enfants ? Quel public ? Quel nouveau graff ou couleur ? Quel état du jardin ? Devrais-je ramasser les quelques canettes qui jonchent la scène sol ? Un

homme lit son journal sur un banc. Des jeunes posent et se photographient devant les murs devenus un décor singulier de la ville mais aussi un espace d'expression, de déclarations d'amour individuelles ou de paix universelle comme en témoignent des fresques réalisées pour la commémoration de la mort de Salvador Allende ou plus tard suite aux attentats de Charlie Hebdo. Le terrain est encore miné de crottes de chien. Les amarantes se sont essayées seules et ont colonisé les parties engazonnées. Le cèdre majestueux a été taillé brutalement et se bâte pour sauver quelques branchages. Je déguste les variétés de tomates avec les enfants du quartier et nous apprécions leurs saveurs.

C'est la rentrée 2014 qui sonne l'heure d'un nouveau départ et d'un nouvel inconnu aussi stressant que grisant ! Elle m'apparaît plus apaisée que les précédentes années grâce au travail d'écriture et de définition collective de nos projets avant la pause estivale. « On ne naît pas groupe, on le devient »* : cet adage marque l'action collective de ce 6^e épisode.

18 – David
Vercauteren,
Micropolitique
des groupes. Pour
une écologie des
pratiques collectives.
45 rue
2007, éditions
HB.

DES RÈGLES DU JEU À LA MAISON DE JACQUELINE

Après l'expérience de l'action collective à dix et une tentative d'autogestion du lieu toute l'année dernière, l'équipe de pilotage de l'association se resserre autour de Fanny, Laurie, Alissone et moi-même. De nombreux écueils liés à la gestion de l'espace du **45 rue Boisson** et de l'espace public dédié mais aussi du portage et montage des projets, nous guident naturellement vers ce choix resserré. Les bureaux et ateliers sont réorganisés en fonction des besoins, des activités et du temps de présence. Nous ouvrons donc de nouvelles pistes comme le troc d'un espace contre du temps afin d'équilibrer les implications de chaque occupant au sein de l'association et participer à son fonctionnement, aux activités. Car, malgré l'occupation gratuite d'un espace, cet investissement au sein de l'association ne va malheureusement pas toujours de soi ! Des réunions bimensuelles sur les avancées des uns et des autres maintiennent le lien et permettent d'imaginer des croisements. Les **Chantiers créatifs** sur le site de **la Cartonnerie** nécessitent une mobilisation de tous. Nous trouvons un nouveau souffle par cette réorganisation du lieu.

ON S'ORGANISE ! NOUVEAUX OUTILS ET ORGANISATION DU TRAVAIL

Comment agir dans la complexité ? C'est avec l'appui de nos fonds individuels de formation que nous décidons toutes les quatre d'y répondre, d'être aidées pour avancer plus sereinement vers l'avenir. De la communication non violente à l'entraînement mental, cette formation et ce regard extérieur d'accompagnant nous permettent de rediscuter de notre équipe, de nos rôles, de nos habitudes et fonctionnements, des points de tension, des manquements, des qualités. A partir de ce jour, nous développons de nouveaux outils méthodologiques dont les dénommés « deux hebdo », réunions hebdomadaires pour faire le point sur les priorités, les urgences, les besoins, les difficultés rencontrées, les « Cogites à quatre » et autres « Chouette chevéche », devenus notre nouveau jargon d'outillage ! Ce changement peut paraître désuet dans une organisation d'équipe après cinq ans d'existence mais il marque réellement pour Carton Plein une avancée significative dans l'organisation du travail en équipe et dans le contour de l'action collective. Le pilotage à quatre passe d'un état tacite à une organisation assumée : un calendrier commun, un engagement. Nous nous répartissons les projets à venir : **Sainté Itinéraires Croisés**, le PUCA, **la Cartonnerie** et le **Laboratoire urbain**

et sa résidence en plus de nos spécialités et velléités individuelles (relations aux partenaires, gestion, comptabilité, écriture sur le blog, communication, organisation). Je m'étonne d'ailleurs en l'écrivant que les deux personnes les moins ancrées sur le sol stéphanois soient celles qui gèrent le lieu et ses résidents ! Une de nos bizarreries ! Dans tous les cas, une «écologie

19 – *Id. de nos pratiques*¹⁹ se met en place.

ACCUEILLIR DES CHERCHEURS DE L'URBAIN POUR RÉVÉLER SAINT-ÉTIENNE

Septembre 2014. Grâce au partenariat de la ressourcerie locale Chrysalide et à l'huile de coude déployée lors de longues soirées automnales avec Alissone, la résidence du **Laboratoire urbain** prend une deuxième étoile ! Nous sommes fin prêts à accueillir des résidents d'une nuit, en villégiature sur de longues périodes de création ou sur des temps plus réguliers. La DRAC Rhône-Alpes réaffirme son soutien et nous reconnaît comme «lieu intermédiaire de création» où les expérimentations artistiques rencontrent le territoire !

Si la gestion de ces accueils demande une intendance quasi permanente, elle permet de faire rentrer a minima quelque argent pour assurer son fonctionnement. Ainsi, nous sommes tout particulièrement attentives aux chercheurs (artiste, écrivain, danseur, performeur et sociologue, urbaniste etc.) qui nous sollicitent pour venir ici travailler sur l'espace public. Regards souvent étrangers portés sur Saint-Étienne, ils sont précieux car ils mettent en lumière et donnent à voir des traits de son identité et nous incitent tous à faire un pas de côté.

L'équipe Carton Plein a accompagné des démarches singulières. Ainsi, la forme théâtrale *Ville#1* du Collectif X met en lumière, par la diversité des entretiens et des personnages mis en scène, l'identité de la ville et son hospitalité mais aussi révèle les paradigmes des grands projets urbains et du marketing territorial en marche. Créé à partir de méthodologies et de protocoles plutôt issus du monde sociologique – parcours commentés et entretiens avec des habitants mais aussi récits d'expérience des comédiens lors d'une traversée de ville – les outils s'expérimentent, s'approprient et se réinventent, s'hybrident. Le comédien expérimente et s'expose en partageant sa propre expérience sensible. Le cadre de la boîte noire du théâtre fait advenir un débat autour de la notion même d'espace public et se demande au final où se situe véritablement le jeu ?

Un parcours sonore du collectif Mu *Armeville* donne à entendre dans les espaces publics l'histoire singulière de Saint-Étienne autour de la fabrique d'armes. Ces pistes sonores sont ancrées sur des coordonnées GPS via une application à télécharger sur les téléphones mobiles. Cette connaissance de l'histoire locale, ce passé industriel qui a autant fait briller la ville à son apogée qu'anéanti lors de son déclin, a en partie façonné ses trames urbaines. Transmettre cette histoire, c'est déjà la faire rebondir vers un futur et permettre d'inventer demain d'un pas plus léger.

Travail in situ, théâtre ouvert et permanent, entretiens et récits de vie, sont autant de manière de mener l'enquête, de questionner le territoire, d'interroger les représentations et de donner du grain à moudre à notre imaginaire collectif. Ces approches sensibles pourraient devenir autant de matières réflexives et concrètes pour enrichir les enjeux urbains, penser les processus. Ce ne sont pas des recherches à la marge mais bien des approches participant à la production de l'espace public. Depuis de nombreuses années, des textes, fruits de colloques ou débats (analyses, constats et prospectives) posent la question du dialogue et d'une mise

au travail commun entre les artistes, les chercheurs et les «producteurs de ville». Les uns fertilisant parfois les espaces de recherche et/ou de projets des autres et vice versa. Ils sont des ressources considérables pour imaginer des nouvelles modalités d'imaginer et de faire la ville de demain, et ainsi peut-être créer une nouvelle voie transversale et poreuse entre politique culturelle et politique urbaine.

LA RECONNAISSANCE : ENTRE PODIUM ET BANC DE TOUCHÉ

Après de nombreuses lettres argumentées, nous recevons notre rescrit d'intérêt général! Grand pas de reconnaissance de notre action par l'État et le service public!

La Région, la DRAC poursuivent leur soutien par différents fonds spécifiques : «Mémoires du xx^e siècle», «Fonds d'innovation artistique et culturel». La ville, elle, reste silencieuse malgré de nombreux dossiers et sollicitations. Un premier accrochage avait eu lieu au printemps dernier avec un élu au sujet de l'organisation de notre événement «Le quartier en musique». Une longue discussion téléphonique m'avait permis de découvrir un point de vue précis sur **la Cartonnerie** : «ni fait ni à faire»!

Nous cherchons à comprendre et organisons une rencontre dans nos locaux afin de présenter à cette nouvelle majorité notre projet, nos objectifs. Il nous faut à nouveau expliquer, convaincre, défendre. Un des élus, auparavant impliqué dans une des associations du quartier et présent lors des conseils, semble à l'écoute. Nous tentons donc la collaboration et nous engageons suite à leur sollicitation, à préparer les «Assises de la démocratie locale» qui devra définir d'ici un an une charte appliquée par la ville. À la dernière minute, par messagerie, l'élu référent nous apprendra, sans trop d'explication, que notre projet ne sera finalement pas présenté. Où commence et où s'arrête le pouvoir citoyen? Jusqu'où veut-on aller dans l'intéressement du grand public? Jusqu'où est-on prêt à créer une dynamique participative?

LA CARTONNERIE : QUOI TRANSMETTRE ?

Une rencontre avec notre interlocuteur de l'EPASE sur le projet de la Biennale donne l'occasion d'échanger sur le devenir du site de **la Cartonnerie**. Nous essayons de proposer une stratégie commune. La discussion se ferme radicalement autour d'une proposition d'action de notre part : «Planter des arbres sur le site de **la Cartonnerie**? Mais vous voulez me planter un couteau dans le dos?» Certes, la maîtrise d'œuvre et d'ouvrage ont toujours défendu et imaginé cet espace comme réversible c'est-à-dire ouvert au changement mais comment inviter ces décisionnaires à prendre le temps de photographier et d'écouter ce qui se joue aujourd'hui sur le terrain pour reconsidérer ce qu'ils avaient planifié dans l'après-demain? Nous vacillons entre notre envie de poursuivre une collaboration sereine avec l'EPASE et celle d'agir concrètement face à la dégradation du site et des demandes des usagers. Au final, que faut-il défendre?

D'un côté, nous avons du mal à accepter les métamorphoses murales successives des graffeurs. Leurs débordements permanents qui canardent le site influent sur le «prendre soin» global de celui-ci. De l'autre côté, le mouvement qu'ils génèrent est, dans son principe, intéressant parce qu'ils le définissent comme espace toujours surprenant pour le passant découvrant un nouveau visage à chacun de ses passages. Mais comment faire en sorte que le support mur devienne un espace d'expression partagé et connecté à son environnement?

Quel est l'impact de la présence des graffeurs auprès du voisinage ? Les règles du jeu nous dépassent et nous n'échappons pas à des conflits. Une rencontre singulière avec l'un d'eux ouvre cependant une brèche vers un dialogue constructif. Nous proposons et imaginons ensemble des expérimentations collectives de peinture. En décembre, nous nous retrouvons tous ; l'équipe de Carton Plein, des graffeurs, des membres adhérents, munis de ballons de baudruche remplis de peinture face au grand mur. En trois secondes, nous projetons sur sa surface la trentaine de bombes qui rebondissent pour s'exploser, sur le sol ! Cette expérience déclenche un fou-rire collectif. La soirée se prolonge par des discussions autour du devenir du site. Nous sentons qu'ils ont compris le message pour conserver cet espace de liberté. Du moins, pour ceux qui étaient présents, à ce moment là.

Alors, transmettre **la Cartonnerie**, mais transmettre quoi ? et pourquoi ? Face aux annonces de la mairie et, à notre position d'entre-deux avec l'EPASE, nous appelons au rassemblement afin de trouver une nouvelle voie. Nous cherchons des appuis et conseils, souhaitons partager nos difficultés. La « Salle du désordre » est pleine. Il y a plus de monde que prévu : des acteurs militants et engagés stéphanois des réseaux des tiers-lieux, des associations du quartier, sociales, culturelles mais aussi des étudiants, des graffeurs et même la voisine de la petite maison d'en face ont fait le déplacement ! Notre objectif : une forme de bilan-rencontre pour connaître le point de vue de chacun après cinq ans de présence de Carton Plein sur **la Cartonnerie**. Nous souhaitons aussi discuter d'une transmission du lieu qui reste encore une idée floue dans nos têtes. Tout le monde participe activement. Une cartographie des enjeux se dessine progressivement au fil des prises de paroles. Des questions émergent : « Comment faire pour que ce lieu continue à vivre différemment et avec sa propre singularité ? Qui pourrait désormais porter le projet ? Comment s'y prendre ? Faudrait-il constituer une association « Les amis de **la Cartonnerie** » ? Construire une sorte de mythe de l'histoire passée du site avec des fausses « plaques commémoratives » ? Classer le site patrimoine mondial UNESCO ? Comment Carton Plein pourrait-il sortir du « cœur » de cet espace public et faire en sorte que ce qu'elle a défendu reste du commun ? Le projet a forgé des compétences au fil des expérimentations, comment les transmettre ? »

Au final, l'histoire et le devenir de **la Cartonnerie** ne nous appartiennent pas. Nous voulons lâcher prise mais non sans avoir anticipé un possible relais ou soutien. Entre le projet d'un parking pour certains élus et un espace public à conserver pour d'autres, rien n'est encore joué !

Le cadre événementiel de la Biennale 2015 est également l'occasion d'accorder un peu d'attention et de soin au site. Grâce à ce graffeur devenu complice, une plaque atypique apparaît sur son mur à son échelle, « Ici, c'est **la Cartonnerie** ! ». Une autre fresque l'affirme comme une porte d'entrée du quartier « Jacquard is **B.E.A.U.**tifull ! ». Des traces de vie et d'usages sont palpables dans cet espace public expérimental et temporaire. Mais quel avenir ?

En attendant la suite et les rebonds, nous poursuivons notre engagement : signons une pétition avec l'ensemble des associations pour conserver la présence de l'école de musique dans le quartier, accompagnons l'EPASE à la définition d'un appel d'offre dont les cadres s'ouvrent à des processus expérimentaux, réparons les bacs de compostage, participons à des confé-

rences pour apporter nos points de vue et tentons, de transmettre cet esprit des lieux à qui voudra bien s'en saisir et continuer par cette «politique des gestes»²⁰ expérimentée ici à **20 – « Toi qui marches, il n'existe pas de chemin, le chemin se fait en marchant. »**, Antonio **la Cartonnerie** depuis 5 ans... à faire durer l'éphémère !

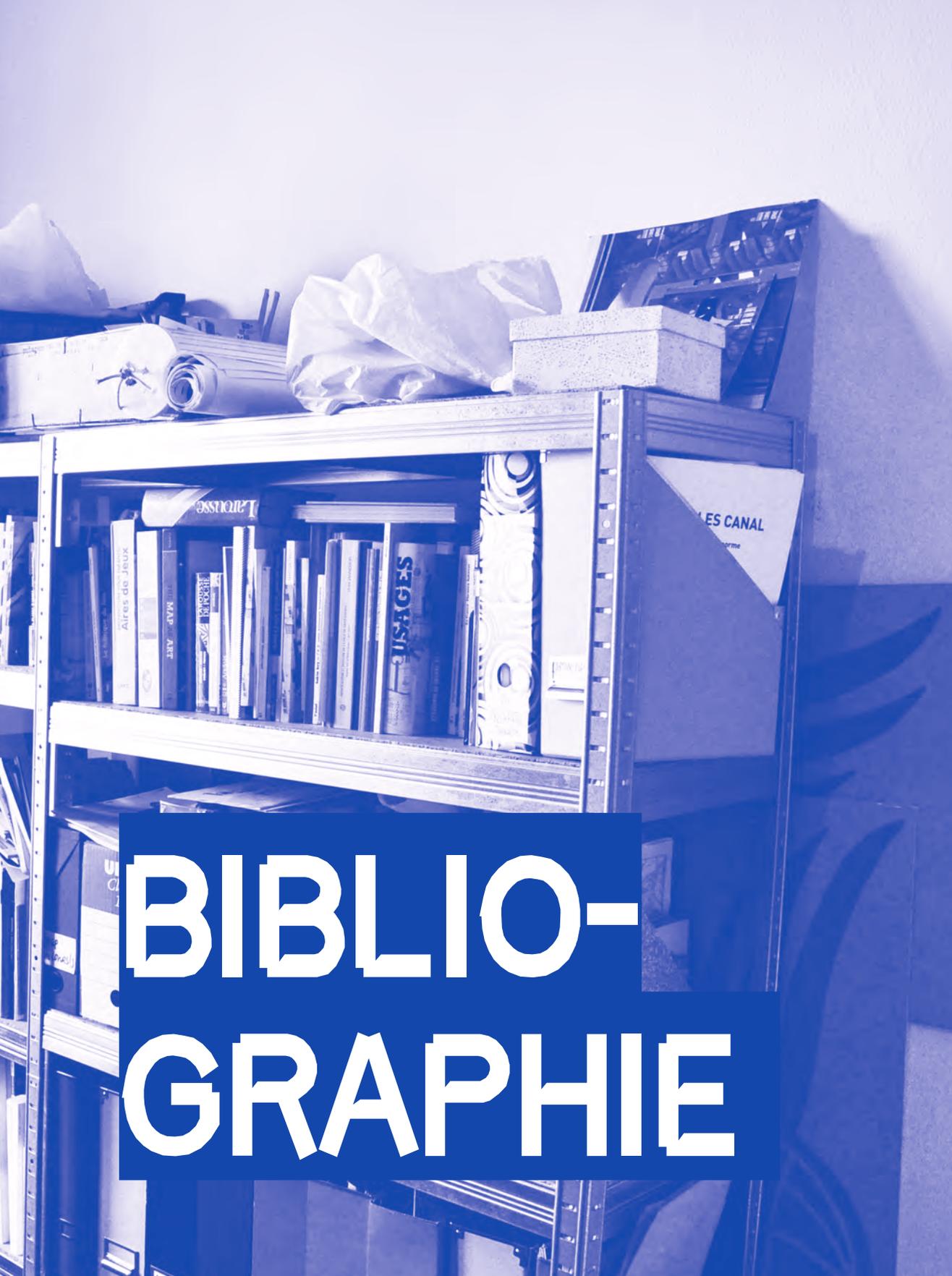
«Caminante, no hay camino, se hace camino al andar»²¹»

Le 15 septembre 2015

20 – « Toi qui marches, il n'existe pas de chemin, le chemin se fait en marchant. », Antonio Machado Chant XXIX Proverbios y cantarès, Campos de Castilla, 1917

21 – Yves Citton. *Renverser l'insoutenable*, Éditions du Seuil, août 2012





BIBLIO- GRAPHIE

- Alinsky Saul, *Être radical : Manuel pragmatique pour radicaux réalistes*, éditions Aden, 2012.
- Alindky Saul, *Manuel de l'animateur social : Une action directe non violente*, éditions du Seuil pour la traduction française de Rules for Radicals, 1976 (1971).
- Arendt Hannah, *Condition de l'homme moderne*, trad. G. Fradier, Paris, Calmann-Lévy, 1961.
- Ardenne Paul, *Un art contextuel : Création artistique en milieu urbain, en situation, d'intervention, de participation*, éditions Flammarion, 2002.
- Augoyard Jean-François, *Pas à pas. Essai sur le cheminement en milieu urbain*, éditions du Seuil, coll. Espacements, 1979.
- Bacqué Marie-Hélène et Mechmache Mohamed, *Pour une réforme radicale de la politique de la ville : Ça ne se fera plus sans nous. Citoyenneté et pouvoir d'agir dans les quartiers populaires*, rapport au ministre délégué chargé de la Ville, 2013.
- Baqué Dominique, *Pour un nouvel art politique. De l'art contemporain au documentaire*, Flammarion, 2004.
- Bailly Jean-Christophe, *La phrase urbaine*, éditions du Seuil, coll. Fiction & Cie, 2013.
- Bailly Jean-Christophe, *La Ville à l'œuvre*, éditions de l'Imprimeur, coll. Tranches de villes, 2001.
- Bey Hakim, *TAZ : Zone Autonome Temporaire*, éditions de l'Éclat, Paris, 1997.
- Bonny Yves, *Les recherches partenariales participatives : Ce que chercher veut dire*, in Lyet Philippe (dir.), *Les recherches-actions collaboratives : Une révolution de la connaissance*, Rennes, Presses de l'EHESP, 2015.
- Bouchain Patrick, *Construire autrement*, Actes Sud, coll. « l'Impensé », 2006.
- Bouchain Patrick (sous la dir.) Kroll Simone et Lucien, *Une architecture habitée*, Actes Sud Beaux Arts, Hors collection, 2013.
- Broto Carles, *Architectures pour enfants : Aires de jeux*, Links, 2009.
- Brun Éric, *Les situationnistes : Une avant-garde totale*, CNRS Éditions, coll. Culture et société, 2014.
- Buffet Laurent (dir.), *Itinérances l'art en déplacement*, De l'Incidence, 2012.
- Burret Antoine, *Tiers lieux et plus si affinités*, FYP, 2014.
- Caillois Roger, *Les jeux et les hommes : le masque et le vertige*, Gallimard, 1967.
- Careri Francesco, *Walkskapes : La marche comme pratique esthétique*, essai traduit de l'italien par Jérôme Orsoni, éditions Jacqueline Chambon, Actes Sud, 2013.
- Carrel Marion, *Faire participer les habitants ? Citoyenneté et pouvoir d'agir dans les quartiers populaires*, ENS Éditions, Coll. Gouvernement en question(s), 2013.
- Charbonneau Jean-Pierre, *Saint-Étienne l'atelier espace public*, éditions Jean-Michel Place, 2004.
- Chatwin Bruce, *Le chant des pistes*, Grasset, 1987.
- Chombart de Lauwe Pascale (dir. scientifique), *Le projet négocié*, éditions PUCA Recherche n° 206, 2012.
- Collectif Etc, *Le Détour de France : Une école buissonnière*, éditions Hyperville, 2015.
- Clément Gilles, *Manifeste du Tiers-paysage*, édition Sens et Tonka, revue et augmentée, 2014 (2004).
- Davila Thierry, *Marcher, Créer – Déplacements, flâneries, dérives dans l'art de la fin du xx^e siècle*, éditions du Regard, 2002.

- De Certeau Michel, *L'invention du quotidien, I : Arts de faire*, Collection Folio essais, Gallimard, 1999. (1^{re} édition : 1980)
- De Solà Morales Ignasi, *Urbanité interstitielle*, in *Inter art actuel*, n° 61, 1995.
- Dewey John, *Le public et ses problèmes*, Folio essais, 2010.
- Dewey John, *Logique, Théorie de l'enquête*, traduit par G. Deledalle, PUF, 1967.
- De l'aire, *Quartier Prairie : Un quartier à la périphérie d'une petite ville*, éditions De l'Aire Association, 2012.
- De l'aire, *EXYZT, Sur la place publique : Expérience sur le devenir des espaces publics à Saint-Jean-en-Royans 2009-2011*, Parc Naturel Régional du Vercors, 2013.
- Didattica, *Construire quoi, comment ? L'architecte, l'artiste et la démocratie*, Actes des rencontres nationales des pratiques socioculturelles de l'architecture, Didattica, coll. architecture institutionnelle, 2015.
- Didi-Huberman Georges, *Survivance des lucioles*, éditions de Minuit, 2009. During Elie, *Plaidoyer pour un art dispersé*, Zones urbaines partagées, Synesthésie éditions, 2008.
- Fridl Peter, *Playgrounds*, Steidl/interart, 2008.
- Grafmeyer Yves et Joseph Isaac (dirs), *L'école de Chicago – naissance de l'écologie urbaine*, Aubier, Paris, 1990 (1^{re} édition : Les éditions du Champ Urbain – CRU, 1979)
- Habermas Jürgen, *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, rééd. 1988 (1962).
- Hamayon Roberte, *Jouer. Une étude anthropologique*, La Découverte, 2012.
- Harvey David, *Le capitalisme contre le droit à la ville, Néolibéralisme, urbanisation, résistances*, éditions Amsterdam, 2011.
- Huizinga Johan, *Homo Ludens : Essai sur la fonction sociale du jeu*, Gallimard, 1988 (1^{re} édition : 1951).
- Ici Même Grenoble, *Les paysages étaient extraordinaires*, Auto édition, 2004.
- Joseph Isaac, *Météor. Les métamorphoses du métro*, Économica, coll. Études sociologiques, 2004.
- Joseph Isaac, *La ville sans qualités*, éditions de l'Aube, 1998.
- Kracauer Siegfried, *Rues de Berlin et d'ailleurs*, Gallimard, 1995.
- La 27^e Région (ouvrage collectif orchestré par Scherer Pauline), *Chantiers ouverts au public*, La documentation Française, 2015.
- La 27^e Région, *Design des politiques publiques*, La documentation Française, 2010.
- Lefebvre Henri, *Le droit à la ville*, réédition Le Seuil, 1974 (1^{re} édition : Anthropos, 1968).
- Le Floc'h Maud (Ouvrage collectif avec le conseil scientifique de Philippe Chaudoir), *Un élu, un artiste : Mission Repérage(s)*, coédition l'Entretemps et Lieux Publics, coll. Carnets de rue, 2006.
- Lerner Jaime, *Acupuncture urbaine*, Paris, L'Harmattan, 2007.
- Menger Pierre-Michel, *Portrait de l'artiste en travailleur, Métamorphoses du capitalisme*, coédition Seuil – La République des idées, 2003.
- Messika Liliane, *Imagin'aires de jeux : L'enfant, le jeu, la ville*, éditions Autrement, coll. Mutation, 2000.

- Nez Héloïse, *Urbanisme : La parole citoyenne*, Lormont, Le Bord de l'eau, 2015.
- Nicolas-le-Strat Pascal, *Le récit d'expérience*, IN *Expérimentations politiques*, Fulenn, 2009.
- Nicolas-le-Strat Pascal, *Mutations des activités artistiques et intellectuels*, L'Harmattan, 2001.
- Nicolas-Le Strat, Pascal, *Quand la sociologie entre dans l'action : La recherche en situation d'expérimentation sociale, artistique ou politique*, Presses Universitaires de Sainte-Gemme, 2013.
- Perce Georges, *Espèces d'espaces*, édition Galilée, 2000.
- Perce Georges, *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, Christian Bourgois éditeur, 2008.
- Pichon Pascale, *La recherche s'expose, Espace public et sans domicile fixe*, Cité du design, 2012.
- Pichon Pascale, Herbert Fanny et Perdrix Alissone (ouvrage collectif), *Atlas des espaces publics. Saint-Étienne, une ville laboratoire*, PUSE, 2014.
- Pichon Pascale, *La prise en compte des compétences des usagers dans les projets urbains*, IN *Les intermittences de la démocratie. Formes d'action et visibilités citoyennes dans la ville*, L'Harmattan, coll. Logiques Politiques, 2009.
- Pichon Pascale, Torche Thierry, *S'en sortir. Accompagnement sociologique à l'autobiographie d'un ancien sans domicile fixe*, Presses universitaires de Saint-Étienne, coll. Sociologie matières à penser, 2007.
- Rabhi Pierre, *La Sobriété Heureuse*, éditions Actes Sud, 2010.
- Rancière Jacques, *Le maître ignorant : Cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*, Fayard, Paris, 1987.
- Rancière Jacques, *Le partage du sensible : Esthétique et politique*, La fabrique éditions, 2000.
- Rancière Jacques, *Le spectateur émancipé*, La fabrique éditions, 2008.
- Romagny Vincent, *Anthologie des aires de jeux d'artistes*, éditions InFolio, 2010.
- Sansot Pierre, *Poétique de la ville*, édition Payot, 2004.
- Serra Lise, *Le chantier comme projet urbain*, thèse de doctorat en aménagement et urbanisme, sous la direction d'Hélène Hatzfeld, Université Paris Nanterre La Défense, 2015.
- Souchard Nadine et Bonny Yves, *La recherche-action coopérative, une voie contributive aux productions de la société civile ?*, in GIS Démocratie et Participation, Actes du Colloque *Chercheur.e.s et acteur.e.s de la participation : Liaisons dangereuses et relations fructueuses*, Saint-Denis, janvier 2015.
- Thibaud Jean-Paul et Grosjean Michèle (sous la direction de), *L'espace urbain en méthodes*, éditions Parenthèses, 2001.
- Thoreau Henry David, *De la marche*, éditions Mille et une nuits, 2003.
- Vasset Philippe, *Un livre blanc*, Fayard, 2007.
- Vercauteren David, *Micropolitiques des groupes : Pour une écologie des pratiques collectives*, éditions HB, coll. Politique(s), 2007.
- Warburg Aby, *L'Atlas Mnémosyne*, L'écarquillé éditions, 2012.
- Zumthor Peter, *Atmosphères*, Birkhäuser, 2008.

REVUES :

- Corps, postures, procédures, revue de(s)générations n°24, 2016.
- Des féminismes, revue de(s)générations n°21, 2014.
- Du commun au comme-un, Multitudes n°45, 2/2011.
- Rejets urbains, revue de(s)générations n°16, 2012.
- Ville recto, revue de(s)générations n°17, 2012.
- Zones urbaines partagées, Théoriques 2, Synesthésie édition, 2008.

SITOGRAPHIE :

- Bruit du frigo, Création et médiation sur le cadre de vie :
 - www.bruitdufrigo.com
- Carton Plein Site officiel :
 - <http://carton-plein.org>
- Carton Plein Blogs dédiés aux projets :
 - <http://lacartonnerie.blogspot.fr>
 - <http://carton-plein.org/beaujacquard>
 - <https://parcoursdejeu.wordpress.com>
 - <https://terraindejeuimportexport.wordpress.com>
 - <http://viaducfertile.tumblr.com>
 - <https://bruxellescanal.wordpress.com>
- Collectif Etc, support à l'expérimentation urbaine :
 - <http://www.collectifetc.com>
- De l'aire, plateforme culturelle et urbaine portée sur l'aménagement des territoires :
 - www.delaire.eu
- Hyperville, Plateforme collaborative :
 - <http://www.hyperville.fr>
- Le commun, site ressource de Pascal Nicolas-le-Strat :
 - <http://www.le-commun.fr>
- Plan-Guide Arts et Aménagement des territoires, conçu par le pOlau :
 - www.artepplan.org
- Strabic, revue en ligne :
 - <http://strabic.fr>
- Tiers Livre, littérature urbaine par François Bon :
 - <http://www.tierslivre.net>
- 27^e Région, laboratoire des politiques publiques :
 - <http://www.la27eregion.fr>

FILMOGRAPHIE :

- Antonioni Michelangelo, *L'Eclipse*, 1962.
- Bon François & Cazeneuve Fabrice, *Paysage fer*, 2000.
- Deligny Fernand, *Ce gamin, là*, 1975.
- Deligny Fernand, *Le moindre geste*, 1962-1971.
- Ferreri Marco, *Touche pas à la femme blanche*, 1974.
- Jouve Valérie, *Grand Littoral*, 2003.
- Godard Jean-Luc, *Deux ou trois choses que je sais d'elle*, 1967.
- Pasolini Pier Paolo, *Mamma Roma*, 1962.
- Perdrix Alissone, *Charleroi, les enfants jouent*, 2013.
- Perdrix Alissone, *Una luz en la pared*, 2015.
- Queysanne Bernard et Georges Perec, *Un homme qui dort*, 1974.
- Rogosin Lionel, *On the Boverly*, 1956.
- Roesken Till, *Vidéocartographies : Aïda, Palestine*, 2009.
- Roesken Till et Marie Bouts, *Un archipel*, 2012.
- Rohmer Eric, *L'ami de mon ami*, 1987.
- Rozier Jacques, *Maine océan*, 1986.
- Ruttman Walter, *Berlin symphonie d'une grande ville*, 1927.
- Simon Claire, *Recréations*, 1993.
- Tati Jacques, *Playtime*, 1967.
- Tati Jacques, *Mon oncle*, 1958.
- Van der Keuken Johan, *Beppie*, 1965.
- Varda Agnès, *Mur murs*, 1982.
- Wang Wayne et Auster Paul, *Smoke*, 1995.

REMERCIEMENTS

Nous remercions toutes celles et ceux qui nous ont accompagné dans la réalisation de cet ouvrage.

Nos relecteurs et conseillers attentifs : Valentine Racine, Christine Milleron, Ninon Bardet, Hervé Agnoux, Julie Bernard, Emmanuel Brochier, Baptiste Pfefferkorn, Françoise Baudrand, Mathieu Marcinkowski, Julia Chartier, Anthony Côte, Yohan André...

Nos sages femmes : Pascale Pichon et Pauline Scherer

Ceux qui ont bien voulu témoigner lors des entretiens : Cédric Bouteiller, Nathalie Arnould, Marie Clément, Jean-Michel Savignat, Stéphane Quadrio, Guillaume Peyret, Maurice Desgoutte, Lise Serra, Benjamin Coudol, Hervé Agnoux, Amélie Pérocheau, Dominique Altschuck, Marius Gonon, Madame Djouder.

Notre graphiste : Jean-Yves Scotto Di Vettimo.

Nos interlocuteurs bienveillants du PUCA :

François Ménard, Bertrand Vallet et Bénédicte Bercovici.

Et bien sûr un big up à tous nos complices d'un jour ou de toujours, les forces vives de l'association croisées au fil de ces 5 ans, qui ont alimenté et enrichi ce projet par des idées, des envies, des énergies, par leurs connaissances ou leurs expériences, leurs réseaux, leurs coups de main ou leurs moyens financiers, en espérant qu'ils se retrouvent dans ce récit d'expérience! Le "Lombricomposteur de l'action collective", à découvrir à l'entrée de chaque épisode, en vis à vis du Chœur, donne la mesure de ces collaborations nombreuses. Grâce à ces individus multiples le terreau est devenu fertile!

Un grand merci à tous !

2014

LABORATOIRE URBAIN

TERRAIN DE JEU
IMPORT-EXPORT



JOURNA
NURA

4
LUMIÈRE**AVERTISSEMENT (consignes de sécurités)**

Chez Carton Plein tout est fait main ! Toutes les photos, les illustrations ont été réalisées par nos soins. 'Nos soins' représentent ce "nous élargi" constitué par tous nos collaborateurs. Ceux qui sont par ailleurs professionnels de la profession sont mentionnés via le droit à l'image classique. Ce projet est le fruit d'un travail ultra collaboratif et nous ne saurions ici mentionner tous les complices qui nous ont aidé au fil du processus... Ils se reconnaîtront nous l'espérons et si ce n'est pas le cas ils sont dans nos coeurs et le savent !

les Agences engagées à Saint-Étienne
→ AMAS
→ Stéphanie David
→ Marie Clément
→ Lucie Bellab.

Emmanuelle Guyard
FOR EVER DUVNI

VINCENT CARO et leurs ENFANTS

DANIEL DE L'ENTREPÔT
The best bar ever

À NOS FAMILLES ADORÉES
EXP: CARTON PLEIN

SPECIALE DEDICACE à MAMIE ODETTTE

BLANDINE SCHERER

??



SEBASTIEN DÉCHEIL!

Et aussi tout ceux qui ont subi le DUVNI

Florent Otello
the best!!

HARRY Tibone dans le rôle d' ISMAÏL BAHRI

Josy Camille de la cité de la...

COSTANZA MATTEUCCI
je t'aime

JACK DOORS
il faut mettre un casque!

BXL CREW

Victor Lévy + Denis Delpire

MARIUS chef de chautier

Lise Manchon

PAILLETTE GIRL

PIERRE GUICHARD

© Egon Javel Air EHECME Baïtin photo top classe p.148

STEPHANO MARIANO

EDDIE JAVEL
La Compagnie de la
vous êtes merveilleux capitaine

ESTELLE VANWANBEKE
COLOMBIA
оуноуи!

ET LES ETUDIANTS?
OH OUI!

SARA VANDERMERSCH

KIKI
les mirlouzes pour

Tous Nos CONFÈRES MILITAIRES

etc,

ET LES VOISINS ? OH oui !!

GAËLLE VICHARD

Claudine Saunquer
+ Celine Spatif
+ tice

Stephane Bonjour

dit l'homme de l'ombre
YOGA GIRL
BIEN ÊTRE STREET
LOVE

SABINE TAROT

FAUSTINE LABEVCHÉ

MATHIEU BOUCONNET

RIB
JACQUARD IS BEAU
BEAU, beautiful

BISTROT du Jeudi CREW

PARCOURS DE JEU STYLE

- + Lola DIARD
- + Juliana Gotilla
- + Laure BERTONI
- + Sebastien PHILIBERT

GUILLAUME dit Pé Rusch



WANOU!!!
Wilhem Perdrix
Amelie Perrocheau
Dominique Altshuk

TOGETHER!

CLUB DES AMENAGEURS

Madame GRAVE
je t'aime trop...

"DANSE" "DANSE"
Philippe Cataldo



MATHIEU MARCIN KONSKI

DAMIEN FONTVEILLE

QUENTIN MAILLET

MARIE BOUYER

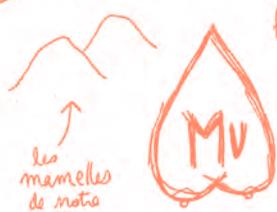
MARCELLO

les "X"

CHAPELON CREW

HERVÉ AGNOUX

"Oh oui capitaine redite le encore une fois !!"



les mamelles de notre ville

MATHIEU BENOIT GONIN



EXPERIMENTAL GREEN BOY

MOYENS DU BORD

Source: info.urbain.com

Attendez-nous capitaine ! oo
→ photographes de l'ATREPT
à réviser à l'heure
un bon conseil
→ un bon conseil



LA LOUCE
MARINE DELCROIX
VINCENT RUBIN

TOUS LES MEMBRES
VIRGINIE
MARIE-HELENE
BENOIT

ET COMME IL EN FAUT TOUJOURS UNE DERNIERE
COLETTE RENARD

ITANTS qui redonnent de la VITALITÉ à l'ESPACE PUBLIC



Direction artistique, création graphique et mise en page :

◆●●▲ LE NORMOGAPHE.fr

Ouvrage imprimé en juin 2016 par GD Impressions – Villars (42)

Papiers : Cocoon Offset blanc FSC Recycled Credit 120 g / Magno Gloss 135 g

LA CARTONNERIE expérimenter l'espace public Saint-Étienne 2010 > 2016

Nous avons eu l'opportunité de trouver à Saint-Étienne en 2010 un interstice au cœur de la ville en chantier propice à l'expérimentation.

À travers nos tests et projets, nous avons questionné les transformations urbaines et les politiques publiques associées, en connivence avec de nombreux acteurs des institutions publiques qui cherchaient eux aussi de nouveaux instruments et cadres d'action. Nous avons créé une dynamique collaborative mettant en mouvement habitants, institutions, entreprises, associations, commerçants, chercheurs autour de l'espace public. Ce récit d'expérience recompose l'histoire de cette expéée.

CARTON
PLEIN



Le Plan Urbanisme Construction Architecture (PUCA) est une agence interministérielle créée en 1998 afin de faire progresser les connaissances sur les territoires et les villes et éclairer l'action publique. Le PUCA initie des programmes de recherche incitative, de recherche-action, d'expérimentation et apporte son soutien à l'innovation et à la valorisation dans les domaines de l'aménagement des territoires, de l'urbanisme, de l'habitat, de l'architecture et de la construction.

PUCA
plan urbanisme
construction architecture
92055 La Défense Cedex
Collection Recherche du Puca n°229
www.urbanisme-puca.gouv.fr
ISBN 978-2-11-138152-0
15 € — 2016